CAMILLE MAUCLAIR

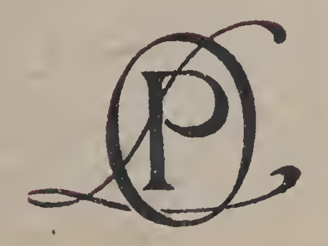
ESSAIS SUR L'AMOUR

I. DE L'AMOUR PHYSIQUE, 1912

II

LA MAGIE DE L'AMOUR

DEUXIÈME ÉDITION



LIBRAIRIE OLLENDORFF
50, Chaussée d'Antin, 50
PARIS

La Magie de l'Amour

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Couronne de clarté. — L'Orient vierge. — Le Soleil des Morts. — L'Ennemie des Rêves. — Les Mères sociales. — La Ville-Lumière.

CONTES

Les Clefs d'or. — Le Mystère du Visage. — Les Danaïdes. — Trois Femmes de Flandre. — Ames bretonnes. — Les Passionnés. — L'Amour tragique.

POÈMES

Sonatines d'Automne. — Le Sang parle.

THÉATRE

Le Génie est un crime.

MONOGRAPHIES

Jules Laforgue. — Charles Baudelaire. — Schumann. — Watteau. — Greuze. — Fragonard. — Rodin. — Besnard. — Puvis de Chavannes. — Louis Legrand. — Victor Gilsoul.

HISTOIRE ET ESSAIS

Eleusis. — Idées vivantes. — L'Art en silence. — La Beauté des formes. — De l'Amour physique. — La Peinture italienne du XIIe *au* XIXe *siècle. — La Miniature du* XIIe *au* XIXe *siècle. — Histoire de l'Impressionnisme. — Trois crises de l'art actuel. — La Peinture française de* 1830 *à* 1900. *— De Watteau à Whistler. — La Religion de la musique. — La Musique européenne de* 1850 *à* 1914.

CAMILLE MAUCLAIR

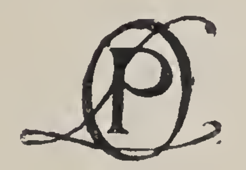
ESSAIS SUR L'AMOUR

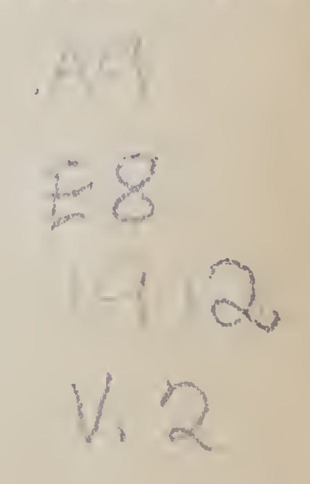
I. DE L'AMOUR PHYSIQUE, 1912

II

LA MAGIE DE L'AMOUR

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS

Société d'Editions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Un exemplaire sur papier Japon
Dix exemplaires sur papier de Hollande
numérotés.

A

MA CHÈRE FEMME

A MA COMPAGNE SUR LES ROUTES LIBRES
DE LA PENSÉE ET DE LA VIE

C M

PRÉFACE

J'ai publié, avant la guerre, un ouvrage intitulé De l'Amour physique : *il n'était que le prélude du présent livre, déjà inclus en ma pensée. Cet ouvrage a été accueilli par le public avec une faveur dont je le remercie, et il a soulevé des objections provenant presque toutes de l'impossibilité matérielle où je m'étais trouvé de publier en deux volumes, à la même date,* De l'Amour physique *et* La Magie de l'Amour. *On m'a reproché l'âpreté de certains chapitres peu ménagers de la morale courante. On s'est étonné de voir un écrivain considéré jusqu'alors comme « idéaliste » paraître se ranger au « réalisme » le plus franc. Au vrai, j'ai procédé comme les*

peintres anciens en leurs diptyques, dont les volets s'opposaient et s'expliquaient mutuellement. Mais les circonstances tragiques m'ont empêché de juxtaposer mes deux livres, et quelques années les ont séparés.

J'ose pourtant espérer que ma seconde série de réflexions sur l'amour retrouvera les lecteurs de la première. Ils attendaient quelque chose de moi, nous nous étions quittés sur une promesse faite au dernier chapitre de De l'Amour physique... « Et cependant... », *l'intitulais-je après avoir sondé les plus cruelles évidences, les identités de l'homme et de la bête dans l'acte charnel. Ayant d'abord déblayé pour construire, je semblais en mes dernières lignes donner aux constatations de ma logique réaliste un démenti tout idéaliste. Ce « cependant » est devenu le livre que voici. Lui seul parle vraiment de l'amour. Le précédent eût dû s'intituler* De l'acte sexuel devant le préjugé public, *si je n'avais été rebuté par la pédanterie et la lourdeur de cette formule. J'ai escompté qu'on me ferait crédit de l'explication future de quelques accentuations dont la violence a surpris : cette explication, je l'apporte; ce crédit, je vais tenter de l'acquitter.*

Les innombrables définitions qu'on a données

de l'amour prouvent surtout que ce mot groupe une quantité de sens distincts; n'en ayant point un seul, net, incontestable et universellement satisfaisant, il n'en a point du tout. Il comporte beaucoup de synonymes dont chacun n'enclôt qu'une des propriétés de l'idée qu'il veut signifier. Aucun terme n'est plus gaspillé et ne prête à plus d'équivoques. Son obscurité est précisément ce qui plaît à tous, car il fait allusion à quelque chose de mystérieux et d'anormal.

L'amour est anormal, si l'on entend par là une dérogation à l'ordre naturel. Le thème fourni par la nature est en effet d'une absolue simplicité. Elle souhaite la continuation animale par reproduction. Elle dote les êtres de deux organes destinés à l'assurer par conjonction, soit à des époques fixes correspondant aux saisons et aux influences climatériques, soit constamment. Elle a associé à l'acte de la conjonction un plaisir très vif auquel participe tout le système sensoriel, afin d'engager les êtres à se rechercher. Tantôt la conjonction détermine immanquablement la reproduction, et espace ainsi les désirs : tantôt, chez d'autres animaux dont nous sommes, elle est suggérée et accomplie un

grand nombre de fois sans déterminer la reproduction. Voilà toute la normalité.

C'est sur la disproportion des désirs, des étreintes, et de la fécondation, qu'est fondée toute la conception psychologique, sentimentale et idéologique de l'amour humain : et dès lors commence l'anormalité, c'est-à-dire une interprétation fantaisiste, arbitraire, infiniment extensive des données naturelles. Nos préjugés moraux nous ont fait donner au mot « anormal » un sens déshonorant en certains cas, par exemple pour les actes homosexuels. Mais incontestablement l'anormalité commence à tout acte intersexuel n'étant pas fait dans l'intention avouée de reproduire, mais seulement dans celle d'éprouver le plaisir inhérent à cet acte. Par « anormalité de l'amour » il faut donc entendre tout l'amour tel que nous le concevons, c'est-à-dire un ensemble d'illusions et de conventions extra-naturelles. C'est par décence verbale que nous appelons amour la recherche et l'accomplissement de la copulation animale. Nous savons bien que « faire l'amour » n'est point aimer. Nous savons aussi que céder à l'attrait physique et récidiver en compagnie du même être, cela s'appelle poliment avoir un ca-

price, une amourette, mais que ce n'est point aimer. Nous savons même que le fait d'éprouver avec tel être un plaisir intense, exiger de le garder à son entière et constante disposition, ne vouloir ce plaisir qu'avec lui, cela correspond à un magnétisme animal violent et peut s'appeler passion — mais que l'amour peut n'y avoir aucune part, cette passion étant capable d'engendrer la jalousie, la haine, la révolte contre l'emprise sexuelle, et même le crime. En un mot nous concevons que l'idée que nous nous faisons de l'amour, le fantôme verbal et imaginatif qui nous hante lorsque nous prononçons ce mot, sont distincts des manifestations physiologiques de la nature.

Ce fantôme ne se précisera que si nous quittons le domaine simplement physique pour entrer dans la zone affective et sentimentale. Certes la duperie de la nature y prolonge ses effets, puisqu'elle engage l'être qui en désire un autre à l'embellir de qualités abstraites, et entre les deux zones il n'y a point de séparation appréciable. Néanmoins l'animal humain a accumulé sur ce point d'immenses ressources d'illusion ignorées de tous les autres animaux, au point qu'il cesse de leur être comparable. Pour

eux la robustesse et la beauté organique du fécondateur et de la reproductrice sont tous les motifs de l'attrait : mais ces motifs, dans l'espèce humaine, disparaissent sous les ornements psychologiques dont nous les surchargeons à profusion, et ces ornements finissent par être pour nous tout l'amour.

Là où nous croyons pouvoir qualifier « amour » notre état psychique à la vue d'un être, il n'y a pas seulement préférence organique, c'est-à-dire l'obscure prescience d'une copulation génératrice de produits sains et beaux. A cette préférence, à cette prescience, nous ne songeons pas : nous ne nous en tenons qu'à supputer l'intensité du plaisir, sans souci de servir aux fins de la nature. Notre déviation intellectuelle est si grande que si, devant une femme aimée, notre première pensée était : « Je la veux parce qu'elle fera un bel enfant », nous nous trouverions aussi grossiers que l'étalon ou le taureau : et nous ne nous avouons même notre vœu de l'étreinte qu'avec des restrictions sentimentales et des enjolivements. Notre tendance est d'avoir une préférence morale, de nous élever à l'estime et à la tendresse, de créer un être abstrait auquel s'adressera notre effusion psychique. Nous

le créons d'après quelques indices dont nous ne demandons qu'à majorer l'importance, et dont nous faussons au besoin le contrôle. Le fait d'avoir besoin de cette amplification, de justifier et de magnifier notre désir pur et simple, de lui agréger toutes les formes de supériorité morale et idéologique, afin d'arriver à nous convaincre que cet être est vraiment unique et irremplaçable, ce fait est la naissance elle-même de l'amour, c'est-à-dire une projection de notre moi, un élan hypersexuel, une majoration cérébrale de toutes les valeurs. Sans cette hallucination volontaire et cette auto-suggestion, il n'y a pas amour, mais simplement convoitise sexuelle ; et puisqu'il est loyal de ne point user des mots sans déclarer la définition précise qu'on en a acceptée, c'est dans ce sens que je parlerai de « l'amour » au cours de ce livre.

C'est cette projection, cette majoration cérébrale, cette hallucination, cette construction abstraite de l'esprit humain, cette « anormalité » que j'étudierai. Et c'est aussi pourquoi le titre de mon précédent livre, De l'Amour physique, *était inexact : car je n'y étudiais que les échanges sexuels, et ce que le vulgaire appelle l'amour par décence verbale. Il n'existe pas*

d'Amour physique; *il existe le geste au sujet duquel j'examinais l'hypocrisie ou la licence de la société. L'amour, c'est le système idéologique et affectif construit de toutes pièces par cet animal exceptionnel qu'est l'homme sur les données fonctionnelles de son organisme. Et il n'y a pas d'amour uniquement abstrait,* idéal, *parce que le système ne saurait exister sans les données, et que ce sont précisément les variations entre leurs rapports qui constituent les nuances infinies de nos jeux sentimentaux.*

Mais si j'ai parlé de « l'anormalité » de l'amour, du moins cette anormalité est-elle relative. Il n'y a rien d'anormal dans l'univers. Notre amour humain semble être anormal en ce qu'il se différencie de la règle reproductrice, la complique, l'enrichit, la singularise, et dépasse infiniment dans ses complexités les nécessités de la génération. Mais il nous a été donné d'être libres d'imaginer ces hyperboles, et si nous en cherchons la raison très profonde, bien au delà des morales conventionnelles de la religion ou de la société — et ce sera mon but — nous découvrirons que cette anormalité n'est que la prescience d'autres règles cachées, règles tout autres que les lois de la continuation de l'espèce.

Nous pressentirons que cette faculté d'hypersexualité appelée amour n'est qu'un moyen d'atteindre, de notre vivant, à la perception métaphysique du rythme universel, immortel, éternel, un moyen de constater en nous, et au sein même de l'action réputée la plus bestiale, des lois abstraites dominant notre être périssable; un moyen, enfin, de « Connaissance » fluidique dont la Pensée et la Musique sont les seuls équivalents. Pour que deux êtres parviennent à un tel degré, il faut le concours de toutes les forces psychiques, l'activité harmonieuse et réciproque de toutes les facultés cérébrales et non seulement de celles en qui se localise le désir d'engendrer : et c'est en quoi l'amour comporte bien autre chose que « le piège de la nature » ; la conjonction est, dans l'amour, le prétexte d'une projection métaphysique, alors qu'elle est tout le but du simple désir.

Une pareille conception a toujours échappé aux morales sociales se bornant à la réglementation utilitaire des actes reproducteurs et y limitant la « normalité », créant les notions de vice et de vertu, d'honnêteté et d'impudicité, dissociant sans cesse le physique et le moral, autorisant séparément le mariage sans amour et l'amour

platonique, qui sont deux monstruosités. L'amour étant une évasion de la règle sociale et une religion individuelle ne pouvait qu'encourir la haine des sociétés, qui appellent anormal et condamnable tout ce qui tend à libérer d'elles l'individu. Et pourtant il n'est point d'être, si inculte, si misérablement limité aux plus élémentaires formes du désir, qui ne pressente parfois le secret oppressant, tragique, surhumain, qui gît tout au fond de cette mort anticipée qu'est le spasme, et ne devine son merveilleux pouvoir d'entr'ouvrir l'au-delà.

C'est de ce secret métaphysique jailli du contact animal, de cette idéalisation par la chair, c'est de cette évasion foudroyante que ce livre parlera. Il en parlera de la façon sérieuse, pure et stricte que, dans les plus hardies recherches, l'auteur de De l'Amour physique *exigeait de lui-même. Il pourra, s'étant tu par scrupule, reparler de la source de toute vie — maintenant que s'est close l'ère de mort.*

LES DOGMES DE L'AMOUR

DU PLAISIR A L'AMOUR

On s'abuserait en pensant que le plaisir physique de l'acte sexuel sans mutuel amour ne saurait être égal en intensité à celui qui accompagne l'amour. C'est le propre de l'homme d'avoir su, par sa conception raffinée de la caresse, remédier à cette grande disproportion entre la fréquence périodique de son désir et la rareté exceptionnelle de l'amour. Il lui eût été insupportable de ne goûter de plaisir complet qu'en aimant, c'est-à-dire une ou deux fois dans sa vie et, bien souvent, pas du tout. L'homme a su faire en sorte d'atteindre à la plus grande vibration sexuelle sans le concours de l'union psychique, à un tel degré que, dans

l'amour total, il ne la dépassera pourtant pas. L'organisme féminin, encore mystérieux et mal défini, peut subir ou se prêter sans plaisir. L'homme ne peut feindre ni rien réserver de lui, et son acte reste identique dans le simple plaisir comme dans l'amour total. Ceci aurait pu depuis longtemps expliquer bien des incompatibilités entre les sexes, sur lesquelles les romanciers ont disserté avec un luxe extravagant d'hypothèses sentimentales, si l'on avait obtenu le droit littéraire de recourir expressément aux données de la physiologie sexuelle dans l'étude de l'amour-passion.

Quand l'homme possède une femme qu'il n'aime pas, toutes les volontés de la nature sont pourtant obéies, et il est juste qu'il y ait plaisir complet. Il est inutile de chercher l'âme et de scruter la pensée derrière ce masque charmant où se peint l'attente de la volupté. Deux organismes sont là, prêts, et ils suffiraient à concevoir sans amour, et la nature n'en demanderait pas davantage : car, si elle a permis que la femme qui aime conçût en se donnant intérieurement à l'aimé avec une force qui est pour elle la seule volupté vraiment complète et d'ailleurs assez rare, elle a

aussi permis que l'engendrement se fît chez des milliers de femmes qu'aucun tressaillement n'en a averties et qui, passives, n'ont été que les dépositaires résignées d'un germe qu'elles ne souhaitaient pas. C'est là le secret des prédilections des privilégiées pour les « enfants de l'amour ». L'homme qui ne cherche que le plaisir le trouve tout entier dans le seul charme de la chair, qui est une chose exquisement suffisante. Ce ne sont pas des lèvres, des seins, des membres plus parfaits qui le détermineront plus tard à l'amour total : dans le simple caprice ou dans la plus brève satisfaction organique il aura pu en rencontrer de plus séduisants peut-être. Le contact moelleux et tiède de lèvres entr'ouvertes sur des dents fraîches suffit absolument à donner toute la plénitude de plaisir du baiser. Des seins d'une forme et d'une élasticité plaisantes à qui les caresses valent tous les autres seins. Il y a pour la possibilité de plénitude du plaisir une condition de secrète adaptation organique qui est capitale, et que l'ironie de la nature peut fort bien refuser à deux êtres qui s'adorent, alors qu'elle la permettra entre un passant qui s'amuse et une mercenaire qu'il ne reverra pas. Beaucoup

de liaisons jugées bizarres et indignes, d'attachements inexplicables à autrui, sont dus à cet accord fortuit et tout-puissant des mécanismes de réception et de pénétration engendrant les plus violentes voluptés, et découvert au cours de la plus banale rencontre. En vérité, il y a une grande faiblesse d'esprit à dissocier un seul instant le physique et le moral, et c'est se priver du moyen de les bien saisir, en errant d'un réalisme à un sentimentalisme également insuffisants. Il est des prostituées qui, se vendant pour une heure au premier venu, ont éprouvé avec lui une sensation foudroyante, au point d'être tentées de refuser son argent et d'en tomber amoureuses : il est des femmes aimantes et fidèles qui, adorant un homme, n'ont jamais pu connaître dans ses bras une satisfaction physique entière, parce que la nature en avait ainsi décidé.

L'art de la caresse a permis l'imitation absolue de l'amour, et il suffit de l'accord de deux organismes sains et agréablement faits pour que deux souplesses et deux vigueurs échangent leurs vitalismes dans une félicité où l'âme n'a point à intervenir. Il n'est même pas vrai que l'amour ait le privilège d'augmenter le plai-

sir en faisant que chacun des enlacés songe avant tout à la plus grande volupté de l'autre; car bien des libertins dédaignent de ne songer qu'à leur satisfaction et estiment que le plaisir le plus aigu consiste à demeurer libre d'esprit et plein de sang-froid en suivant l'émotion graduelle de leur partenaire, en la dosant, et en y assistant, jusqu'au délire complet, avec l'état d'esprit du musicien éveillant son violon. Leur propre émotion est le corollaire de celle qu'ils ont suscitée, et ils n'y songent que secondairement. Toutes les combinaisons de gestes, toutes les intentions des attouchements, toutes les fragrances de l'*odor di femina* sont accessibles aux voluptueux sans amour ; et il est impossible depuis bien longtemps de savoir si l'amour ou simplement la luxure les inventèrent, encore qu'il soit probable que tout cela avait été trouvé aux époques où l'amour était purement et simplement la luxure, après l'âge de l'hygiène instinctive et brutale, et avant l'âge de la tendresse élective et mêlée de sentiment. Encore la tendresse elle-même s'imite-t-elle, et cette imitation donne-t-elle des plaisirs certains au raffiné qui, après l'étreinte animale, charme son repos par des frôlements presque

purs. Il faut bien que les spiritualistes exclusifs de l'amour y renoncent : il n'est pas de différence entre le geste sans amour et le geste signe d'amour qui ne se puisse abolir.

Pour qui n'aime pas, l'être possédé n'est qu'un objet qu'il manie et dont il escompte des joies proportionnelles à sa propre dextérité. La qualité morale de cet être ne le préoccupe nullement, et songer même qu'elle existe lui serait importun. Autant s'occuper de rechercher si un bouquet, un plat fin, un vin ont une mentalité et une moralité quelconques en dehors d'être savoureux et de sentir bon. Une telle conception de l'échange sexuel n'a rien de « bas » non plus que le fait de s'alimenter : ou plutôt sa bassesse n'est exactement appréciable que dans le sens qui sépare un glouton se jetant sur des nourritures grossières d'un homme attentif à manger des choses saines, bien choisies et bien préparées. Ceci est question d'éducation, de goût, mais non de morale. Mais, de même qu'il « n'aime » pas le plat qu'il aime — puisque enfin ce malheureux terme d'amour sert à tant de fins ! — et pourtant s'en régale, l'homme qui n'aime pas savoure pourtant la femme qu'il possède en s'en tenant à la considérer uniquement

comme une friandise, et il n'y a aucune raison pour qu'il ne retrouve pas les mêmes impressions et les mêmes émotions devant n'importe quelle autre friandise de même qualité. Il n'y a non plus aucune raison pour qu'il s'en souvienne avec gratitude plus que d'une dégustation excellente, et perde en tout ceci son entière liberté d'esprit.

L'intervention de l'amour imaginatif et affectif n'est donc aucunement due à une intensité maxima de l'émotion physique rencontrée enfin dans un être. Elle est due à une opération mentale par laquelle le plaisir cesse d'être la véritable fin, et ne devient plus que le signe et le moyen de transmission d'un magnétisme, en sorte que la communion physique cesse d'être essentielle et que la communion spirituelle s'en augmente simplement. Pour celui qui aime, toute partie du corps aimé cesse d'être uniquement corporelle : elle devient signe de sentiment, et sa possession prend par là une valeur incomparable à celle d'une autre chair aussi séduisante. Cette majoration des valeurs réelles par l'imagination transfigure tous les phénomènes de la possession sexuelle. Quels que soient les gestes, il est alors totalement incompréhen-

sible de parler de pudeur ou d'impudeur. Dans le simple plaisir, un instinct animal très puissant, s'unissant à une perversité mentale, nous pousse à considérer la conscience de l'impudicité, en fait et en parole, comme une sorte d'aiguisement de la sensation savourée, et l'idée de la complicité dans le péché, du retour volontaire à la bestialité, cette idée d'oubli de notre moi social, de notre éducation, de nos élégances, contribue à notre affolement momentané. Mais la marque de l'amour est de nous faire quitter toutes ces arguties et de nous faire oublier cette sorte de plaisir. Nos inventions sensuelles ne sont point innombrables : si nous avons inventé un certain nombre de manières d'émouvoir les centres nerveux, du moins sommes-nous vite forcés d'avouer la fin de notre science. L'amour, dans sa manifestation physique, est donc bientôt contraint de ressembler exactement à la prostitution : mais un de ses miracles est d'exempter l'homme et la femme de toute honte et de toute tristesse malgré cette ressemblance immanquable. Tout paraît harmonieux et naturel dans le jeu des deux organismes en présence, innocent comme un accouplement d'animaux

en pleine nature. Cette innocence est l'état inconscient et exclusif du seul amour. Aucune habileté de courtisane ne saurait engendrer cette volupté particulière aux êtres qui s'aiment, de sentir que, quelle que soit la hardiesse de leurs gestes appris ailleurs, cette hardiesse s'épure dans une sorte de baptême qui rend impossible tout avilissement et, après l'étreinte, tout embarras dans le dévisagement mutuel. Cette volupté étant exactement l'inverse de celle qui donne son prix à la luxure, les corps et les actes peuvent être pareils, l'émotion éprouvée ne saurait ressembler à l'autre.

C'est pourquoi il y a nouveauté dans tout amour, et sentiment surprenant d'une découverte. Tout redevient neuf, même pour un homme et une femme ayant abusé de leurs corps et cru impossible l'oubli de cet abus antérieur. L'un et l'autre sont, avec ravissement, investis par la certitude que leur étreinte n'a plus, comme les précédentes, sa fin en soi, mais n'est qu'une allusion à une fusion spirituelle. Leurs corps ne sont plus que des signes de signes : et par là devient logique l'intervention de la fidélité volontaire. La fidélité n'est qu'une notion vaine et injustifiable dans le domaine

sensuel : la nature la dément, et refuse que la rencontre et la possession d'une série de corps agréables, contenant tous les mêmes possibilités de plaisir, soit entravée par le respect de la fidélité au premier exemplaire rencontré. Il devient au contraire naturel de considérer comme une diminution de plaisir matériel et spirituel toute velléité dispersive lorsque le spasme, loin de laisser l'esprit libre, n'est que le signe d'une communion mentale absolue : le contact d'autres corps ne pourrait qu'amoindrir la volupté incluse en cette communion. Le corps aimé, étant devenu un symbole, ne saurait être échangé sans infirmer les vertus du miracle. Quiconque, séparé de la personne aimée, a cédé à l'instinct sexuel pur et simple et refait avec un être de rencontre le geste trouvé jadis naturel et agréable, sait quelle douloureuse déception il a recherchée, et avec quelle stupeur il n'a plus rien reconnu de son ancien plaisir. S'il s'est abusé en croyant que le remords de sa « trahison » rendait amer son plaisir passager, il n'a pas tardé à reconnaître que ceci n'était que l'explication sentimentale et superficielle d'une cause plus profonde : la dissociation violente de son physique

et de son mental. Dans la « trahison », il n'était plus que le spectateur déçu et nostalgique de son automatisme corporel, malheureux comme un prêtre ayant perdu sa foi et contraint de redire une messe dont chaque symbole ne serait pour lui que vaine imposture et vertu morte. Les termes de « trahison » et de « fidélité » n'ont de sens et de valeur qu'en amour, et ne désignent que la diminution volontaire ou la concentration du moi. Pour celui qui aime, les autres corps ne sont plus que des images du corps aimé et des motifs de s'en souvenir, des images aussi froides qu'une flamme peinte.

Ainsi s'élève-t-on par degrés du plaisir à l'amour, que rien ne sépare, mais que différencie une intervention toute idéologique et un enrichissement de toutes les valeurs. Ce n'est pas autrement que devient possible, par une opération de l'esprit, l'idéalisation artistique du nu. La triste erreur du « beau académique » a été de feindre d'ignorer les nécessités physiologiques de l'organisme pour constituer une sorte de poupée enjolivée, affadie, dont on oublie les fonctions pour ne s'extasier que sur ses lignes, et qui ne saurait vivre. Une telle conception a honte de la nature et la pré-

tend corriger : elle supprime tout ce qui lui semble « laid ». Une telle « laideur » n'existe pas pour le physiologiste, qui y trouve une beauté parce qu'il en sait les raisons vitales, les relations secrètes, l'importance pour le fonctionnement général et la possibilité du miracle de la vie. L'artiste d'esprit large et libre ne s'en rebute pas davantage. De l'épanouissement de toutes les fonctions se refait à ses yeux une synthèse à laquelle seulement il pense. Le corps humain devient pour lui un motif évocateur de toutes les formes essentielles de la nature, un chiffre symbolique, un signe par excellence, et d'après ce modèle l'homme lui-même a reconstruit tous les appareils dont il a eu besoin, recopiant son système musculaire et nerveux, ses organes, sa circulation artérielle, ses tissus, s'inspirant dans toutes ses inventions de la géométrie développée dans l'espace par les combinaisons innombrables de ses quatre membres. Il n'est pas en lui d'organe si décrié qui ne lui ait servi d'exemple et suggéré une façon de créer une mécanique travaillant pour l'exempter de sa propre fatigue.

Cette transposition du corps, le faisant passer du rôle de simple machine à la dignité d'un

générateur d'énergies, l'amour l'accomplit comme l'art, en ne voyant plus dans la chair qu'un pôle magnétique et un motif d'idées générales. Pour l'homme qui n'aime pas, une belle fille est une belle bête : pour l'homme qui aime, et pour l'artiste — car l'artiste est un amant — le corps aimé est une allusion à toutes les formes belles et à toutes les idées belles, et une émotion sacrée, d'essence toute métaphysique, les saisit également. L'amant sait bien que l'aimée est soumise à une série d'obligations animales : il n'y songe pas, il ne songe qu'à l'éclair inclus en cette forme charnelle et capable d'illuminer une seconde les ténèbres de l'infini. De ces fonctions, il ne souffre pas. S'il en était autrement, la maladie d'un des deux êtres qui s'aiment interromprait l'amour : elle ne l'interrompt pourtant pas, quelque « dépoétisante » soit-elle, et là où le plaisir, la luxure, la volupté s'éloigneraient avec antipathie, l'amour reste. Physiquement suspendu, il vit abstraitement avec la même force, réfugié dans les régions mentales, oublieux de la vie fonctionnelle chez celui qui regarde souffrir comme chez celui qui souffre : plus que la raison la plus sévère et la discipline la plus stricte, l'amour

rend aisée la chasteté prolongée à ceux qui aiment et que la vie sépare. Personne ne soigne, et ne domine les pires dégoûts de l'infirmité physique, comme ceux qui aiment. C'est que le centre de l'amour est pour eux déplacé du physique à l'idéalisme, et que le corps n'est que signe de signes. Et sitôt la santé revenue, le charme se rétablit tout entier, sans souvenir des misères physiologiques, alors que cette épreuve a dissous la simple liaison sensuelle.

Ceux qui opposent l'amour physique déclaré « bas » à l'amour dit « élevé » ne le peuvent qu'en ignorant délibérément toute une gamme de nuances psychologiques. L'amant n'aime point que le corps avec son corps : il éprouve les jouissances spirituelles de l'art en regardant des seins, des mains, des pieds, des cheveux, et à chacun de ces petits cultes il apporte un idéalisme spécial, et la totalisation de ces petits cultes, que le sentimentalisme pudique tolère en détail, consacre à l'ensemble du corps une ferveur adorante qui n'est pas sexuelle uniquement, mais artistique. L'homme fait de la matière, que ce soit boue en sculpture, huile et graisse en peinture, chair en amour, une œuvre d'art recélant des joies abstraites, et

c'est en quoi le miracle de l'amour est identique au miracle de l'art. On peut observer que les détracteurs de la « bassesse physique » de l'amour ne sont jamais des artistes, et sont nés incapables de soupçonner tout ce que la matière peut signifier d'immatériel pour les artistes. Elle les choque dans leur idéalisme diffus parce qu'ils ne voient pas le rayonnement qui la traverse, et ne savent pas, ne sentent pas, qu'elle est un symbole et un signe.

Un des miracles de l'amour est précisément d'abolir en nous cette obsession, illogique en soi mais quand même torturante, de la réunion dans les mêmes organes des fins les plus viles et des possibilités du plus haut émoi humain. Quel profond et amer regret, souvent exprimé, plus souvent encore sous-entendu, de penser que la nature a fait s'avoisiner et presque se confondre les organes d'élimination et ceux qui fascinent le désir ! La religiosité a tiré de là un de ses plus forts arguments sur le péché et l'indignité de la chair. L'amour, et lui seul, supprime cette pensée pénible. Devant une noble figure sculptée ou peinte, nous n'avons pas honte des nécessités fonctionnelles, mais nous les oublions : devant un grand artiste ou un

profond penseur, nous n'y songeons pas davantage, nous ne les considérons jamais dans leur animalité. Nous sommes devant eux, sur ces points, envahis par une sorte de respectueux parti pris idéaliste. Mais l'amour n'est pas l'oubli de la bête. Il est la constatation de l'idéal dans la bête et par la bête : tout, dans la réalité, lui est élément de rêve ; sans la réalité il ne peut pas rêver, sans figure il ne peut transfigurer. Il ne voit plus les imperfections, il ne s'arrête plus à la décence ou à l'indécence, il ne s'inquiète même plus des épisodes du plaisir : tout, dans la préparation et la consommation de l'acte obligatoire, n'est pour lui que le moyen de rendre possible la seconde de paroxysme à laquelle il aspire, la seconde de vertige, de mort, et de néant, et de sombre nuit, où luira l'éclair de révélation qu'il espère, la sensation qui dit tout !

LA POSSESSION, OU DON JUAN

L'étreinte physique, envisagée en dehors de ses fins reproductrices et quant à la seule intensité du plaisir, est le moyen de parvenir pour un moment à l'oubli de la vie ordinaire par une projection magnétique du moi dans l'inconscient. Cette projection, obtenue par l'emploi intensif des énergies nerveuses, est un essai de fusion rapide du moi et du rythme universel, majorant la personnalité et la dissolvant tout ensemble. C'est l'instant où le moi physique et le moi psychique atteignent à l'extrême limite de leur association et ne sauraient l'outrepasser sans se dissocier, la chair n'étant plus que le tremplin d'un frénétique élan de la

conscience qui veut se réunir à l'universel. Une déperdition, un délire et les sursauts d'une agonie marquent cette tentative de projection mentale par l'excitation nerveuse. C'est pourquoi rien ne ressemble plus à l'amour physique que la mort, et pourquoi, physique ou moral, l'amour est l'image positive de la mort. Le spasme est une incursion momentanée dans la mort, un essai de mort permis à l'être vivant par la nature. S'étreindre, c'est se jeter à deux dans la mort, — mais avec la faculté d'en revenir, et de s'en souvenir. Le sommeil et la folie sont aussi des essais d'imaginer la mort : mais l'amour soumet le sommeil et la folie à sa propre puissance, en y ajoutant la volupté, qui est l'appétit du néant.

Ceux qui accomplissent le rite sans croire, l'acte sans aimer, ne songent qu'à l'agrément de cette névrose et non à la conséquence métaphysique et tragique de l'étreinte. Ceux qui aiment, au contraire, cherchent avant tout cette profonde conséquence — et là est toute la différence psychologique du plaisir à l'amour.

L'acte en soi n'est qu'un bref départ vers l'anéantissement de la mort : l'acte avec amour est vraiment un départ pour Cythère, c'est-à-

dire vers l'oubli de la matière en un état d'idéalisme absolu.

Cette seconde de la projection vitale n'étant qu'un éclair entre deux infinis, qu'est-ce donc que l'idée de possession ?

C'est l'idée désespérément chimérique que cette seconde puisse constituer, de par la volonté qui la répétera, un état *permanent* de la vie. Et tous les artifices sentimentaux que nous avons inventés pour orner l'amour n'ont été en réalité inventés que pour occuper les intervalles entre les étreintes. Le but essentiel de ceux qui s'aiment est de créer et de connaître ensemble, par la conjonction psychique et charnelle, l'élan vers la mort, vers la dépersonnalisation intense : et comme leurs forces physiques leur défendent la constance de cet élan vers lequel ils tendent sans cesse, leurs existences ne sont que des conversations reliant quelques instants de vertige suprême.

Posséder, c'est donc rejoindre une seconde l'infini à travers un autre être — mais cet être redevient aussitôt étranger. Un proverbe hindou déclare insaisissables la trace de l'oiseau dans l'air et la trace de l'homme dans la femme. Si la nature veut que, comme le flux et le

reflux de la mer, le rythme de l'amour s'avance et se retire, la fatalité de cette image n'est pas moins éternelle en ce qui concerne la part morale et émotive de l'amour. On ne possède que pour reperdre : on ne possède pas, on emprunte et on rend un corps qui redevient étranger. On en a la prescience douloureuse, et on recommence à espérer follement qu'on le possédera, que ce mot aura enfin un sens : et ainsi renaît le désir, et il s'alimente de ses successives déceptions.

La littérature, en ne voulant d'abord que peindre un type de libertin n'acceptant de l'amour que le physique, a fini par construire en Don Juan un être symbolique d'une complexité extraordinaire. Don Juan exagère jusqu'à la caricature la logique profonde de la possession. Il n'aime et ne peut aimer aucune femme, et le mot aimer n'a pour lui que le sens le plus banal et le plus superficiel. Il ne peut prendre une femme qu'une fois et l'abhorre aussitôt. Il ne voit dans cette femme que sa compagne passive et momentanée dans ses tentatives de sonder l'infini : après quoi elle n'est plus qu'une poupée qui l'ennuie, et dont les prétentions à sa fidélité, les plaintes ou

l'attachement l'exaspèrent car il méprise la mentalité féminine. Cependant il réinvente pour chacune une comédie sentimentale et galante. Il ne serait nullement satisfait par le viol. Il lui faut séduire, et son plaisir ne naît que du consentement de la victime abusée par ses ruses jusqu'à lui sacrifier un honneur dont il se rit. Même s'il enjôle une courtisane, Don Juan retarde de la posséder jusqu'à l'avoir séduite : elle ne lui sacrifie point son honneur, mais sa vénalité, et elle croit connaître en ses bras la rédemption par l'amour, ce qui est pour le diabolique libertin un régal de choix. Ce n'est pas seulement la perversité, le plaisir de mentir, de duper, de constater partout combien la moralité conventionnelle est aisée à détruire par l'excitation de l'instinct, qui donne à Don Juan la patience inouïe de rejouer mille fois, avec un soin que rien ne rebute, cette comédie. Il est sec et pauvre d'esprit, et seule sa manie lui suggère des ruses subtiles : pour le reste c'est un sot. Sa puissance de séduction s'exerce automatiquement ; il en use, il est contraint par elle à agir, mais il ne saurait en raisonner qu'en fat désœuvré, et il ne sait pas qu'il est par lui-

même un symbole profond. S'il poursuit, en bravant le vagabondage et la mort, cette sorte d'apostolat de la séduction, c'est qu'il a absolument besoin de cette hypnotisation imaginative des femmes dont les corps se succèdent entre ses bras pour intensifier sa sensation; et sitôt qu'il l'a goûtée, il redevient glacé et morne, et il fuit. Don Juan ne vit, de l'amour, que la minute magnétique, et tout l'intervalle de telles minutes est comblé par de fastidieuses préparations, qu'il accomplit avec une sorte de fébrile monomanie, débitant ses fadeurs et accumulant ses ruses comme un dormeur éveillé. Il y a du somnambulisme dans sa façon de jouer son rôle aussitôt qu'il aperçoit une femme à conquérir : et les femmes devraient s'en apercevoir, si dès l'abord elles n'étaient séduites bien moins par les discours de Don Juan que par la force attractive de sa sexualité troublant la leur. Si une seule d'entre elles l'écoutait librement avec une intelligence claire et froide, elle reconnaîtrait à l'instant la fausseté de ses promesses, la niaiserie de ses louanges et la pauvreté de ses roueries, car il ne se met guère en frais et, auprès des ingéniosités d'un Valmont, ses procédés sont d'un

enfant dupant des fillettes. Le dédain de la sottise et de la crédulité féminines s'y trahit par trop. Mais les femmes, si elles écoutent Don Juan, ne l'entendent pas : elles le regardent, le ressentent, et le subissent.

Il représente donc essentiellement la chimère de la possession, son inanité, sa hantise. Il est l'instinct qui ne peut s'assouvir, et c'est très logiquement qu'il termine sa vie, selon la version espagnole, dans l'ascétisme et la mort, car en chacune de ses étreintes c'est, à son insu, la plénitude de la mort qu'il a voulu entrevoir. En soupirant sa question immortelle : « Tristan, dois-je vivre? » Isolde est plus logique. Elle va droit, par l'effet du philtre, à l'identité de l'émoi d'amour et de l'entrevision du néant : et elle comprend si bien, instantanément, que la vie sociale ne sera dès lors que lutte, mensonge, péril, misère, qu'elle désire tout de suite en finir.

Ce type du fat libertin a été proposé à l'antique comédie par l'humeur rancunière des petits bourgeois qui avaient eu trop souvent à souffrir de l'insolence des hobereaux séduisant leurs femmes ou leurs filles et s'esquivant après avoir bouleversé leurs existences : et

c'est là surtout la donnée du *Don Juan* moliéresque, satire de la faiblesse des femmes et de la fatuité immoraliste des libertins, comédie à dénouement moral, version d'un thème espagnol autrement profond et tragique. La figure de Don Juan s'est haussée peu à peu au drame et au symbole pour ceux qui l'ont méditée non à la française, mais selon la donnée espagnole. Elle est devenue tragique lorsqu'on a entrevu que cet être insensible qui se plaisait à tromper et à faire souffrir, au lieu de n'encourir que la punition finale de l'enfer conventionnel, portait en soi durant sa vie cette punition, fantoche incarnant une fatalité. La pièce de Molière est délicieuse : elle n'est pas plus *Don Juan* que le *Faust* de Gounod n'est celui de Gœthe.

Celui qui faisait tant de malheureux était lui-même malheureux. Don Juan, c'est le Tantale de l'amour, c'est le désir qui se brûle lui-même. C'est, plus encore, un nouveau Sisyphe. Tous ces corps dont il charge ses bras sans répit, il les hisse péniblement vers un sommet inattingible où il espère pouvoir les posséder à son aise, extraire de leur chair et de leurs nerfs l'étincelle magique. Avec chacun d'eux il recommence la montée, il répète le même acte

organique qui n'est qu'un moyen d'atteindre à cette seconde de plénitude physico-morale inouïe où l'on se sent deux en un.

Ce n'est pas cet acte qui passionne Don Juan : il n'a rien de satyrique, il n'est point un simple érotomane. Si sa perversité intellectuelle, pour chasser un ennui d'origine toute neurasthénique, prend plaisir à voir comment l'éveil des sens met en déroute la pudeur et la retenue sociale, et révèle la bête incluse en la femme la plus décente, du moins ce jeu ne suffirait-il pas à expliquer la vie d'aventures fatigante, périlleuse et criminelle à laquelle il se condamne. Ce qui l'attire et l'incite à dépenser toutes les forces et les ressources de son être, c'est la recherche inconsciente de l'absolu. Chaque femme soulevée jusqu'à cet absolu lui semblera être celle qu'il fallait : mais il retombe avec elle, et il abandonne hâtivement cette créature dont la chair ne l'a jamais intéressé, dont l'âme s'est reprise après la fugitive communion. Un luxurieux y reviendrait, Don Juan n'y revient pas : glacé, il se détourne, et cherche encore. C'est là son enfer sur la terre.

Don Juan ne peut que faire le geste de l'amour,

c'est-à-dire mettre en contact les pôles magnétiques inclus en les centres nerveux de l'homme et de la femme : il ne peut en tirer qu'un éclair, et non une électricité constante. Il lui est impossible de relier ces pôles à volonté de façon durable par ce que nous appelons l'amour, c'est-à-dire par une combinaison de tendresse et d'entr'aides comblant les intervalles de la possession. Il ne peut que rencontrer une femme, lui faire parcourir très vite la gamme des persuasions et des consentements par des procédés d'illusions sentimentales où il est expert, et faire avec elle le grand saut dans la dépersonnalisation, le geste intense qui jette les consciences hors de la chair exaspérée et les lance dans la mort. Cette mort n'est qu'apparente, on en revient, c'est « la petite mort ». Au retour, Don Juan n'a plus rien à demander ni à dire à sa compagne de voyage. Après ses mille et trois essais, il n'a vraiment plus — et les sévères dramaturges espagnols l'ont bien compris — qu'à apaiser sa multiple déception dans le cloître, en tête à tête avec un crâne, en attendant le lit de planches où il épousera pour toujours le néant tant de fois affronté. C'est là le symbole de l'obscure rancune et de la muette stupeur

qui nous saisissent lorsque après avoir « possédé » une femme, nous la voyons revêtue, calme, souriante, exactement comme elle était avant l'acte, et éprouvons alors que rien ne reste plus de cette possession dont nous avions eu naguère la délirante certitude. Tout est à recommencer, et nous prévoyons que la prochaine tentative sera suivie de la même déception ironique et latente. Les femmes que nous n'aimons pas ont à ce moment un air satisfait et oublieux tout ensemble qui est particulièrement exaspérant. Elles semblent remercier d'un acte qui a enrichi leur vie organique et s'échapper pourtant des bras qui les violentaient et que la fatigue a détendus. La présence de l'amour, seule, bannit ce que cette impression a d'irritant et d'amer, sans quoi nous sommes contents de voir s'éloigner la complice et heureux de nous retrouver seuls. Don Juan s'est toujours retrouvé seul, tel qu'il s'était voulu. Il est l'image parfaite de l'inanité de posséder.

Si Don Juan est criminel, s'il a été forcé de déclarer la guerre à la société, s'il ment, dérobe trahit et assassine, c'est que partout dans la société est organisée la défense de rechercher librement l'amour physique, sauf par la prosti-

tution et par le mariage, deux institutions très étroitement assujetties à la loi de l'argent. La prostitution n'a aucun attrait pour Don Juan, puisqu'elle n'est pas un acte spontané et ne pourrait par conséquent contribuer à son éternelle recherche de l'absolu; et le mariage est de tous les états celui qu'il saurait le moins concevoir et supporter, puisqu'il nie l'instabilité de la possession et ne permet le renouvellement des communions sensuelles qu'avec le même être. Le mariage peut subsister par communauté d'intérêts en survivant à l'amour et même au simple agrément sensuel. Don Juan ne peut pas plus se fixer dans le mariage que le Juif Errant sur la terre; si Tantale n'avait plus soif, si le Juif Errant obtenait de pouvoir s'arrêter enfin, si les dieux dispensaient Sisyphe de rouler son rocher, Tantale, Sisyphe et lui seraient absous et admis à la paix. Mais si Don Juan se mariait, il connaîtrait alors le plus terrible châtiment, car son destin est de chercher sans trêve. La mort est la récompense que, dans la légende, Jésus accorde au Juif Errant : c'est aussi la seule qui convienne à Don Juan.

Ainsi est-il non seulement le symbole de l'impossibilité de la possession totale, mais

encore une des figures de la révolte individuelle contre la société, dont il est l'ennemi naturel, étant un immoraliste-né. Son inquiétude est significative de toutes les lacunes qui existent entre la prostitution et l'amour légal — horrible alliance de mots qui le fait éclater d'un rire sarcastique. C'est un beau spectre qui hante toutes les consciences féminines, et ce tortureur des femmes leur sera toujours secrètement cher, les plus nobles auteurs n'ont pu parvenir à le leur faire détester, non seulement parce qu'il a été plus menteur qu'elles toutes, mais encore et surtout parce qu'il incarne toutes leurs velléités de rejeter le joug social. Il est le libre et téméraire Amant qui rôde dans leurs souvenirs, leurs regrets ou leurs espoirs, elles l'aiment parce qu'il a tous les hommes et toutes les lois pour adversaires, et qu'il rebelle contre une société fondée sur l'intérêt la force anarchique de l'Instinct. Elles l'aiment, parce qu'il est un vaincu plus encore qu'un vainqueur, qu'il a pu soumettre leurs corps mais non leur arracher leurs secrets, qu'il ne leur a nui que pour les avoir recherchées, et qu'il a fait du mystère magnétique enfoui dans leur sexualité l'unique passion et l'unique curiosité de toute sa vie. Elles l'aiment

parce qu'il est le loup dans la bergerie du mariage, l'ennemi de la virginité, de la chasteté, de la fidélité, de l'honnêteté, l'ennemi des lois et un beau fils de Satan, briseur de contraintes et de permissions, briseur de bonheurs médiocres, introduisant dans la vie banale les troubles inhérents à la recherche de l'impossible. Don Juan n'est immoral qu'aux yeux de ceux qui ont fait du bonheur quotidien, assuré et prévu, le but de toute morale, au lieu de préférer à ce bonheur un au-delà d'inquiétude douloureuse et de brusques illuminations. Don Juan est une des figures chères à tous ceux et à toutes celles qui sentent que ce bonheur n'est pas la fin la plus désirable et la plus profonde de l'existence, et qui sont enclins à faire à quelques rares minutes de paroxysme le magnifique sacrifice de leur sécurité. Et tous ceux et toutes celles qui pensent ainsi sont les désignés de l'amour, et disent à la société, comme Don Juan : « Garde-toi, je me garde! »

De toutes ces grandeurs dont ce type humain, primitivement simple bellâtre et menteur de comédie, a été surchargé par extension de son symbolisme latent, il n'en est pas de plus évidente que cette inanité de la possession engen-

drant la perpétuelle inquiétude et le nomadisme indéfini de désir. Don Juan, qui est devenu l'Amant éternel, montre à tous d'une façon saisissante, tour à tour comique et tragique, que la possession est une illusion et qu'elle doit en être une, parce qu'il n'y a rien de stable dans l'univers, que tout point fixe est un point mort, et que la mort elle-même est mouvante. Le rythme de l'acte sexuel, pareil à celui des marées, montre qu'on ne possède que pour abandonner, qu'on ne pénètre que pour s'éloigner, et que cette alternance alimente le désir par un perpétuel espoir. L'incursion de l'homme dans la femme n'est que l'image de l'incursion de la conscience dans l'infini. Ce ne peut être qu'une incursion d'une seconde — un séjour serait le néant lui-même. C'est ce qu'exprime le mythe de la versatilité de Don Juan — et de son refuge final au cloître.

BAUDELAIRE
OU L'IMPUISSANCE D'AIMER

Il a été imposé à Baudelaire, pour ses péchés, d'être un jour, un jour unique en sa vie, l'incarnation infiniment triste du don Juan moderne, sans romantisme, sans prestige de drame ou de légende, un don Juan trahi par soi-même, et humilié jusqu'au fond de son âme.

Il allait avoir trente-deux ans. Il était las déjà, terriblement las du dandysme, des mystifications, de la vie de bohème ou d'écrivain mal rétribué, usé par dix années de surmenage sensuel en compagnie de la mulâtresse Jeanne Duval, écœuré de ce contact moral

indigne de son âme hautaine et douloureuse, asservi par les complicités de l'érotisme qui avait envahi son imagination et fourvoyé ses sens. Il aspirait ardemment à la rédemption par l'amour d'une vraie femme noble et sincère. Ce Tannhauser, excédé de sa Vénus noire. espérait une Elisabeth. Il la rencontra. Elle s'appelait Mme Sabatier. C'était une Parisienne d'une beauté charmante, dont la perfection corporelle revit dans la *Femme au Serpent* que Clésinger avait sculptée d'après elle. Intelligente, spirituelle, bonne, amie des artistes dont elle s'entourait et qui la surnommaient joliment « la Présidente », Mme Sabatier, entretenue par un financier courtois, n'était ni prude ni ingénue, mais elle respectait sa liaison où l'estime et l'affection remplaçaient l'amour, et elle ne demandait et n'accordait aux hommes que la camaraderie intelligente. Sa maison était un des lieux les plus agréables du Paris artistique. Baudelaire y vint, vit cette femme, et sentit qu'il l'aimait. La cristallisation fut immédiate. Il ne souhaita pas seulement posséder, mais être aimé.

Dès lors commencèrent cinq années de silencieuse vie passionnelle unilatérale. Baude-

laire se tut. Infiniment sensible, aussi timide qu'orgueilleux, il eût préféré mourir plutôt que de risquer un aveu et d'essuyer le refus aimable que bien d'autres familiers avaient dû se voir signifier avec un sourire et l'offre d'une bonne sympathie platonique. Il ne doutait pas que Mme Sabatier ne connût sa liaison vile, ses excès, la réputation d'immoraliste pervers qui s'attachait déjà à son nom. Il aima donc à l'insu de l'aimée. Mais il trouva ce compromis de lui envoyer de temps à autre, en déguisant son écriture, les plus beaux poèmes spiritualistes de son futur volume, et de vivre auprès d'elle le sonnet d'Arvers, continuant à paraître chez Mme Sabatier en visiteur correct, se résignant à tout ignorer de l'impression que pourrait faire sur son âme cet ardent et périodique hommage d'un inconnu. Il s'exalta de plus en plus, et les pages inspirées à ce grand calomnié par cette hantise adorante sont parmi les plus belles et les plus pures que l'amour ait jamais dictées. On y voit l'aspiration à l'amour partagé, noble et épuré, de « l'ange gardien », de « la muse », de « la madone », lutter impérieusement contre l'emprise de la Vénus noire. Mme Sabatier, dans l'imagination du poète et de l'amant anonyme,

s'identifie de plus en plus au principe du Bien-Lumière opposé au Mal-Ténèbre qu'est Jeanne Duval. Il y a de l'extase où Dante transfigura le souvenir de la simple Béatrice dans cette progression. Par Mme Sabatier, l'amour envahit le cerveau de Baudelaire comme, par la mulâtresse, l'érotisme morbide l'avait envahi. Cette tragédie psychique se déroule durant cinq années, et la femme qui en est le sujet n'en sait rien. Enfin, les *Fleurs du Mal* paraissent. Le succès et le scandale éclatent. Et dans l'émotion où le jette l'idée que la justice incrimine ces poèmes écrits pour l'aimée, où le jette aussi la fierté de voir son génie salué et défendu par des maîtres, Baudelaire se décide. Il va trouver Mme Sabatier, il lui dit qu'il l'aime, qu'il est l'auteur des poèmes anonymes — il attend son arrêt.

Elle regarde ce beau ténébreux. Elle est infiniment touchée, émue. Elle l'admire, elle est assez intuitive pour deviner tout ce qu'il y a de puissant et de supérieur en cet être orageux. En elle aussi la cristallisation se précipite. Peut-être songe-t-elle qu'elle lui sera bonne, qu'elle le sauvera de sa liaison indigne : peut-être ne fait-elle que céder à son instinct.

Comme elle n'est ni coquette ni vaniteuse, mais droite, simple, elle dit à Baudelaire : « Je vous aime aussi. » Il a donc, sans le savoir ni le vouloir, manœuvré comme le plus adroit amoureux. Et elle se donne, résolument, avec l'exquis mélange de décence et de volupté, franchement désirée et offerte, d'une honnête femme amoureuse, et elle lui écrit le lendemain : « Tu en feras ce que tu voudras, je suis à toi de corps, d'esprit et de cœur. »

Qu'en fera-t-il? Sans doute nous sera-t-il permis de mesurer combien la vie de Baudelaire et le destin de son beau génie tout classique eussent pu changer : Jeanne Duval quittée, les vices refrénés par la patience et la douce fermeté de l'aimée, l'âme rafraîchie, les paradoxes amers rejetés avec le spleen, le travail régulièrement repris dans le cadre orné par la très chère, la santé refaite, bien des beaux livres créés dans l'admirable forme des *Fleurs du Mal* mais exprimant une âme renouvelée, la gloire pure... voilà ce qu'à ce Tannhauser rédimé cette Elisabeth peut apporter. Et cependant... cependant il n'en sera rien. Au contact physique, celui qui a rêvé être Tannhauser retombe dans la déception irrémédiable de Don Juan.

Il ergote et dès lors il est perdu. Il s'inquiète aussitôt de grouper des objections réelles, et il en découvre d'imaginaires. La Vénus noire le hante, il a contracté avec elle ces habitudes de la luxure que l'amour hésite à imposer à l'amour d'une femme respectée : cette hantise va jusqu'à déterminer chez ce cérébral, aux bras de l'aimée, des désertions génésiques dont il s'affole, ne se rendant pas compte d'un cas bien connu, banal, auquel une femme compréhensive qui aime vraiment sera indulgente, et qu'un certain délai rendra à la normalité physiologique. Il doute de sa faculté d'aimer. Il allègue romantiquement qu'il adorait une idole et reste déçu devant une femme, bien qu'elle soit délicieuse — sans apercevoir qu'il offense cette femme et se rend coupable envers elle, ayant dû réfléchir avant d'en accepter le don spontané. Il la déroute, la glace par son irrésolution et ses paradoxes. Il avoue sans conviction le souci tardif de peiner le galant homme assurant un luxe que lui-même ne saurait offrir. Il s'excuse d'avoir dépassé la limite du désir et du rêve. La pauvre « Présidente » l'écoute avec stupeur. Elle s'est donnée de tout corps et de toute âme, elle ne

comprend plus, elle a du chagrin. Elle pourrait — bien d'autres l'eussent fait — se révolter, haïr, se croire bernée par un mystificateur. Mais elle est profondément bonne, et puis elle n'a rien d'une héroïne de tragédie : ce n'est pas une Elisabeth mourant pour le pécheur, c'est une Française d'esprit, qui aime la vie. Elle se borne à son intuition de femme, elle devine que son fébrile amant est trop captif de l'habitude érotique de Jeanne Duval. Elle ne lui en veut pas; elle se calme, se raisonne, se reprend, offre gentiment son amitié, accueillie avec soulagement et reconnaissance — et le roman est fini. Il aura un épilogue touchant : dix ans plus tard, au chevet de Baudelaire paralysé, auprès de sa mère il y aura une visiteuse douce et fidèle. Mme Sabatier se sera souvenue jusque devant l'agonie... et les artistes se souviendront d'elle comme d'une des figures fugitives les plus ravissantes qui aient passé dans la vie des poètes inquiets et douloureux.

Ce « faux départ », qui a probablement orienté la vie de Baudelaire vers sa déchéance définitive en le rejetant à Jeanne Duval, au spleen et à la déroute morale, ce cas d'impuissance d'aimer offre un exemple saisissant de don-

juanisme inconscient. Baudelaire, psychologiquement, est tout opposé au donjuanisme. Il y est arrivé en se dupant : il a été inassouvi et déçu pour avoir trop possédé en rêve. Don Juan, par définition, ne rêve jamais. Il aperçoit une femme, organise à l'instant ses moyens de séduction grâce à une intuition innée de leur appropriation au type et au caractère, il agit, conquiert, étreint, puis s'en va, automatiquement, sans savoir pourquoi : c'est une force de la nature. Si on lui disait qu'il est le type de l'impuissance d'aimer, il rirait en s'écriant : « *Mille e tre!* que vous faut-il? » Il se croit une magnifique machine à aimer, et il n'a pas même l'idée de l'amour. Il cherche la minute d'infini dans le spasme, la goûte, est aussitôt frappé par la mésentente avec sa complice momentanée et fuit, avide d'autres minutes. Baudelaire a vu trop tard clair en lui-même, et on peut penser que tous ses arguments spécieux cachaient à l'amie une terrible souffrance. Il avait érigé durant cinq années un tel piédestal qu'il fallait une statue, la Beauté qu'il y a décrite en un sonnet immortel, et non une femme : et alors il a douté, ricané, et sa vie a été perdue. Aucune créature ne pouvait s'attester égale en prestige à

une aussi violente préparation imaginative.

De même que, chez la plupart des nerveux, le désir intense de la conjonction détermine la défection sexuelle au moment de réaliser l'acte, de même le paroxysme de l'amour imaginé détermine la dépression mentale en présence de l'objet aimé. Il n'y a pas eu impuissance, puisqu'il y a eu intense excitation, mais le résultat est le même : l'impuissance est dans l'adaptation et la réduction du désir et du rêve à la réalité de la vie. La violence de l'esprit s'exerçant solitairement équivaut à une sorte d'onanisme imaginatif de la passion : elle n'est pas équilibrée par un magnétisme mutuel, puisqu'elle s'adresse à un être qui ignore en être l'objet. Ce qui rend infiniment curieux le cas de Baudelaire, c'est que toute la force de son désir — qui n'était pas seulement platonique mais bien réellement sensuel aussi — a semblé disparaître au contact de sa maîtresse d'un jour.

Or, cette force n'était pas disparue. Elle s'était projetée, par translation magnétique, par la volition effrénée de ce supra-nerveux, dans Mme Sabatier. Celle-ci ne songeait aucunement à aimer Baudelaire, à compromettre pour

lui une existence équilibrée et agréable : elle n'avait rien d'une femme galante, et si elle vivait sans amour avec un ami délicat, il ne semblait pas qu'elle souffrît du manque de passion, toute sa jolie existence étant combinée sans y faire place. Cependant elle fit en quelques jours sur elle-même le travail de préparation intensive et de cristallisation que le poète avait fait sur soi durant cinq années. On ne peut même objecter le « coup de foudre » habituel, la réaction nerveuse produite sur son organisme par la rencontre d'un inconnu, car elle recevait Baudelaire, paisiblement, depuis des années. La seule explication de l'énigme est donc que, si cette femme vit tout à coup un amant dans le commensal et se transforma en amoureuse, c'est que l'accumulation magnétique, changeant de pôle, se déversa brusquement sur elle par choc fluidique. Elle fut subitement éprise et prête à se donner, en un vertige : dans Baudelaire, que tout son fluide avait fui, et qui demeurait épuisé comme un magnétiseur après une longue séance, rien ne restait pour répondre, et partager. Il demeurait hébété et en proie au doute devant l'orage qu'il avait provoqué. Il

arrivait, par des chemins bien dissemblables, à la stérilité d'âme de don Juan, et elle frappait aussi son corps. L'amie croyait que l'obsession charnelle, le vice de Jeanne Duval, l'emportaient sur les attraits de sa grâce saine. Baudelaire le croyait peut-être aussi. En réalité ils se trompaient tous les deux : s'il s'était décidé à se déclarer au bout, non de cinq, mais d'une année, la disproportion de l'énorme effort imaginatif et de son objet n'eût point déterminé un désenchantement irrémédiable.

L'histoire discrète et navrante du poète et de « la Présidente » constitue donc un document très précis sur une des formes de ce qu'on appelle improprement l'impuissance d'aimer, et qui est presque toujours l'impuissance de proportionner le désir unilatéral, imaginatif, à la réalité. Baudelaire, tout en philosophant assez pauvrement sur l'inanité de la passion, que son dandysme sceptique déclarait un malentendu bourgeois, a projeté dans le vide un immense élan passionnel dépassant la créature et s'identifiant à l'extase mystique. Ce que cette projection contenait d'amour humain, correspondant à des réalités heureuses, s'est fixé en Mme Sabatier : en Baudelaire rien n'est resté,

et devant le corps qui s'offrait il s'est arrêté épuisé, égaré, déçu, incapable de voir l'âme, rebuté par le douloureux sentiment de l'impossibilité de la posséder par la chair, regrettant sa période d'extase platonique. Il était déjà trop usé par la vie pour pouvoir unifier dans l'amour le platonisme et la volupté physique : c'étaient déjà pour lui ces deux catégories dont la scission dans l'esprit de l'homme est le pire châtiment et la plus grande preuve d'insolvabilité morale. Il aboutissait au donjuanisme sans avoir jamais été frivole et libertin, ayant vraiment connu l'aspiration angoissée, sincère, fervente, vers un amour total qui le sauverait.

Cette fusion des types de Tannhauser et de don Juan dans un névrosé moderne jette une lumière étrange sur l'impuissance d'äimer qu'on pense être un mal de ce siècle et qui provient d'un malentendu éternel sur la nature de l'amour. C'est sa loi même que le corps possède le corps, l'esprit l'esprit, mais son rythme de flux et de reflux signifie bien que posséder n'est pas absorber ; et ce recommencement périodique de l'approche et du recul, qui est le bonheur simple pour les vrais aimants, n'est douleur et signe d'échec que pour ceux

chez lesquels l'imagination unilatérale, se projetant sans mesure, a engendré cet onanisme spirituel qu'ils prennent pour la passion. Ils en demeurent incapables de trouver dans le délire de l'union charnelle ce contact de l'infini que leur esprit s'est figuré d'avance d'après ses seules lois : et ils attribuent leur déception à l'autre être, alors qu'elle est leur œuvre exclusive. L'impuissance d'aimer a toujours existé, mais elle a toujours été double, soit qu'elle fût le propre de ceux qui imaginent trop, soit qu'elle tînt au manque total d'imagination. C'est pourquoi on la trouve autant chez les simples brutes que chez les nerveux les plus raffinés, chez ceux qui analysent avec frénésie et chez ceux pour qui le monde est opaque, morne et dénué de signification. Mais ceux-là sont encore bien moins nombreux qu'on ne le pense. Il y a possibilité d'amour et d'imagination chez l'immense majorité des êtres : c'est le sens d'adaptation de l'esprit à l'objet qui décide de la puissance ou de l'impuissance d'aimer. L'imagination est excessive dans le peuple ; il y en a autant dans la bonne surmenée qui prend sur son sommeil de bête fourbue pour s'intoxiquer de feuilletons que chez le poète névropathe qui

se résigne aux filles en rêvant de princesses de légende.

Et tous deux sont exposés par les mêmes tristes erreurs de l'onanisme imaginatif à se lamenter sur les antinomies de la luxure et du platonisme. C'est l'adaptation qui fait tout. Faute d'elle, d'innombrables forces d'amour sont perdues, ou dévoyées vers diverses formes de manies hystériques. Nous vivons socialement dans une atmosphère saturée de forces d'amour perdues.

NAISSANCE, DÉCLIN ET MORT DE L'AMOUR

Le problème de la naissance de l'amour a toujours donné lieu à une grave méprise due à la dissociation arbitraire du physique et du moral, selon la conception matérialiste ou la conception spiritualiste des uns ou des autres. Pour les premiers, l'amour est né uniquement du désir charnel, de l'instinct reproducteur déterminant le mâle et la femelle à se choisir, à se reconnaître des préférences et des convenances d'adaptation organique. Pour les autres, auxquels déplaisait cette simple constatation animale faisant de l'attrait sexuel l'origine de

tout l'amour, la théorie des affinités électives leur a semblé plus digne de l'homme et de la femme, et ils ont fondé l'amour sur une entente psychologique, en permettant seulement à l'entente sexuelle de n'engendrer que le plaisir. La théorie stendhalienne de la « cristallisation » est conciliatrice des deux hypothèses, et il faut la tenir pour admirable et divinatrice si l'on songe à l'état des connaissances psychophysiologiques à l'époque où Stendhal l'imagina. Cette théorie est bien près de la vérité en faisant dater la naissance de l'amour du moment où toutes les sensations et les pensées suggérées à un être par la vue d'un autre cessent d'être éparses dans le subconscient et s'agglomèrent avec force et précision dans le champ de sa conscience. Cependant cette théorie n'est plus entièrement satisfaisante, parce qu'elle se borne à constater ce que Stendhal appelait « cristallisation » sans en définir l'essence.

La dissociation arbitraire du physique et du moral a créé dans l'opinion — que le roman d'amour dit « psychologique » a souvent traduite — une distinction d'ordre moral entre une sorte d'amour *supérieur*, spiritualiste, sentimental, et une sorte d'amour *inférieur*, sen-

suel et plus ou moins mêlé de vice. A la vérité, il était impossible qu'on éludât, en vantant le premier amour, la participation charnelle : mais on la tenait pour secondaire, et on enjolivait d'euphémismes « l'abandon »; sans le limiter au platonisme, les romans vertueux semblent le tenir pour une nécessité pénible dont il est décent de peu ou point parler en relatant au contraire avec grands détails la mentalité amoureuse de leurs poupées. Le second amour se trouvait donc être celui dont toute la catégorie des personnes pensant avec élégance et bon goût n'entendaient point avoir leur part. Personne ne convenait d'éprouver l'amour *inférieur*, et ainsi se satisfaisait, aux dépens de la vérité humaine, la vieille distinction hypocrite du vice et de la vertu, la théorie religieuse du péché charnel, excusé et absous seulement par les effusions de l'âme. Vainement l'exemple quotidien des drames passionnels donnait-il à ce spiritualisme de parti pris les démentis les plus tragiques, rappelant farouchement le rôle tout-puissant de l'exigence charnelle dans l'amour. Si l'on en convenait en secret, on s'en tenait à la formule célèbre de « ce qu'il était entendu, de-

puis des siècles, qu'on ne dirait jamais ».

Cette formule insuffisante dément trop la vie pour qu'en une époque où l'on examine tout, et où l'on assigne à toute morale la base de la vérité analytique, je n'aie pas été amené à la rejeter en étudiant les gestes de l'amour en un premier livre, et la psychologie de l'amour en celui-ci. J'en viendrai donc à l'examen de cette « cristallisation » qui est le centre de la théorie conciliatrice de Stendhal, admettant la participation, à part égale, des sensations et des sentiments dans la formation de l'état d'amour. Stendhal était trop intelligent et trop sensuel pour dissocier le plaisir et l'attrait psychique, méconnaître la nécessité de leur étroite liaison, et il était un trop clairvoyant contempteur des préjugés de la morale courante pour se résigner à cette niaise distinction en l'honneur du péché et du rachat, du vice et de la vertu, de la luxure et de la pudeur. Il faisait entrer tous les éléments physiques et moraux dans la formation de l'amour, et il a parfaitement entrevu, que dès la naissance de l'amour entre deux êtres, ils obéissent à une moralité nouvelle, refondue par eux, étrangère à celle de la société, et commencent par conséquent d'être perdus pour cette

société. Ce n'a été encore chez lui qu'une entrevision, mais elle est très profonde.

Il ne sera permis, après ce qui précède, de dire que la naissance de l'amour — et je parle d'un contact non unilatéral, mais bilatéral — n'est ni physique ni morale. Je proposerai l'épithète « magnétique », parce qu'elle me paraît la plus satisfaisante, et qu'elle apporte une solution du vieux conflit entre le physique et le moral en définissant un état mixte. Cet état mixte, c'est de plus en plus celui qu'admet la science. Depuis une trentaine d'années — ce que Stendhal ne pouvait prévoir — la science s'est fait de la matière une idée toute neuve, qui relègue le dualisme du physique et du moral au magasin d'accessoires des arguments scolastiques et religieux. L'interpénétration, la polarisation, la dissymétrie moléculaire, les états radiants, les études sur les rayons cathodiques et les effets radio-actifs, — je cite sans l'ombre de prétention scientifique, — n'ont pas laissé subsister grand'chose, de l'ancienne conception de la matière : et il est imminent que de telles découvertes influent capitalement sur la science des mœurs. Venant après les constatations de la psychophysiologie, elles disloqueront complè-

tement les systèmes moraux fondés sur l'opposition et l'indépendance du physique et du moral.

En ce qui concerne l'amour et ses relations avec la morale sociale — ce qui surtout m'occupe en ce livre — je propose d'attribuer à la naissance de l'amour un caractère magnétique, parce que ce mot seul peut englober l'attirance physique et l'attirance morale et exprimer la simultanéité de leur apparition. La « cristallisation » de Stendhal ne définit qu'un amour unilatéral : elle exprime ce qui se passe dans le moi d'un être songeant à rechercher un autre être, elle n'explique pas la réciprocité de cette recherche et c'est en quoi elle n'est pas complète. A la « cristallisation » je suis enclin à substituer la « polarisation ». S'il nous est donné aujourd'hui de concevoir l'être humain comme un faisceau d'énergies nerveuses capable d'émissions électriques, fluidiques, magnétiques, et susceptible des actions et réactions propres à ces états, il nous sera donné par là même de situer la naissance de l'amour à l'instant où ces émissions se combinent avec celles d'une autre créature, et où les unes et les autres se polarisent. Les deux êtres sont alors passifs au

degré où deux nuages le sont relativement à l'éclair issu de leur choc, ou une machine électrique relativement à l'étincelle qu'on en tire, ou un fragment de radium quant à la chaleur constante qu'il émet. Et c'est cette passivité, cette inconscience, que le vulgaire a obscurément pressentie en parlant de coup de foudre et en croyant à la fatalité des rencontres d'amour. Il a vu là plus vrai et plus profond que les moralistes et les savants, lesquels ne se bornent souvent d'ailleurs qu'à codifier des vérités pressenties par les simples. Notre vie consciente n'est qu'un masque que nous posons sur notre vie inconsciente, laquelle est peut-être la seule « véritable », en ce sens qu'elle est entièrement soumise à des vérités qu'aucune erreur de notre raisonnement ne saurait fausser. Par crainte de ces vérités, ou par désir de laisser se jouer ces caprices individuels dont l'ensemble constitue l'agréable illusion que nous appelons libre-arbitre, nous plaçons sur notre vie inconsciente un masque de chloroforme : nous voulons la faire taire, l'insensibiliser le plus possible. L'amour est le réveil de cette anesthésie, et il nous fait apercevoir tout ensemble la vanité de notre vie consciente, la pauvreté de nos plans

et de nos prévisions, l'insuffisance de notre logique, et la puissante réalité de cette existence seconde qui se relie aux profondes régions de l'instinct, dépasse notre être, et le libère des étroites limites que notre égoïsme assignait à notre personnalité.

Le premier avertissement que reçoivent les êtres qui vont être dominés par l'amour n'est d'ailleurs point d'ordre sentimental, il n'admet point le concours de la réflexion : c'est une sorte de peur, l'intuition très nette de l'irruption d'un nouvel élément dans toute la vie physique et psychique, d'une déviation imminente de toutes ses directions. Et cette peur, qu'il est impossible de faire comprendre absolument à ceux qui ne l'ont pas encore éprouvée, cette peur vient de ce que l'être sent d'avance que toute résistance à cette transformation serait vaine : l'élément est intervenu, il veut être obéi, il est d'emblée le maître. Ce n'est qu'après avoir ressenti cette peur et constaté l'inutilité de résister que la réflexion et le sentiment interviennent pour organiser l'existence nouvelle et transformer en joie l'obéissance passive à l'amour. Il n'est guère d'amour qui, en naissant, ne dérange les prévisions de

la vie sociale et ne brise les cadres que chacun s'était choisi : à cette discipline il substitue la sienne, il remet tout en question, il abolit tout libre-arbitre, et c'est pourquoi les êtres qu'investit l'amour sont invariablement anxieux d'une aventure redoutable : un débat s'engage âprement en eux entre l'existence qu'il leur va falloir abandonner et celle où ils sont contraints d'entrer. S'il leur était accordé de décider du choix selon leur inclination ou leur logique, le plus souvent ils refuseraient le risque inconnu. Mais c'est qu'alors, précisément, ils n'aimeraient pas. La force qui les commande n'est irrésistible que parce qu'elle est élémentale, et toutes les facultés du jugement, loin de pouvoir l'exclure, ne peuvent plus que la servir.

C'est seulement après l'acceptation, après la secousse du « coup de foudre » qui déshabille l'être social et le replace devant la primitivité de l'instinct, que naît une joie légère, enivrante et naïve. Saturé d'effluves, l'être investi par l'amour en éprouve aussitôt la magie, dont le premier effet est une transfiguration de toutes choses. Verlaine a dit que « la vie humble, aux travaux ennuyeux et faciles, est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour ». Il a voulu

parler de l'amour chrétien, du doux charme de la patiente acceptation du devoir. Mais l'amour magnétique est réellement la lampe merveilleuse d'Aladin, et sa lueur change tout en or. Le paysage trouvé banal semblë exquis à celui qui le revoit en aimant. L'acte le plus ordinaire, le régal le plus modeste, s'enrichissent d'un sens mystérieusement beau. Tout devient une fête par l'effet de cet éréthisme dont la joie n'est pas plus contrôlable par la raison que la peur qui le précéda. C'est alors que l'âme sent tout le poids que la raison faisait peser sur elle, et se donne raison de jouir de l'oubli de la raison. Une zone inconnue et merveilleuse s'ouvre, l'obsession de l'amour fait disparaître toutes les autres obsessions — l'esclavage magnétique subsiste seul.

La combinaison magnétique, au delà de la recherche du plaisir ou de l'entente affective, explique seule le choix que deux créatures font mutuellement. Elles pourraient trouver d'autres objets d'affection et d'autres organismes révélant le plaisir : elles n'en cherchent plus et s'isolent ensemble, ne vivant plus que pour obéir à leurs magnétismes combinés. L'amour est d'ailleurs toujours disproportionné aux

mérites de l'être qui en est l'objet, si attrayant soit-il : aucune individualité ne vaut réellement les tourments et les extases de l'amour qu'on lui porte. C'est ce que se disent ceux qui, de sang-froid, regardent des amants : et c'est ce dont conviennent les amants eux-mêmes lorsqu'ils ont cessé d'aimer ou souffert d'une rupture. Il n'en est aucun qui, se rappelant des minutes inouïes, des souffrances et des enthousiasmes extraordinaires, n'ait le sentiment d'avoir vécu en délire et ne se demande si c'était bien lui qui parlait et agissait. Cela prouve qu'en effet l'être était devenu le prétexte momentané d'une violente manifestation fluidique; dépossédé de soi-même, il n'existait plus que pour l'essai d'atteindre l'infini à travers quelqu'un, et pour subir de ce quelqu'un une tentative pareille. La valeur mutuelle n'était plus en question : et c'est pourquoi ceux qui voient des êtres en proie à l'amour assistent avec stupeur et mélancolie à un drame aussi mystérieux que pathétique, à un égarement sacré. Il est impossible à leur raison de comprendre pourquoi vraiment ces deux créatures, semblables à toutes autres et souvent inférieures à beaucoup, sont l'une à l'autre indis-

pensables au point de préférer la mort à la séparation. Ils ne comprennent cette frénésie qu'en évoquant leur propre tragédie — et s'ils n'ont pas aimé rien ne la leur fera comprendre.

Des presciences bien souvent constatées nous attirent vers un passant ou nous en éloignent, et nous appelons sympathie ou antipathie les phénomènes déterminés dans notre conscience ou notre subconscience par ces immatériels frôlements. Il s'agit là d'états mixtes, la sympathie et l'antipathie pouvant participer du physique et du moral sans dépendre expressément d'aucun d'eux. Ces états mixtes sont les images très affaiblies de ceux que crée la brusque combinaison magnétique, née de la vitalité organique et manifestée à l'état fluidique, que nous appelons l'amour. Le platonisme seul ne suffirait pas plus à la produire que la seule recherche du plaisir sexuel. L'hypothèse magnétique est la seule qui rejette toute ingérence de « vice » ou de « vertu » dans la formation de l'amour, qui explique l'état insolite d'hyperesthésie du couple investi par l'amour, et qui, conciliant les contraires, montre selon l'expérience quotidienne que l'état d'amour

n'est ni spirituel ni charnel et échappe à toutes les catégories de la morale courante.

Obéissant aux rencontres des forces magnétiques dont ils ne sont que les émetteurs — et en ceci la théorie gœthienne des affinités électives était aussi divinatrice en son temps que celle de Stendhal — les êtres élus par l'amour commencent d'éluder leur rôle social et deviennent les catéchumènes d'une religion spéciale, tentant de pénétrer dans l'infini par l'unisson de leurs effluves. Le degré de puissance des effluves émis peut être égal : il peut aussi être inégal, et c'est de ces inégalités que résultent les fluctuations de la passion, l'emprise d'une créature sur l'autre, et les conséquences tragiques que cette emprise peut faire surgir. Ainsi se crée un ensemble de péripéties dont la compréhension absolue est interdite à quiconque juge selon les prévisions de la morale sociale, et ne peut être pressentie que par ceux qui ont aimé et ont été initiés par là même au code spécial de l'état d'amour. S'il est intelligible à tous que deux êtres beaux, sains, jeunes, à un degré égal, ressentent l'amour, une foule de choix demeurent inexplicables aux témoins, et l'on se demande couramment pour-

quoi et comment deux créatures se sont aimées malgré de grandes différences d'âge, de santé ou de beauté semblant leur interdire une volupté physique ou une entente morale suffisantes pour resserrer leur liaison. Les raisons magnétiques sont les vraies, et elles restent secrètes, et parfois ignorées de ceux-là mêmes qu'elles enchaînent : car les êtres qui aiment ne peuvent donner de leur amour des motifs précis, et procèdent, si on les interroge, par des séries d'allégations, par l'éloge successif de qualités morales ou physiques, en sentant bien cependant que ce ne sont là que des raisons adjacentes à l'essentielle, qui est indicible. Un homme n'aime point une femme parce qu'elle est belle, aimante, ou intelligente, gracieuse, suggestive d'une forte et exceptionnelle volupté. Ce ne sont là que des explications satisfaisant à la logique ordinaire, et chacun de ces attraits s'offrirait ailleurs, dans le plaisir, le caprice, l'estime. Il aime parce qu'il aime, et au delà de cette logique, et c'est ce mystère qui révèle le magnétisme de l'amour. Qui l'éprouve ne saurait justifier de sa raison profonde, et en reconnaît par là même la présence en lui : c'est le signe même de l'état

de foi, et en quoi l'amour est une religion.

Ces considérations relatives à l'hypothèse magnétique, après avoir commenté la naissance de l'amour et son caractère d'irresponsabilité mystérieuse, seront précieuses pour situer le déclin de l'amour, qu'on explique généralement par l'intervention de l'habitude affaiblissant l'intensité de la communion sensuelle et détruisant l'attrait de la nouveauté, de la découverte mutuelle des corps et des esprits. Il en va de l'amour comme de l'art, dont le déclin ne provient point chez l'artiste d'un affaiblissement de son savoir, l'âge lui conférant au contraire plus d'expérience de la technique ; pour ceux qui s'aiment, la connaissance et l'habitude des corps ne créent point un émoussement, mais une acuité plus grande du plaisir, une entente plus subtile des ressources mutuelles, et c'est même un des traits qui, à sensualité égale, distinguent l'amour du caprice sexuel. La raison est tout autre. Elle réside dans une diminution magnétique amenant une diminution d'aptitude métaphysique. L'artiste en qui la puissance de rêve diminue se retrouve bon technicien, mais sans profit. L'amant en qui la déperdition magnétique s'est

accomplie se retrouve humain, mais dépossédé du don singulier d'exaltation qui le transfigurait, et loin que l'habitude en ait été la cause, c'est seulement alors qu'il retrouve la sensation de l'habitude, et réintègre, comme quelqu'un qui revient d'un fabuleux voyage, les lois et coutumes de sa tribu, si longtemps oubliées.

Cette sensation de réintégration dans l'existence habituelle est aussi typique que le retour à la vie normale du fumeur d'opium et nécessite, comme celle-ci, une réadaptation de toutes les facultés au jugement moyen de l'existence. L'instinct de sociabilité réagit à mesure que la révélation magnétique perd de l'intensité, et cette perte peut se produire brusquement ou lentement, continûment ou par intervalles. Elle peut, comme la naissance de l'état d'amour, se manifester également chez les deux êtres, ou inégalement, et c'est de cette inégalité d'émission magnétique que résultent les crises douloureuses accompagnant chez ces êtres la conscience du déclin de l'amour, sans que l'un ou l'autre aient démérité. Alors s'impose à eux l'obligation de songer à l'avenir, et de choisir soit de se séparer, soit de transposer dans le domaine social leur liaison magnétique, et de

trouver dans l'affection, le sentiment du devoir, l'amitié loyale, des raisons suffisantes et honorables de survivre ensemble à leur période d'amour, à la disparition de la force magique qui les unissait, en comprenant qu'il est naturel que cette force, c'est-à-dire l'amour absolu, ait une fin. Les plus heureux sont ceux chez qui l'affaiblissement et la cessation se manifestent parallèlement à la déchéance physique et se prolongent jusqu'au seuil de la vieillesse en coïncidant à l'extinction normale des forces sexuelles : ils passent alors, ces rares privilégiés, sans heurt et sans peine, de l'union magnétique à la réintégration dans le contrat social, et un souvenir inouï leur reste. Mais ceci n'est plus que du domaine de l'affection et ne concerne plus l'amour.

S'il est possible de dater la naissance de l'amour, il est extrêmement difficile de dater les phases de son déclin, et on s'abuserait en pensant dater sa mort, avec certitude, du dernier contact sexuel, c'est-à-dire de la dernière projection magnétique tentée à deux. Il y a ici une gamme de nuances psychiques si étendue, si variée et si richement nuancée que la plus subtile analyse ne saurait descendre aussi

avant dans le tréfonds de la conscience. La force du souvenir peut se substituer avec une parfaite illusion à l'acte magnétique qu'elle évoque, et en proroger les effets. Il est aussi impossible de dater la fin de ces effets que de préciser le moment où l'impression causée par un parfum respiré cesse d'être due à ce parfum lui-même, à ses molécules, et n'est plus que la suggestion du souvenir de ce parfum agissant encore sur l'organisme. La mémoire d'un amour persiste très longtemps et continue d'influer sur toute la psychologie, même dans le cas d'amours renaissantes après un long intervalle. Mais pour ne s'en tenir qu'à l'hypothèse du déclin de l'amour par l'effet du temps, jamais la floraison des nuances surajoutées par la tendre imagination humaine à la donnée primitive de l'instinct sexuel n'a été plus délicate, plus abondante et plus belle.

C'est un jour extraordinaire que celui où l'amant, considérant le corps de l'aimée, admet tout à coup, à la vue d'une ride, d'un fléchissement du sein, d'une légère tare quelconque, l'idée que ce corps se fanera et deviendra laid, qu'il cessera d'être un objet de désir et le véhicule de l'amour. L'idée de la mort elle-

même effraie moins : car l'enivrement de l'amour est l'antidote naturel de la peur de mourir et en recule infiniment la pensée, et l'amant n'imagine guère la mort que comme une belle disparition à deux et un sommeil dont ils ne s'éveilleront pas. Mais cette idée de la survie de l'amour au désir et de l'enlaidissement, de la flétrissure du corps vénéré, a quelque chose d'odieux et d'intolérable. Un des miracles de l'amour est pourtant de créer et d'amplifier, parallèlement à la disgrâce physique, une illusion consolante, un divin aveuglement. Les amants ne se voient pas vieillir : même lorsque l'accalmie naturelle des années espace, puis abolit leurs étreintes, lorsque ce support de l'amour qu'est le désir mutuel a disparu, et qu'une affection infinie, une tendresse chaste ont tout remplacé, le souvenir de la jeunesse, de la vigueur et de la grâce transfigure les aspects et invente un délicieux mensonge quotidien. Rien ne le peut démentir, pas même la comparaison avec les autres jeunesses survenues et grandies. Ceux que l'amour a unis ont la modestie et le bon goût de sourire de leur décrépitude, mais, au fond, ils se trouvent mutuellement toujours beaux.

Avec quelle angoisse la femme aimante et aimée ne s'est-elle pas demandé ce que son amant penserait d'elle lorsqu'elle serait vieille! Avec quelle insistante amertume n'a-t-elle pas attendu le jour où elle entrerait dans cette vieillesse, où elle le verrait, où elle saurait que lui le voit! Et c'était pour elle le jour redoutable d'une première mort, et elle l'imaginait plein d'horreur et de ténèbres. Et voici qu'elle a les cheveux blancs et le visage fané — et chaque jour a été heureux, et le jour effrayant n'est pourtant pas venu! Rien ne l'a marqué, il a passé, mêlé avec les autres au tissu de la vie, on ne l'a pas vu. Il y a eu une heure où la beauté a cessé, où le désir a cessé : mais laquelle? Les étreintes se sont raréfiées, puis il n'y en a plus eu : mais nulle tristesse n'en est résultée, l'amour est devenu tout entier spirituel sans que la chair s'en aperçût. La vie a été semblable à une ascension, on avait désiré le sommet, on l'avait atteint dans un grand élan : mais la vie ne peut pas séjourner sur les sommets, la nuit vient, il faut redescendre vers le quotidien, l'humble, l'ordinaire, et on est redescendus, simplement, parce que c'était l'heure, en se serrant l'un contre l'au-

tre. Si la montée à deux a été un enthousiasme, la descente n'a suggéré ni échec ni tristesse : elle n'a été que l'occasion d'une tendresse nouvelle, car, pour passer de l'amour à l'affection, l'un et l'autre ont eu des subtilités infinies, comprenant que les mérites les plus difficiles se trouvent dans cette période de l'existence. Ils s'étaient mille fois juré : « Le jour où je ne te plairai plus, tu me le diras! J'en souffrirai moins qu'en sentant que tu me le caches... » Et voici que rien n'a été dit, ni souffert : et, vieux tous deux, fanés, usés, naïfs et touchants, ils se regardent, et se voient jeunes toujours, et se plaisent toujours...

Ceux auxquels est réservée la consolation de ce lent et doux passage, de cette transition insensible qui effraie et exaspère tant d'autres, ce sont ceux qui ont considéré dès la maturité, comme un des arts essentiels de la vie, le fait de savoir vieillir. Il n'existe rien de pire au monde que la femme et l'homme qui enragent de vieillir, s'y refusent, et entreprennent contre l'œuvre du temps une lutte insensée. Le vieux

beau et la vieille chérie fardent leurs âmes comme leurs corps et font d'eux-mêmes les images grotesques et tragiques du jeune couple qu'ils ont été. Leur rancune les pousse à prendre pour des insultes personnelles les regards qui constatent simplement sur eux avec vérité les ravages des années : ils haïssent de plus en plus la force et la grâce qu'ils incarnèrent, ils s'épient mutuellement et meurent méchants et désespérés. Mais rien n'est au monde plus charmant que les êtres qui, ayant accepté la loi dès le temps de leur épanouissement, s'adaptent corps et âme au temps qui les transforme, et savent mêler à la trame d'or de leur bel amour les premiers cheveux d'argent. Ils ne se désolent point de sentir se tarir et faillir en eux-mêmes la force, la fréquence et l'élan du désir, et de ce qu'il soit plus rare il leur semble seulement plus précieux. Ils ne songent qu'à ennoblir par plus d'affection, de gratitude et de tendresse les enfièvrements charnels de plus en plus espacés ; ils comprennent, graves, doux et silencieux, la poésie de ce dernier spasme vers lequel leur amour transformé s'achemina, de ce dernier spasme qui est comme une première esquisse de la mort — les faisant mourir à la vie

érotique en attendant de mourir à la vie physiologique tout entière. Ils deviennent alors d'autres êtres, revenus des funérailles de leur propre amour, renaissant à la jeunesse d'une seconde chasteté, retrouvant leurs sentiments de l'époque lointaine où ils ignoraient encore les délices de l'étreinte — vieux enfants purs, avec le souvenir des mystérieux effluves jaillis de la chair nue.

Et ce dont ils se souviennent peut-être avec la plus intense émotion, ce sont ces derniers embrassements du crépuscule de leur beauté, alors que le pressentiment de la fin de l'amour faisait d'eux des amants et des maîtresses, des époux et des épouses incomparables, oubliant l'égoïsme, voulant que chacun laissât de soi à l'autre un bel et parfait adieu, s'étreignant comme le font dans un vaisseau en perdition certaines créatures, savourant la plus ténue parcelle de ce qui bientôt cesserait pour toujours, et mettant en commun avec autant de volupté franche que de raffinée pudeur toute la science de caresse acquise jadis ensemble. Suprêmes projections des êtres, suprêmes fusées dans la nuit de leur automne d'amour, avant le silence et le froid! Savoir vieillir! Savoir deviner l'heure exacte où,

sans s'offenser, tous deux se jugeront déchus du pouvoir de plaire : où, sans souffrir, ils constateront que s'est usé sous la lime froide et implacablement sournoise du temps tel cher détail intime qui jadis incitait : où ils sauront que le ridicule douloureux surviendrait, et qu'il faut, par noblesse élégante et par respect mutuel des âmes, ne plus se contraindre à faire ce qu'ils faisaient spontanément naguère : savoir tout cela, et y obéir en souriant, discrètement, savoir prendre congé de l'amour : souffrir sans doute atrocement, dans la révolte secrète de toute la chair aimante, mais faire prévaloir l'âme, et sourire encore, sourire à la dernière période qui s'ouvre avec ses joies blanches et douces... C'est un art, un grand art de sacrifice intelligent trouvant des récompenses qu'ignoreront les acharnés, les torturés grimaçants cherchant à prolonger leur plaisir par la complicité de leurs dégradations, l'affrontement de leurs tares et l'union de leurs fureurs contre tout ce qui naquit après eux. Pour ceux-là, qui n'eurent pas le courage de renoncer avant d'être forcés, le déclin de l'amour est déjà une lente et affreuse prévision de l'agonie.

L'erreur de la dissociation du physique et du moral aura pesé lourdement sur la plupart des auteurs des romans et d'essais traitant de l'amour sentimental avec un grand luxe d'ingéniosité psychologique et une exclusion dédaigneuse de toute physiologie, considérée par eux comme bassement réaliste. Jadis, dans le milieu symboliste où je débutai, on affichait le plus grand mépris pour « la science intruse en la maison » selon le mot de Verlaine : et je fus tancé vertement, et traité de « scientiste », ce qui signifiait une tare, pour avoir écrit que l'étude de la physiologie féminine donnerait l'explication logique et vraiment humaine de bien des « cruelles énigmes » que les romanciers s'évertuaient à vouloir définir par hypothèses sentimentales aussi décentes que nuageuses. Il est cependant indéniable qu'un phénomène comme celui des règles transforme toute la progression psychique des désirs, des abstentions, des rêves, des pudeurs, des hardiesses, des responsabilités et des initiatives de la femme, que ce sont là des dates dont l'approche ou l'éloignement lui inspire de grandes variations d'attrait quant à l'amour et à l'être aimé, modifie sa vie amoureuse et magnétique

et que les déterminations qu'elle prend en sont grandement changées. Il n'est point de femme, humble ou cultivée, qui ne le sache. Par quelle stupidité — je ne trouve pas d'autre mot — un élément si capital dans l'analyse du caractère féminin dans la vie réelle est-il passé sous silence dans la composition d'un roman prétendant approfondir la vie? On use de périphrases vagues et prétentieuses pour expliquer que l'héroïne « éprouve un attrait », redoute de « se donner », ou « succombe » — et c'est tout à fait ridicule. Mais les règles sont impudiques! Elles prouvent la fécondité possible, elles sont la nature et la vie : les poupées insexuées et pourtant vicieuses du roman psychologique sont donc censées n'en point avoir, pas plus qu'une statue ou une peinture académiques ne sont censées avoir des organes. Le romancier qui oserait véridiquement compter, fût-ce avec la plus grande décence d'expression, le trouble de la menstruation au nombre des mobiles psychiques de son héroïne et expliquer par là certains de ses actes, ce romancier serait honni. Nous en sommes là, même après ce qu'on a appelé en gémissant « les excès du naturalisme » ! Et en effet il a été trivial et même

scatologique : mais il n'a pas osé chercher dans le tréfonds organique féminin, dans la base énergétique de l'amour, — c'est-à-dire là où elles sont vraiment — les raisons psychologiques de la femme. L'idée du moral-beau et du physique-bas pesait même sur ces faux oseurs ! Combien les femmes intelligentes doivent rire sous cape en lisant les romans où l'on prétend définir leurs intimes ressorts !

En reprenant l'adage « *Tota mulier in utero* », dont tout le roman sentimental n'est qu'un vain démenti, les vieux religieux faisaient preuve d'une logique, d'une franche hardiesse et d'une pénétration louables. Ils donnaient un fond naturel et incontestable à leurs raisonnements sur la féminité. Beaucoup de ceux qui ont stigmatisé la morale jésuitique n'ont jamais pris la peine de lire les jésuites : ils étaient dénués de fanatisme et de rigorisme, conciliateurs débonnaires du dogmatisme de la religion avec ce qu'ils observaient dans les usages sociaux et les nécessités de la nature. Ils sentaient l'absurdité de la règle abstraite, son désaccord avec les instincts et les tempéraments, et ils s'employaient à tout arranger, en psychologues assez fins, étant portés à définir

la morale comme la science des mœurs, bien avant ce point de vue qu'on croit tout moderne et né du scepticisme. Ils étaient en somme bien moins hypocrites, bornés et féroces que certains rationalistes. Il est inexact de considérer les manuels de confesseurs comme des obscénités provocatrices d'aveux injustifiables, selon l'opinion du vulgaire. Investi du pouvoir de sonder le problème sexuel dans les consciences, le jésuite a voulu pouvoir questionner logiquement et déterminer la responsabilité et la gravité avec l'impartialité d'un savant méthodique, ce dont on ne saurait le blâmer. On sent d'ailleurs sous la froide précision des questions la chasteté d'esprit d'un être indifférent au sujet même, blasé sur le vice humain comme le médecin sur la nudité féminine, ni troublé, ni dégoûté, gardant pour enregistrer et taxer d'amende les pires aberrations de la chair le ton qu'il emploierait pour dissocier une hérésie dogmatique.

Ces jésuites tant maudits par les déclamateurs ont eu l'intuition de la psychophysiologie de l'amour infiniment plus que tous les romanciers vertueux, et à ce point de vue leur lecture est profitable. Ils avaient le regard per-

çant et l'esprit net. Leur but était tendancieux et faussait la valeur de leur enquête : ils étaient chargés de découvrir le péché et de lui appliquer les sanctions d'une pénalité religieuse fondée sur l'incontestabilité divine, métaphysique, de l'idée de péché associée à l'idée de volupté. C'est là que ces rabatteurs s'égaraient. Mais la teneur des questions qu'ils posaient aux femmes, en les variant ou choisissant selon le type de pénitente, révèle une remarquable connaissance, dédaigneusement lucide, de la féminité. On comprend qu'ils aient influé sur elle, car elle se sentait devinée d'emblée en ses secrets. Ces hommes qui n'étaient point des gens de lettres ont posé la question comme il fallait la poser, et ont été ainsi à mon sens les indicateurs d'une hardiesse que des écrivains libres penseurs n'ont point osé apporter dans le roman pour ne point effaroucher le public. Les jésuites observaient la vie sociale et les mensonges conventionnels de la bête habillée mieux et plus que bien des romanciers d'aujourd'hui : et si leur habit, leur intérêt et leur croyance leur imposaient de conclure dans un sens donné, ils devaient sourire discrètement, au sortir des confessionnaux, des distinctions

romanesques entre le physique et le moral.

La dissociation de l'amour en amour sexuel et en amour platonique est une des plus grandes inventions d'immoralisme des sociétés, et il n'est rien de plus piteux que cet expédient du sentimentalisme et de la fausse vertu qu'est l'amour platonique, c'est-à-dire un essai d'atteindre à deux à la conscience du Rythme éternel en repoussant comme bas et impur le moyen rythmique et magnétique que la nature elle-même nous en a donné en créant l'attrait et la combinaison des centres nerveux. Et cette hypocrisie consistant à diviser en *vice* et *vertu* un acte que le spiritualisme rabaisse et que le sensualisme gaspille est une dénaturation odieuse d'un acte qui, lorsqu'on l'envisage sérieusement, est le plus grave et plus profond de tous les actes. L'égoïsme social ne consent à le considérer comme tel, à le tolérer et à en honorer les conséquences, qu'au cas d'une maternité qui donnera à la société un citoyen ou une mère utiles : mais qu'est-ce que l'enfantement, sinon le fait de projeter dans un nouvel être le même désir d'infini qu'il éprouvera, adulte, à son tour? Et ainsi, que l'amour soit fécond ou stérile, le problème se pose et,

stérile ou fécond, l'acte magnétique ne peut être dissocié, excusé ou méprisé au nom d'une morale conventionnelle à laquelle il échappe par sa destination elle-même. La conception du vice et de la vertu n'est-elle point d'ailleurs, outre qu'inique, naïve? Comment croire d'après elle que le simple plaisir du contact de deux épidermes, guère plus agréable en soi que les plaisirs de la table, suffirait à engendrer l'immense série d'héroïsmes, de dévouements, de passions, de crimes ou d'holocaustes qu'on voit se multiplier chez les plus incultes comme chez les plus avertis, si le plus inculte ne pressentait pas cette sorte d'oubli sublime, de projection de sa personnalité — s'il n'y avait pas, en un mot, un acte d'idéalisme absolu inclus dans ce sursaut physique?

Qu'elle le déclare moral ou immoral selon qu'il sert ou non l'utilitarisme, la société qui juge ainsi l'amour est sans droit de contrôle sur lui, parce que son droit de contrôle ne peut être proportionnel qu'à sa faculté de compréhension profonde : et elle ne comprend pas l'amour. C'est ce que devinent instinctivement tous ceux qui aiment — et la naissance, le déclin et la mort de l'amour leur constituent,

en un radieux isolement, une tragédie intérieure dont le secret est aussi inaliénable que la liberté de pensée elle-même.

C'est un des plus sûrs, des plus profonds moyens de sonder l'amour — mais c'est aussi une des plus grandes souffrances morales concevables — que de sentir qu'on n'aime plus et de ne point oser le dire, par pitié, à qui vous aime toujours et se croit toujours aimé de vous. La morale théorique interviendra vite pour dire qu'en pareil cas il est loyal d'avouer, qu'avoir pitié c'est duper, qu'il vaut mieux faire souffrir mais être franc afin de laisser l'autre libre, après sa douleur, de disposer de sa vie et de s'offrir à un autre amour. Mais il arrive que le mensonge par pitié soit le plus urgent, le plus humain des devoirs. L'autre créature ne guérirait pas de l'aveu, elle ne referait point sa vie, elle ne chercherait ni ne trouverait d'autre amour : réveillée de son illusion comme une cataleptique, elle languirait, blessée à mort. Lui mentir est le dernier devoir qu'on puisse lui rendre, la duper c'est la sauver.

Cette duperie, qu'un facile jugement désavoue, peut être l'œuvre d'un dévouement navrant, infiniment ingrat et difficile. Il semble d'abord qu'on n'ait qu'à imiter ce qu'on ressentait, et, si l'on n'en sent plus le pouvoir, à copier l'être qu'on a devant soi : il aime toujours, il est un modèle vivant. Mais la perspicacité de l'amour est incroyable, et il a une seconde vue que le bandeau symbolique posé sur ses yeux humains ne paralyse pas : quelque parfait comédien que l'on se montre, il découvre aisément que la même parole qu'il a dite en sincérité sonne faux lorsqu'elle est dite par quelqu'un qui n'aime plus. Se décider à jouer un tel rôle, espérer y réussir, c'est donc se vouer au plus grand et au plus constant raffinement psychologique. C'est un douloureux servage : mais c'est aussi un moyen incomparable de s'examiner soi-même, d'analyser lucidement et durement le monde. On entreprend une telle tâche avec remords : on peut y espérer que cette pitié, à la longue, étant après tout encore une forme de l'amour et un attachement, se confondra avec l'affection; et ainsi on atteindra, sans s'être trahi, l'heure où l'autre n'éprouvera peut-être plus que cette même pitié ou

tout au moins n'aura plus besoin que d'affection, et alors on pourra encore être très heureux ensemble, tandis que l'aveu eût brisé deux personnes morales.

Entrer dans une pareille existence, avec de tels scrupules, c'est attendre en mentant l'heure où la passion de l'être qu'on n'aime plus mourra à son tour. Patience amère! Vigilante duplicité! Pour qui se croit aimé, toutes les circonstances de la vie, importantes ou minimes, sont des pierres de touche. C'est peu encore que d'assurer toutes les médiocres corvées de l'existence quotidienne en compagnie de quelqu'un qu'on n'aime plus. Le supplice consiste dans la nécessité de réussir ce tour de force de perfidie apitoyée : que jamais cet être, pour qui l'on se sacrifie sans joie et sans conviction, ne s'en doute. Il serait encore plus frappé que par l'aveu brutal de la mort de l'amour, si on lui révélait que la présence et les égards dont il se réjouit sont dus uniquement à la crainte de lui porter un coup fatal. C'est une chose affreuse que de suivre en soi-même la maladie et la mort de son amour, en se défiant justement du seul confident qu'on puisse désirer plus que de quiconque sur la

terre. C'est vivre dans le mépris de soi, dans d'horribles révoltes physiques et mentales, comme l'enseigne la nature, qui veut expulser avant l'heure, du corps vivant de la mère, le fœtus qui y est mort. Toutes les forces de la nature conspirent à éliminer cette cellule morte qu'est notre amour mort : une seule chose résiste, notre pitié — et c'est un cilice que nous portons. L'affreux et raffiné supplice que de repasser par toutes les circonstances où l'on a été heureux d'un rien, de ne plus y éprouver qu'ennui, et d'être forcé de feindre devant son compagnon les mêmes joies qu'il y trouve toujours! Comme on l'envie, et comme on est désespéré! Comme on mesure, alors, la terrible tyrannie de l'amour, qui pose sa question de confiance à tout instant, et répète toujours : « Si tu m'aimes... »! Il faut mentir, il faut répondre, avec l'accent qu'on a eu sincèrement jadis et qu'on imite maintenant par un effort de la mémoire : « Je t'aime ». Ce mot devient alors pire que la cendre froide à mâcher, on mesure, par comparaison et souvenir, tout ce qu'il faisait faire avec allégresse — et on connaît le désespoir et la honte.

Cependant bien des êtres vivent ainsi, ou

plutôt survivent à la mort de l'amour, et attendent, en se leurrant de la pitié dont ils leurrent l'autre créature, la venue de l'affection tranquille qui les absoudra à leurs propres yeux. Et parfois l'affection vient enfin sans que le triste secret ait été trahi. Quel douloureux chef-d'œuvre est, dans la mort lente de l'amour, la naissance lente de bien des affections! Quel chef-d'œuvre plus douloureux et plus admirable encore est, chez certains êtres, dans certaines âmes privilégiées, l'acceptation de cette cessation de l'énergie incluse en l'amour, la préparation silencieuse de ces âmes voulant se parer de beauté pour le sacrifice, être nobles et pures au jour du renoncement! Si, dans trop de liaisons nées d'une séduction égoïste et banale, les gens prévoient ce que sera la rupture et en méditent l'éventualité au moment même où ils prodiguent les serments, cette duplicité n'est que l'image basse et grossière des hautaines et graves prévisions d'une âme haute sachant que l'amour ne peut pas être éternel, et qu'une telle assurance est puérile autant qu'impie.

Se préparer à la fin de l'amour, disposer par avance les meilleures forces de la bonté humaine

pour que l'affection, la tendresse et l'amitié suppléent un jour à l'épuisement du fluide, à la disparition de cette miraculeuse raison d'être ensemble, prévoir et orner le futur retour à la vie ordinaire, c'est une tâche plus raisonnable, plus belle, et plus aimante encore que s'obstiner à proclamer l'éternité de l'amour, et à entretenir par de pieux mensonges un feu illusoire sous une cendre que le destin refroidira. L'amour punit toujours ceux qui mentent sur lui-même, il est par lui-même la plus dure critique de toute l'organisation de mensonges dont la société est faite. Il exige, au moment où il décroît, qu'on le sache et qu'on l'avoue : nié, ce décroissement devient une honteuse et terrible dégénérescence : prévu et avoué, il n'est pas plus douloureux que le crépuscule quotidien, auquel succèdent les ombres. La dernière phase de l'amour, par tarissement du fluide, se déroule dans les ombres : il dépend de notre noblesse et de notre franchise d'âme que ces ombres n'aient point l'aspect de lugubres ténèbres hantées par la douleur, la haine et la rancune. Une grâce est donnée, à ceux qui n'aiment plus, mais qui aimèrent : c'est que la minute où leur amour se meurt leur est inconnaissable. A

son approche, les facultés affectives s'ingénient à constituer une sorte de défense par l'imitation de l'amour : peu à peu se crée une sclérose cicatrisante et préservatrice, qui empêche que la plaie due à l'arrachement de l'amour reste béante et saignante. Sous un tissu cicatriciel d'habitudes bonnes et tendres, de déférentes prévenances, de sacrifices délicats, l'amour invisiblement s'élimine, et les gestes ou les pensées qu'il suggérait survivent à la disparition de leur motif essentiel, tellement que ni le couple ni ceux qui le regardent vivre ne s'aperçoivent qu'il y ait eu mort ni survie de l'amour, gardant l'illusion qu'il est immuable.

NAISSANCE DE LA CARESSE

Elle est née un soir — il y a des siècles de siècles — où deux êtres étreints par la peur et le sentiment de leur isolement dans la nature ont senti, après s'être joints comme les bêtes, qu'ils demeuraient insatisfaits, sont restés l'un contre l'autre, et se sont découverts un peu moins malheureux parce qu'ils confondaient leurs souffles.

L'étrange et attachante histoire, celle de la naissance des caresses, de la lente transformation du besoin brutal en art d'aimer, de la mystérieuse création de l'amour! Qui donc a inventé d'étouffer sous ses lèvres le cri de la femelle humaine? D'abord ce ne fut qu'une

morsure, comme celle qu'imposent certains animaux à la nuque de la compagne sur laquelle ils se courbent, peut-être pour stimuler l'activité du bulbe d'où naît l'ardeur génésique. Mais il n'était donné qu'à l'homme de prendre une posture qui lui laissât voir la face de la femme. Quand prit-il, à y suivre les progrès du délire par le traumatisme du masque, un plaisir plus subtil que celui de voir râler un animal vaincu? Quand eut-il l'idée de boire l'haleine et de sceller entre les deux bouches le double émoi de la convulsion pour en mieux jouir? Alors la complication de l'esprit se délectant du retour à la bestialité n'existait pas : le sophisme futur du péché n'avait point fait inventer ni l'excitation des mots vils ni l'exaltation des paroles aimantes, ce n'était point pour pouvoir crier les interjections qui règlent l'entente du plaisir que les visages se tenaient éloignés. Qui songea à épier sur la face de l'autre les ravages du trouble et, inventant la tendresse, mêla la dilection de l'âme aux joies charnelles en unissant les lèvres après l'acte pour un remerciement de silencieuse douceur? Comment se fit ainsi, dans la transformation progressive de l'instinct en psychologie humaine, le passage du besoin à l'amour? Toutes

ces questions resteront sans réponse. On ne saura pas comment est né le baiser, si l'on peut conjecturer comment est née la pudeur.

De celle-ci, ses origines s'entrevoient. Sans cesse aux aguets et roidi contre une attaque brusque jusqu'à l'heure où, tapi dans quelque trou, il pourrait oser dormir, le primitif cherchait instinctivement à s'adosser à une roche afin qu'un ennemi ne pût le saisir par derrière en l'instant où il serait courbé et gêné. La station nécessaire à l'accouplement l'induisit à s'assurer d'abord de l'absence de tout témoin alentour : ainsi, s'associa l'idée d'isolement à l'idée d'élimination organique. Celle de la dissimulation du milieu du corps naquit de la délicatesse des organes exposés à la blessure des ronces, et peu à peu le choix de la nuit pour l'heure la plus favorable à l'étreinte résulta de la relative sécurité de la caverne défendue par la palissade ou le feu, de l'inaction des corps permettant le dévêtement, du sommeil possible. Mais on ne saura préciser le moment où, dans la formation psychique de notre espèce, cet ensemble de précautions créa une tradition morale, un usage dont l'infraction fut tenue pour blâmable et engendra l'idée de

pudeur, antinaturelle comme l'idée de péché dont les racines doivent être cherchées dans l'intérêt de la tribu. La psychologie des premiers groupes humains avant l'intervention de cette idée néfaste du péché demeure d'une obscurité passionnante. Si l'idée de péché a apporté à l'amour des civilisés, par réaction, une foule d'éléments, et a fait naître de la défense et du secret des plaisirs inconnus aux primitifs, ceux-ci n'en ont pas moins, dans leur très lent effort pour se dégager de la simple animalité, inventé les formes fondamentales de cet amour distinct du besoin reproducteur, de cette construction de l'esprit et de la sensibilité à laquelle les arts, le luxe, la culture séculaire ont apporté de constants perfectionnements. Dans cette pénible évolution de l'instinct au sentiment, dans cette mixtion d'une signification morale au geste sexuel, l'invention du baiser, c'est-à-dire du prototype de la caresse et de la tendresse, a été capitale — et du jour où un sauvage inconnu a trouvé plaisir à unir sa bouche à celle de sa femelle autrement que pour la mordre par réflexe nerveux, du jour où il y a trouvé, avant ou après l'acte, une étrange détente et une sorte de douceur irritante et

calmante, de ce jour le sens du mot passion a existé sur la terre et la bête humaine s'est à jamais séparée des autres.

Il a fallu pour cela un temps incalculable, comme pour la trouvaille de tous les actes décisifs qui contenaient un symbolisme latent et que nous n'avons fait que développer et adapter. Le geste de baiser les lèvres de l'être que nous aimons nous semble si instinctif, et le premier par lequel lui signifier notre désir, que nous ne songeons jamais qu'il est une conquête sur l'instinct et une invention au-dessus de la sensualité naturelle. La nature le permet, elle ne l'exige pas comme nécessaire à ses fins. C'est une invention d'artiste que la fusion des lèvres, et tellement distincte du plaisir sexuel, tellement mêlée de volupté spirituelle, que les plus luxurieux l'évitent avec des compagnes mercenaires : non par répugnance, puisqu'ils possèdent tout le corps, mais parce qu'ils sentent que ce contact n'aurait point son véritable attrait. L'aspiration du souffle est l'allégorie de l'effusion d'âme et de la communion consentie, elle n'a de sens que si l'amour mutuel existe, elle complète et scelle l'entente magnétique.

Ce fut une grande pitié, faite de tant de terreurs et de souffrances subies, que celle qui, en ce soir primitif, dégagea de la conscience obscure de ces deux bêtes la velléité adorable du baiser, et mêla cette douceur au simulacre de rapt, de combat et d'agonie qu'était l'étreinte — et dès lors la bouche féminine fut un nouveau fruit cueilli. Cependant les animaux n'ignorent pas la caresse, mais le baiser est notre invention. Par lui s'achève l'union, et l'échange vital s'accomplit sans que rien en soit distrait et perdu. Par lui s'inaugure l'anormalité de l'amour, c'est-à-dire le fait d'enrichir, d'orner, de spiritualiser le strict dessein de la génération — et ce fait s'appelle la tendresse humaine. Il y a eu la créature à face humaine avant le baiser, et l'homme et la femme après le baiser. De celui-ci, et de lui seul, a daté la conception idéaliste des fins de l'étreinte, et toute cette série des signes de gratitude et d'aspiration commune vers l'infini qui sont les caresses, et ont introduit l'idée de beauté dans l'acte, l'entrevision du sens métaphysique dans le geste physique. Même les embrassements chastes, les baisers d'alliance et de paix, maternels, fraternels, filiaux, amicaux, issus du frôlement des bêtes

qui, en troupeaux de même race, se flairent et se reconnaissent, n'ont été et ne sont que les images affaiblies de cette union des souffles par quoi deux vies ont tenté de s'échanger, donnant ainsi l'image de l'acte secret par lequel, dans l'étreinte, la vitalité du mâle va se perdre dans la femme qui la restituera, avec la sienne, sous la forme future de l'enfant.

Par la trouvaille du baiser, confusion à la fois symbolique et matérielle des âmes et du souffle qui les figure, l'amour humain est devenu un art : et la luxure elle-même n'est point autre chose. Mot flétri par la fausse morale, mais jamais expliqué loyalement par elle! Au vrai, l'invention des pratiques de la luxure, attribuée par une psychologie rudimentaire à la perversité ou à l'impuissance génésique et considérée comme inséparable d'une certaine vilenie morale, a des raisons beaucoup plus profondes, et amorales. La nature a donné à l'homme et à la femme deux organes, et le désir de les combiner en vue d'une certaine fin : mais au sein même de ce déterminisme elle leur a laissé un libre-arbitre relatif dans le choix et la fantaisie des meilleurs moyens de combinaison : et ces moyens varient selon les individus, et la

recherche leur en est licite. C'est à eux de diversifier, d'améliorer, d'orner, de rendre plus séduisants les procédés qui les conduiront à l'obéissance fatidique aux fins dont la nature s'inquiète seulement.

Cette diversification est un acquit du génie de l'homme : l'animal l'ignore. De l'étude des mœurs des animaux il est remarquable que la morale ne se mêle pas. Elle juge indécent de s'inquiéter scientifiquement du mécanisme de l'amour chez les bêtes et chez l'homme, et ainsi ses conceptions demeurent-elles de pures rêveries démenties par les faits. L'étude de la reproduction des bêtes, et de leurs approches dans ce but, cette étude que les moralistes et romanciers vertueux eussent tous dû faire, autant par loyauté que pour ne point dire de sottises, cette étude nous apprend et leur apprendrait que les moyens de la nature ne sont pas toujours ce qu'ils pensent ; que ces approches sont souvent difficiles et douloureuses, l'adaptation défectueuse des organes rendant la conjonction plus pénible qu'agréable, et que l'opposition du « plaisir sain et normal » des bêtes et des « perverses inventions humaines » tant décriées, n'est dans bien des cas qu'une preuve

d'ignorance physiologique. L'histoire naturelle en donne de très étranges exemples, et je les citerais si je ne m'étais interdit à dessein le pédantisme de recourir, en ce livre, à des citations scientifiques. Cependant les animaux auxquels la fatalité de la perpétuation impose gênes, tortures, et même parfois la mort, n'ont point le pouvoir d'adoucir leur destin lorsque l'instinct de se perpétuer va jusqu'à vaincre en eux le désir de défense vitale. Ils subissent, ils répètent le même geste éternel qui les tue ou les martyrise, ils ne peuvent, ni là ni ailleurs, inventer en marge de l'instinct. L'homme le peut, parce qu'il est un animal-monstre, par une permission insolite et mystérieuse dont nous usons sans en connaître l'origine et en élucider le secret.

Mais si l'homme est un animal-monstre, du moins n'est-il pas, comme les apparences nous portent trop à le croire, un animal hors-série : une étude plus approfondie tend au contraire à le situer à sa place exacte, privilégiée mais non isolée. Ce qui peut sans doute montrer le plus puissamment la vanité des morales religieuses et des réglementations légales quant à l'amour humain, c'est cet envisagement des lois sub-

tiles qui font procéder notre amour des conjonctions animales; et bien des ironies relatives au sophisme sentimental, à la distinction du vice et de la vertu, aux permissions et aux défenses, deviennent les expressions de la sagesse et de la droiture d'esprit mêmes lorsqu'on ose constater, avec le goût hardi de la vérité, tous les prodromes de la comédie ou du drame de l'amour humain dans les mœurs de la série animale. Ils y sont à l'état embryonnaire, nous n'avons fait que les perfectionner, mais c'est ce perfectionnement qui est tout, car il est notre œuvre, et peut-être le plus étonnant témoignage de nos efforts non point pour répudier l'animalité, mais pour nous enrichir de ses indications.

Qu'y a-t-il par exemple de « moral » ou d' «immoral » à constater que, si souvent l'homme très jeune incline sa préférence vers la femme mûrissante, c'est que le germe jeune a besoin d'un terrain bien préparé ? Que la femme déclinante est passionnée, parce qu'au moment de ne plus être apte à concevoir la nature se hâte de multiplier en elle les cellules réceptives ? Qu'au contraire l'homme vieillissant convoite la femme très jeune, parce que le germe affaibli a besoin d'un terrain neuf ? En quoi ces

volontés secrètes de la nature, pour être connues, infirment-elles les sentiments de protection, de douceur, de tendresse quasi maternelle qui peuvent se mêler à l'échange physique entre de tels êtres? Ce sont là les fleurs dont la conscience humaine orne l'instinct; c'est là la part de l'homme, son mérite propre d'avoir construit un art sur les simples données naturelles. La nature d'ailleurs l'oriente et l'accompagne jusqu'à un certain point dans cette voie. Le règne animal est riche en exemples de ces ébauches de sentimentalisme et d'art, mâles qui se lissent, oiseaux pavanant leurs plumes ou exaltant leurs chants, chattes aux comédies amoureuses si jolies et si troublantes... Mais ce ne sont que des ébauches, et l'animal appelé homme a été plus loin que tous — si loin que la morale conventionnelle se fait forte de répudier les origines animales de son art d'aimer, tout au moins de lui en faire honte et de lui en suggérer des remords. Et c'est bien en quoi elle est immorale et anormale. Et ce qu'elle appelle, en gémissant de son insuccès, la tendance obstinée au vice des générations qui se succèdent, c'est la révolte innée des êtres qui ne veulent pas dissocier la sensualité éternelle

et l'art sentimental que le génie humain y surajouta, et gâcher ainsi le plaisir de vivre.

Nous n'en sommes encore qu'au pressentiment des surprises que la biologie zoologique pourra nous donner quant à une réforme raisonnée de la morale courante de l'amour et à l'abolition de ses préjugés qui contreviennent à la nature et à la raison en tyrannisant des millions de créatures. Mais nous pouvons entrevoir dès maintenant que l'homme n'a inventé « son » amour qu'avec la collaboration des exemples d'une foule d'insectes, oiseaux et mammifères, organismes vivants auxquels toute préoccupation morale et sentimentale est inconnue et que les légalisateurs du péché n'ont jamais songé à évangéliser. Lorsque nous nous penchons sur le monde des animaux, sur cette mêlée sexuelle d'une violence aveugle, nous découvrons, avec trouble si nous croyons à la morale religieuse, avec curiosité et confirmation si nous n'y croyons pas, l'esquisse de toutes nos velléités, de toutes les nuances que nous croyions nous appartenir en propre : et nous recevons là une grande et profonde leçon sur la déraison qu'il y a à chercher ailleurs qu'au profond de l'énergie physique les lois apparem-

ment les plus « spirituelles » de l'amour.

A mesure que nous nous libérons des facticités funestes ou risibles qui ont rendu possible la théorie de l'amour permis, le platonisme ou autres billevesées, nous admirons davantage l'art avec lequel, pour créer « son » amour, l'homme patient et industrieux a coordonné, raffiné et enjolivé de fantaisie ingénieuse les données fournies par les divers degrés de l'échelle animale. Il a affirmé là d'une façon éclatante qu'au milieu du déterminisme des causes finales, un libre arbitre lui a été laissé par la nature pour varier et perfectionner ses moyens par sa faculté d'association des images, refusée aux autres bêtes : car il est par excellence la bête de synthèse — et c'est ce trait qui lui permet d'échangerle nom de bête pour celui d'homme.

L'amour physique de l'homme, identique à celui de l'animalet régipar des lois semblables, est donc une sorte de mosaïque patiente de toutes les indications de l'instinct animal, et ce n'est que de la physique même de l'amour que sa métaphysique peut être déduite. La supériorité et la beauté de l'amour humain n'ont rien à voir avec la morale dont on l'affuble, mais elle con-

siste dans la possibilité d'avoir fait jaillir de l'apaisement d'un besoin et du jeu d'une fonction une signification supra-charnelle. L'amour, réfléchissant sur l'intensité de sa propre sensation, peut devenir, au sens précis du terme, métaphysique, mais il ne s'inquiète pas de savoir s'il est moral : charnel et mental, il se constitue de son acte et de l'idée de son acte. Le reste lui est étranger, ce sont constructions de l'esprit, précautions de l'intérêt social, dont il ne prend aucun souci — et c'est pourquoi sa lutte contre la religion et la loi est inévitable. On peut dire qu'il leur est incompatible comme la science des mœurs et l'hypothèse métaphysique sont incompatibles, bien que tant de métaphysiciens se soient crus obligés plus ou moins gauchement de chercher dans le ciel philosophique des raisons de réglementer les mœurs humaines. Tous ceux dont s'empare la magie de l'amour savent combien à l'instant toutes les assertions religieuses, sociales, morales, leur apparaissent reléguées à l'arrière-plan de leur conscience comme de négligeables idoles, et ils se sentent éclairés par une lumière plus vraie, celle de l'instinct qui les libère, les mène au but, et leur propose une

vision renouvelée et simplifiée de toutes choses. En même temps ils sentent bien qu'au delà de cet instinct charnel s'ouvre une région abstraite où les portera son élan lui-même, et ils se délivrent au moment même où les pieux moralistes les croient « captifs de leur passion », ils dépassent la morale et rejoignent la métaphysique.

L'homme n'a fait qu'appliquer à la conjonction sexuelle et à son prolongement mental le même désir d'amélioration, d'adaptation diversifiée, qu'à toutes les circonstances de sa vie dans la nature. Ce sont toutes ces opérations qui, en matière d'amour, ont été flétries du nom de luxure. On pourrait aussi bien, et avec un mépris non moins déraisonnable, qualifier de luxure la variété et la préparation raffinée des nourritures et en général toutes les recherches du confort, la jouissance des yeux avivée par la peinture, celles de l'ouïe par la musique et de l'odorat par les parfums, en un mot toutes les délicatesses sensorielles, tous les progrès et tous les arts surtout, qui ne sont que des moyens de procurer à nos sens des joies plus raffinées, d'en intensifier et d'en étendre les perceptions, et de donner par eux à notre es-

prit des spasmes abstraits, analogues au plaisir sexuel. Et il est bien vrai que la fureur des moralistes et des dévots, hélas ! du grand Tolstoï lui-même ! a dû être conduite naturellement, sur les voies du fanatisme ascétique, à maudire dans les arts, dans l'élégance, dans toutes les conquêtes pour le bien-être et dans bien des formes du progrès, les variantes du besoin primitif de raffiner la conjonction sexuelle. C'est autour de ce besoin que tous les arts et toutes les formes de culture, c'est-à-dire de fine satisfaction nerveuse et intellectuelle, se sont agrégés.

Tous les sens concourent à l'amour, qui profite de toutes les formes de la sensibilité : et précisément l'amour « vertueux », c'est-à-dire borné à l'acte pur et simple, fait à la hâte et comme avec une honte mutuelle, est infiniment plus près de la bestialité que celui qui demande à toutes les voluptés de tous les sens leur concours gradué pour enrichir, parer, intensifier le contact, et faire de l'obéissance à la nature une sorte de fête d'art. Ce qui est parfaitement naturel, c'est-à-dire logiquement conforme à la situation exceptionnelle de l'homme dans la série animale, c'est qu'il ait cherché à obtenir de ses

organes beaucoup plus qu'ils ne semblaient pouvoir donner, de même qu'il a fait de sa main, dont un singe, un rongeur, un saurien, qui en sont également pourvus, ne font pas grand'chose, un instrument si merveilleux qu'aucune machine ne l'égale : et il est presque inutile de rappeler que toutes les inventions humaines ne sont que les prolongements des sens. Ce sont les preuves de l'exigence du cerveau, qui conçoit infiniment plus que les organes ne peuvent donner; quand l'homme a eu assez exercé son tact, sa vue, son ouïe, il s'est refusé à s'en tenir aux permissions apparentes de la nature qui limitaient son pouvoir, et c'est en elle-même qu'il a pris les moyens, par une observation plus profonde de ses lois et de ses ressources, de l'outrepasser, et de projeter à travers le monde, par le machinisme, des sens démesurés qui pussent mieux servir sa volonté. Il eût été inexplicable qu'en présence de sa plus violente possibilité de plaisir, de sa plus mystérieuse source d'émotion physique, il ne tendît point à amplifier le thème primitif.

Il n'est pas de trouvaille mécanique qui n'ait paru d'abord absurde et n'ait même été décriée

et maudite par les médiocres, comme une désobéissance aux permissions naturelles et la preuve d'un orgueil démoniaque de l'intelligence demandant aux sens l'impossible : ce n'est pas sans raison que toute découverte ayant pour but l'extension de la puissance de nos sens a soulevé la colère scandalisée comme une infraction aux défenses d'un ordre établi que les cerveaux paresseux et les docilités du troupeau avaient divinisé. Pareillement la luxure a été condamnée.

Elle n'est pourtant que l'effet d'une recherche parallèle d'où sont issus avec elle tous les arts et une grande partie des sciences, qui sont non des démentis à la nature, mais des rectifications, des amendements ou des épanouissements de ses données. La luxure est la transformation en art de l'acte sexuel, et cet art est né le jour où le premier mâle humain a bu le souffle de la première femelle et s'est appliqué à trouver un plaisir inusité dans le moulage parfait de leurs deux bouches. Les vrais amants ne prennent aucun souci de l'idée de luxure et du sens que les moralistes y attachent : ils sont luxurieux sans le savoir, uniquement occupés de la recherche

commune d'une intensité maxima de leur conjonction, qui leur conseille les gestes et les attitudes dont ils doivent la science à des siècles d'expérience héréditaire acquise loin des prudes et des sots. L'amour est fait de tous les contacts, de toutes les visions, de toutes les senteurs, de tous les murmures : la sensibilité met à contribution, pour l'enrichir, toutes ses remarques et toutes ses expériences, les sens s'entr'aident et se suppléent, l'intelligence utilise et associe, et ainsi se recompose un art, qui n'a rien d'antinaturel ni d'anormal : ceux qui se plaisent et s'attirent commencent aussitôt de le créer ensemble tel que leur double désir le souhaite. Il semble certes très éloigné du programme primitif de la nature, comme un manteau de velours brodé l'est de la peau de bête revêtue pour se défendre du froid, comme un chapeau délicieux l'est du dessein d'abriter la tête du soleil ou de la pluie, comme, en un mot, tous les raffinements s'éloignent de toutes les primitivités. Il n'en obéit pas moins aux destinées, pour enjoliver la route qui l'y conduit. Le baiser découvert par deux malheureuses créatures, qui trouvèrent dans l'union de leurs lèvres une sorte

de bonheur inattendu et indéfini, a été quelque chose comme le trait charbonné sur un mur par Dibutade cernant l'ombre du profil de son fiancé, ou la première sonorité issue d'un roseau évidé, le premier os gravé, la première chair cuite au feu, la première fibre végétale entrelacée à d'autres pour former un tissu. Les arts sont des luxures qui ont servi la luxure et ont été tyrannisés comme elle par un piétisme aux formes innombrables y voyant une libération de l'homme impatient des défenses apparentes des dieux et de la nature.

Cette libération est pressentie par tous les amants ; leur choix de caresses s'accomplit selon une morale supérieure qui est la seule vraie, car elle n'est que la science des mœurs qui doivent leur convenir pour créer entre eux l'harmonie et l'intense félicité. Jamais la préoccupation de savoir si tel ou tel geste est permis ou illicite, décent ou obscène, honorable ou vil, ne les effleure, non plus que le désir de préférer perversement l'illicite, l'obscène et le vil, tout cela étant privé de sens et d'intérêt pour eux. Joyeusement et sans scrupule ils se présentent au seul tribunal de leur instinct, se jouent de toutes les nuances, passent de la

caresse la plus pure à la plus précise lubricité, sans qu'aucune de ces distinctions leur présente un sens où leur jugement s'attarde. Tout leur semble naturel, simple et absous par la grâce de l'amour, dans une délicieuse liberté, en sorte qu'ils se sentent peut-être les plus purs là où, s'il nous était donné de les surprendre, nous les trouverions les plus éhontés. Pareils au couple édénique, ils ne savent même pas qu'ils sont nus, et l'instant où ils en auraient conscience et en éprouveraient de la gêne serait seulement celui où ils cesseraient de s'aimer. Ils vivent dans une sorte de convention radieuse qui n'est une convention que pour nous et est pour eux la seule vérité, très au-dessus de la pudeur, de l'honnêteté et de la morale : ils se retrouvent dans la situation de ces deux ancêtres anonymes qui inventèrent la première caresse humaine. L'hérédité a mis en eux un savoir que le raffinement incessant augmente, mais leur ingénuité est celle du premier jour. Ils peuvent, dans la vie sociale, avoir des jugements médiocres et céder aisément à la morale courante : mais, lorsqu'ils se retrouvent seuls et s'avancent l'un vers l'autre pour mêler leurs haleines, confondre leurs ma-

gnétismes et s'unir, aussitôt ils redonnent, par la force de l'instinct, un libre démenti à tous préjugés, et aux leurs propres ; ils rejettent tous vains scrupules pour se livrer en riant aux jeux que l'ingéniosité humaine a surajoutés aux données de la nature, ils choisissent ceux qui les laisseront le plus enchantés l'un de l'autre, au delà du bien et du mal, dans un total insouci des convenances, dans l'heureuse complicité du secret.

LA MUSIQUE ET L'AMOUR

Au delà de la science et de la morale, l'amour et la musique sont les deux seuls moyens que nous ayons de sonder l'univers et d'en pressentir les lois profondes et les secrets magnétiques. L'intelligence et la raison ne nous servent, là, de rien. Du fait qu'elles saisissent et isolent un phénomène pour l'étudier, elles le déforment, parce qu'elles le soustraient à la loi du changement et de l'enchaînement incessant. Elles en font, comme l'anatomie, un examen distinct de l'activité vitale elle-même. Les vérités qu'il faut sentir nous nourrissent au moins autant que celles qu'il faut comprendre : et on ne peut les sentir qu'en les suivant dans

leur marche, en les vivant, en conformant notre rythme au leur. La musique et l'amour sont nos moyens essentiels d'intuition sans le concours de la raison. La musique et l'amour sont les harmonisations naturelles de tous nos élans irraisonnés. Une origine élémentale leur est commune.

Qu'est-ce donc, en effet, que la musique et l'amour apportent à notre conscience? La faculté de se placer durant quelques instants dans une attitude exceptionnelle en face de l'univers, par l'adaptation au rythme dont tous deux sont faits. Par eux nous coïncidons à l'évolution de forces magnétiques démesurées à notre corps, et nous leur sommes joints instantanément, emportés avec elles dans l'orbe immense de la vie supra-terrestre. Notre minime personnalité, avec les petites ressources de raisonnement dont elle est munie, est absorbée et volatilisée par la magie du rythme et de la sonorité. La sensation auditive ou sexuelle est le seul tremplin qui nous soit nécessaire pour le bond prodigieux dans une région inaccessible. Dépersonnalisés, hyperesthésiés, nous mourons à la vie ordinaire et nous devenons le son ou le spasme eux-mêmes, que tout notre

être corporel imite et seconde par ses gestes. Notre moi abdique avec délice dans une volupté à la fois matérielle, puisque les sens la perçoivent, et immatérielle puisque l'infini nous requiert. La musique et l'amour sont les deux seules puissances plus puissantes que notre raison, qu'il nous soit donné de faire intervenir dans notre vie. Nous nous plaçons à volonté par elles dans le plan des rêves, ce sont nos deux expériences facultatives de la mort, c'est-à-dire de la vie prolongée. Nous en sommes les maîtres, comme Aladin, en frottant sa lampe de cuivre, devenait le maître de formidables génies-esclaves infiniment plus puissants que lui cependant.

Ce n'est point ailleurs qu'il faut chercher le secret de la passion grandissante des foules pour la musique et les raisons du rôle considérable de l'orchestre dans la formation de la sensibilité moderne. L'état contemplatif, l'état musical et l'état passionnel ne font qu'un. L'amour de la musique surexcite la sensibilité des êtres amoureux, et même si ceux-ci ne sont pas sensibles à la musique, ne la comprennent ni ne l'aiment, ils en recèlent à leur insu les magies caractéristiques. L'amour est la mise en

œuvre de tous les éléments rythmiques dont la musique n'est que la systématisation artistique. Sans le concours de la raison, le virtuose exerce sur ceux qui l'écoutent le pouvoir magnétique de l'amour : ils les réduit au silence dans une docilité totale, dans un consentement absolu, dans une radieuse passivité, et il est le maître de leurs nerfs : il retarde, accélère, suspend, par la seule inflexion de ses doigts, le battement de leurs cœurs et l'émoi de leurs centres nerveux ; son toucher de l'instrument n'est qu'un moyen d'émettre des fluides, le piano ou le violon ne sont que les transmetteurs d'une électricité recueillie par les auditeurs, dont les organismes vivants et réceptifs sont les véritables instruments soumis au virtuose. Rien ne ressemble plus aux conditions physiques de l'émission de l'amour que cette suggestion et cette imposition du rythme stupéfiant ou exaltant les corps et faisant délirer les âmes dans un oubli total de l'existence ordinaire, au delà de toute convention morale. Le virtuose est un amant surnaturel qui apporte indifféremment aux hommes et aux femmes de profondes réserves d'énergie amoureuse, et cela explique le caractère spécial de l'enthou-

siasme avec lequel ils l'accueillent, la dévotion mystique des silences, la fureur des acclamations et la contemplation fervente du public devant l'être qui l'a fait haleter : ni le peintre, ni l'écrivain, ni même l'acteur ou l'orateur ne recueillent des hommages aussi intenses. L'action collective de l'orchestre est, quoique non individuelle, non moins aiguë, parce qu'elle détermine une hyperesthésie sensorielle d'une exceptionnelle puissance, et crée dans la foule une sorte d'émoi qui, à l'analyse, est à peu près identique à celui de l'amour sensuel.

Le caractère érotique de la musique est incontestable, même s'il ne s'agit point d'une musique spécialement conçue, comme celle par exemple de Massenet, pour provoquer des sensations amoureuses et suggérer à la foule un état de langueur voluptueuse ou, comme celle de Wagner dans *Tristan et Ysolde*, pour lui suggérer l'union de la volupté et de la mort dans la tentation enivrante du non vouloir vivre. La symphonie la plus sévère comme le plus charmeur des airs de ballet provoquent dans l'organisme le même érotisme, c'est-a-dire la même allusion magnéto-nerveuse aux propriétés profondes du

rythme : et la musique dispose d'une incomparable gamme de caresses. On peut considérer que l'audition d'une symphonie détermine chez le mélomane la succession de tous les états de l'amour par la dépersonnalisation progressive et l'intensité graduée de l'émotion métaphysique, jusqu'à une lassitude heureuse et un abandon de tout l'être pareils à ceux qui succèdent à l'amour. Il n'est point d'amant de la musique qui n'éprouve, l'audition terminée, cette sensation d'une lente redescente vers l'existence réelle du haut d'une région spirituelle toute magnétique : cette sensation est distincte des plaisirs esthétiques donnés par la littérature, la peinture ou la sculpture, où la raison a sa part et où l'esprit reste maître des sens — vraiment elle n'a d'analogue qu'en l'amour, au point de se confondre avec lui. C'est que la musique n'est point un art proprement dit, mais l'accommodation esthétique d'une force élémentale : une partition est une captation du Rythme universel et primordial comme l'éclairage, le téléphone ou le télégraphe sont des captations, à des fins utilitaires, d'un élément électrique dont la substance elle-même nous est inconnue. Nous

savons quel plaisir logique ou sentimental réside dans un raisonnement ou une description littéraires, dans l'étude d'une forme, d'un plan, d'une couleur par la sculpture ou la peinture : nos sens n'en jouissent que sur les indications de notre raison. Mais nous ne savons rien de la musique en soi, sinon que nous en jouissons, et le plaisir intense que nous trouvons, en dehors de tout contrôle de la raison, dans l'émission lente ou précipitée, longue ou brève, d'une sonorité continue, dans la hauteur ou la modulation du son, dans le timbre, dans le rythme, ce plaisir reste indéfini.

L'origine du plaisir esthétique des lettres, de la peinture ou de la statuaire est humaine et définissable : l'origine de la musique et de sa jouissance demeure au delà de l'esprit humain. L'orchestre est une énorme pile accumulant de puissants éléments et dont le contact électrise une foule presque exactement de la même façon que se manifestent les phénomènes électriques d'induction. La musique n'est qu'un moyen de placer les organismes vivants en contact intermittent avec les forces rythmiques et magnétiques de l'univers, éparses et non habituellement perçues, et de

polariser les forces rythmiques et magnétiques incluses dans chaque individu considéré comme microcosme et comme accumulateur de puissance restreinte. Ce contact, cette polarisation sont identiques à la mission et à la signification intime de l'amour : en d'autres termes, la musique est de l'amour spiritualisé, et encore emprunte-t-elle comme l'amour le concours sensoriel et magnétique du corps. Si l'on mesure la distance qu'il y a d'une simple satisfaction organique, animale, à la recherche magnétique de l'infini, d'un acte banal, bas et vil pour beaucoup, à une révélation métaphysique aussi grave que la mort, la distance ne sera pas trouvée moins grande entre le simple bruit qui émeut l'oreille et l'organisation des bruits dans leur qualité de timbres et leur quantité de rythmes jusqu'à cette révélation métaphysique qui s'appelle une symphonie. Plus on analyse, et plus on est conduit à considérer l'amour et la musique comme deux synonymes de la même force mystérieuse et souveraine : et si la musique est un art, l'amour aussi doit être tenu pour tel.

C'est pourquoi ceux qui aiment, mais auxquels le goût et la compréhension de la musique sont

refusés, obéissent pourtant par l'amour à certaines de ses lois : et c'est pourquoi ceux qui sont à la fois sensibles à la musique et à l'amour connaissent d'incomparables états de volupté physique et mentale. Tous les sens contribuent à l'amour, contrairement à l'opinion du vulgaire croyant que le sens génésique est suffisant en soi : et cela est si vrai que la constatation de la froideur génésique entraîne toujours celle de la faiblesse ou du défaut d'éducation des autres sens. On ne concevra pas qu'une intense capacité amoureuse soit permise à un aveugle, à un sourd ou à un individu dénué de tout odorat, leur puissance génitale fût-elle grande. L'analyse de la sensation et l'émotivité musicales nous montre à quel point l'impressionnabilité de l'ouïe par la musique est profondément reliée à l'amour, à ses plus secrets desseins. L'émotion génésique et l'émotion auditive se rejoignent par de mystérieuses similitudes, et connaissent d'étranges réversibilités. Il a été donné à certains musiciens, et à Wagner plus qu'à tout autre, de suggérer d'immenses spasmes indéfinis, simultanément et indissolublement, à la chair et à l'âme, dans un émoi radieux qui était l'amour lui-même en la fusion

de réalisme et d'idéalisme dont il est fait.

Toute musique est un acte d'amour, et, comme l'amour, elle est une délivrance individuelle, une invitation à l'oubli, une évasion soudaine de l'individu dans ces libres régions du rêve et de l'extase où ne saurait le poursuivre aucun contrôle social. La musique est une luxure abstraite qui devient parfois presque concrète — et les femmes passionnées le savent, et de tous les arts c'est le seul qui les émeuve véritablement, par ses subtiles transpositions des joies de l'étreinte, par ses rythmes, redites éloquentes du rythme spasmodique recélé en leur sein. Et qu'on ne reproche pas à de tels commentaires de profaner la musique en l'associant aux joies charnelles : la symphonie la plus noble, la prière harmonique la plus ardente, comme la valse la plus franchement sensuelle, sont faites de ce rythme vital que l'homme a capté et appris à susciter à volonté pour amplifier la forme rythmique de son amour. Aucune musique ne nous émouvrait sans cette allusion cachée au tumulte de notre sang; dénuée de ce sous-entendu sensuel dont les effets nous soulèvent, elle ne serait qu'un aride travail professoral, une combinaison

arithmétique d'éléments sonores, un jeu et un exercice de l'ouïe. C'est à quoi la réduisent certaines compositions scolastiques, aussi éloignées des joies musicales que les travaux sur les lois de la couleur le sont des joies de la peinture. Si la musique nous émeut et vit en nous, c'est que son impression sur l'ouïe n'est que le signe de sa pénétration dans notre organisme voluptueux, et que toutes nos émotions retentissent toujours — jusqu'à la douleur elle-même! — dans notre domaine génésique.

Quiconque n'aime pas la musique en amant ne sait pas tout à fait l'aimer. Elle est la caresse par excellence et la plus haute forme de l'amour; elle donne, par la chair, tout ce que la chair n'atteint pas, elle est la région où l'étreinte projette, pour une seconde, les amants soulevés vers l'infini, et d'où l'ironie de la nature les fait retomber sur la terre. Elle est, permanente et ardente, la région des Grands Rythmes à laquelle ils essaient d'atteindre par les leurs. Elle est la Terre promise où le frisson réitéré des corps prend tout son véritable sens. Les âmes s'épousent par la musique comme les corps par leur conjonction, et toute véritable musique est une messe solennelle de l'amour.

LES FORMES SOCIALES DE L'AMOUR

LE MARIAGE, OU L'AMOUR PERMIS

Il m'est arrivé de visiter un luxueux casino. C'était dans un beau paysage un lieu très plaisant. Des allées de jardins exquisement fleuris y conduisaient : on y trouvait, en des salles décorées de marbres et de peintures, tous les agréments d'un cercle moderne. Tout au fond, dans les dernières salles, on jouait. Or, l'édifice était aménagé de telle sorte que, pour en sortir, il fallait toujours repasser par ces galeries emplies du tintement léger de l'or, et la tentation de jouer, à quoi l'on avait échappé d'abord, sans cesse se représentait. Tout ramenait à la table du Risque, en ce labyrinthe ingénieux, et tel qui ayant gardé son sang-froid allait partir

indemne, gagné par l'indéfinissable malaise épars dans l'atmosphère, était happé à la minute suprême et cédait, parce que l'astuce de l'architecte l'avait forcé à traverser de nouveau la zone dangereuse.

J'eus ce jour-là une intuition allégorique mais très précise du mariage. On appelle ainsi une sorte d'impasse disposée au centre de l'édifice social de façon que tout y aboutisse et qu'il soit à peu près impossible de n'y point aboutir pour mettre sa liberté, son corps, ses biens, au service de la société, laquelle vit de la fédération des mariages. Il n'y a que la conscience qui ait le droit de s'évader : la société y consent, car c'est là un déchet dont elle ne saurait rien faire.

Tout est disposé, dans l'appareil des lois sociales, concentriquement au mariage, qui est fondé sur la permission légale et publique de l'acte sexuel, déclaré honorable et exempt de vilenie et de péché en ce cas seulement. Cette permission est délivrée en échange d'un acte d'obédience aux préjugés de la communauté, et aux fins de reproduire des créatures qui serviront plus tard ladite communauté.

Le mandat que la société s'est donné pour

décréter cette permission, personne n'en sait l'origine, et elle ne doit point être recherchée dans la nature, qui n'a rien conçu ni rien manifesté de semblable. Que l'on se soit autorisé à permettre à des êtres de s'aimer, de se choisir et de se posséder, alors que c'est l'acte fondamental et sincère par excellence, voilà qui est l'arbitraire même, et le plus singulier. Que l'on se soit avisé de déclarer que cette permission est honorable pour qui l'accorde et pour qui en bénéficie, ceci ressort au comique, puisqu'une telle permission est un attentat à l'intimité et au libre choix. Que l'on se soit avisé de vendre cette permission au profit de la société, et de s'autoriser laïquement de la théorie religieuse du péché, postérieure de tant de siècles à l'amour, pour décider qu'il y a ou non bassesse dans un acte animalement identique, ici le comique tourne au burlesque. Mais qu'on ait mêlé cette permission à des questions d'argent et de propriété en créant entre elles une solidarité et en associant des faits et des notions qui sont sans rapports naturels, voilà qui confine à l'odieux en cette institution.

Le respect et la juste compréhension de leur propre individualité sont cependant si faibles et

si rares en général chez les créatures humaines, que leur consentement à cette institution lui assurera encore longtemps le plus grand succès, encore qu'elle soit une des fantaisies les plus effrontées que l'organisation sociale ait jamais juxtaposées aux lois de la nature, et que, de plus en plus dépouillée de son faux prestige, ridiculisée et avilie par le correctif et l'excuse piteuse du divorce, elle engendre une foule de maux et ne propose que peu de remèdes, de garanties et de protections à l'individu qui a offert la nuque à son joug. Il est entendu d'ailleurs qu'en matière d'amour un écrivain n'est censé s'adresser qu'aux personnes bien pensantes et habituées aux délicates bienséances du confort et du sentimentalisme, aux âmes, suivant un mot célèbre « ayant cinquante mille francs de rente ». Le reste n'est qu'une vague humanité qui ne lit pas, peine obscurément, s'accouple comme il lui plaît afin d'engendrer des esclaves qui alimenteront le luxe de l'élite, et garde dans les profondeurs des couches sociales les basses traditions de la nature et de l'instinct. Il est loisible à cette vague humanité, à laquelle j'ai l'inélégance de m'intéresser, d'apercevoir que sur ce

point comme sur tous les autres elle est dupée par le code fait par et pour les privilégiés possédants et légiférants. Mais la permission légale du mariage, avec son correctif, le divorce, — dont en vérité il est incroyable que la création n'ait pas été simultanée ! — cette permission de l'accouplement avoué et honoré a pour première et précieuse conséquence, pour primordiale utilité, de permettre aux dames soucieuses de leur bon renom de recevoir successivement dans leur lit deux, trois, quatre maris et d'accomplir avec eux l'acte sexuel au su de tous, sans perdre ainsi une parcelle d'honorabilité, alors qu'elles y devraient renoncer si elles avaient reçu dans le même lit les mêmes hommes pour consommer le même acte, mais si, faute de l'estampille de la mairie, ces hommes n'avaient eu droit qu'à la qualification d'amants.

L'intervention bienveillante du maire, octroyant la légalisation d'une luxure, exorcisant toute idée de péché, est de celles dont les personnes bien pensantes ne sauraient pas plus se passer, au point de vue laïc, que de l'absolution du confesseur entre deux rendez-vous galants, voire adultérins, au point

de vue religieux — et il convient d'admirer un arrangement aussi ingénieux pour excuser l'indécence naïve des appétits naturels.

On ne saurait nier que l'usage fréquent d'un tel procédé n'ait ses inconvénients comme, par exemple, celui d'exposer d'une saison à l'autre les personnes mal renseignées à ignorer que telle dame, partageant son lit avec un homme nouveau, en a pris le nom, et à commettre ainsi des bévues impardonnables qu'un simple changement d'amants n'eût point causées. Mais l'examen de la société contemporaine démontre que les avantages du système l'y rendent cher à tous. Si la sagesse retorse du législateur a découvert dans le divorce le moyen décent de reprendre une parole donnée, l'institution ainsi rendue provisoire risque par là même d'être définitive : on ne l'a estropiée que pour lui conserver l'existence. Le contrat du mariage est, dans l'hypothèse de la virginité de la fiancée, léonin, puisque la bienséance lui commande d'ignorer l'acte auquel elle consent, le sens et la valeur de la fidélité qu'elle jure. L'amendement du divorce, aveu légal de cette absurdité léonine, est une sorte de réparation furtive de cet abus de confiance.

Il est d'ailleurs excellent que tous les tempéraments que lui apportent l'adultère, les mœurs, l'élasticité des interprétations individuelles, fassent tourner le mariage à la comédie, car cela diminue un peu ses chances de tourner à la tragédie, et à la basse tragédie bourgeoise, puisqu'il est encore régi par une loi non révoquée, celle qui donne au mari trompé le droit de tuer. Le terme « tromper » a mille acceptions : le terme « tuer » n'en a qu'une. Et ce droit, spectre que la législation laisse errer tout sanglant dans notre vie, n'est point de par le code attribué à la femme. Il ne lui reconnaît que le droit d'être tuée et le lui fait contresigner dans les formalités de l'union. Elle se livre facultativement à la mort en paiement d'une faute que personne n'oserait plus comparer au crime, lequel n'est pas toujours puni de mort. Et cela donne une grande idée de l'inattention et de la bénévolence des femmes, autant que de leur désir de compter dans la société.

Après tout, il est demeuré jusqu'à présent inexpliqué que l'époque du déniaisement et de la licence sexuelle doive nécessairement être choisie pour l'avènement de la jeune fille à la vie sociale, ni l'état de nature ni l'état de

société ne rendant forcément solidaires ces deux propositions, et la puberté intellectuelle ne coïncidant pas nécessairement à l'autre.

L'injustice initiale du mariage est d'exiger de la jeune fille une virginité qui la contraint à un faux serment, puisqu'elle jure fidélité quant à un acte intime dont il est honorable qu'elle ignore tout. Il serait du moins juste que la virginité fût également exigée du jeune homme, et il est impossible de découvrir, dans la dispense que lui concèdent sur ce point les usages et les lois, un seul motif logique et louable. Ce ne sont que marchandages et grivoiseries. Où prend-on que le jeune homme doive « initier » l'épousée à un mystère que les filles lui dévoilèrent d'abord, et rende à la vierge les leçons reçues de la prostituée? Comment n'être pas blessé de cette pratique complaisamment admise par l'indulgence générale, et qui apporte effrontément devant l'autel et la loi la négation même de toute différence morale entre la luxure banale et l'acte d'amour? Le mariage entre vierges a été proposé, et les plus honnêtes gens en ont accueilli l'examen avec un sourire, tant le préjugé est fort, et tant le mariage est tombé au plus bas. La révélation

mutuelle de l'amour dans l'échange de deux virginités serait tout au moins une très noble rêverie, nullement ridicule, si la réalité ne démontrait que la virginité n'a aucune sorte d'importance, n'a droit à aucune considération, n'est qu'un état hybride bon à rejeter avec l'âge ingrat, et ne compte nullement dans l'amour. Une absurdité n'en répare point une autre : modifiât-on le contrat pour exiger la virginité de l'époux, on obtiendrait deux faux serments au lieu d'un. La femme devient femme non lorsqu'elle cesse d'être vierge, mais lorsqu'elle connaît la sensation profonde de l'amour physique ; cette date est indéterminée, certaines feignirent longtemps d'avoir connu cette sensation, et il en est qui, épouses et mères, l'attendent encore à trente ans : autant de secrets organiques individuels. L'homme n'est point soumis aux mêmes lois physiologiques : pourtant il ne devient véritablement amant, c'est-à-dire conscient de la plénitude de sa sensation, qu'assez tard, et le plus souvent, lorsqu'il lui est accordé d'en mesurer toute la puissance, toute la profondeur et toute la beauté, il déplore d'avoir gaspillé le geste génésique dans la hâtive satisfaction de ses

besoins et de ses curiosités. Le mariage entre vierges ne serait que le départ de deux ignorances vers un acte important, avec double chance de créer de navrants malentendus : il faut respecter cette rêverie sans en souhaiter la réalisation. Mais le mariage entre deux êtres également avertis des conditions physiologiques est le seul qui satisfasse à la raison et à la nature, donne aux serments échangés leur valeur efficace, ait des chances d'éliminer l'adultère, et rende le moins possible intrus le mariage dans l'amour. Enfin, le mariage est le moyen de mainmise sur la femme et ses biens, véritable survivance des temps primitifs où la femme était serve, bien meuble, bétail reproducteur, objet de plaisir et bête de somme. Et c'est à peu près ce que sont encore les femmes pauvres.

Le mot « amour » n'existe pas dans la double formule acceptée par le mari et l'épouse dans le mariage civil (l'une doit obéissance et fidélité, l'autre protection... sans fidélité) ; on a le droit de dire que le mariage n'a rien à voir avec l'amour, et n'est même pas l'amour permis. On a proposé d'introduire le mot dans la formule : cette audace a paru redoutable, et on a décou-

vert aussitôt qu'elle était capable de ruiner le mariage tout entier, en tout cas d'en diminuer la clientèle et d'en aliéner les bénéfices, l'amour étant tout à fait inutile dans le mariage, nuisible peut-être, en tout cas superfétatoire et laissé à la discrétion des conjoints. Ayant donné pour base à l'union publique l'acte le plus intime, et l'ayant décrété obligatoire au point de lui décerner cette horrible qualification de « devoir conjugal », la société ne s'est préoccupée ni des répugnances ni des aversions pouvant coexister à cet acte hygiénique, et elle n'a pas voulu en connaître, parce que le mariage consistait pour elle, outre ce détail, dans une combinaison pécuniaire, pourvoyeuse du fisc, et que ce détail se réduisait à la contribution d'enfants, c'est-à-dire à une autre source de revenus pour la communauté. Ceci revient à dire que l'amour est écrasé dans le mariage, et que le mariage est construit contre l'amour.

Du point de vue de ce livre, le mariage est la réduction de l'amour à la fonction animale, sous bénéfice de satisfaction au préjugé et aux convenances, et il offre cet affreux miracle de concevoir comme possible et normale la cohabitation physique de deux êtres dont les corps

ne s'attirent pas. Ce serait presque intolérable s'il ne fallait tenir compte, dans la pratique, d'abord de l'inconscience relative et du défaut de vie intérieure de la plupart, en quoi le contrat social trouve sa plus grande force, et ensuite de la facilité singulière avec laquelle les femmes, que le sentimentalisme pare des plus grandes délicatesses, se résignent à l'acte pur et simple et s'y prêtent sans dégoût, même en souhaitant secrètement l'accomplir avec un autre. Il y a là de bien curieuses hypocrisies de conscience et d'étranges accommodements : si ceux qui comprennent l'amour et le veulent passionné, réaliste, charnel, au delà des pudeurs, éprouvent pourtant que sans attrait il se réduit à une opération assez malpropre, ceux qui admettent l'amour sans amour ne sont pas choqués de cette intrusion périodique de la bestialité dans la vie civilisée, vêtue et convenable. Ils s'arrangent paisiblement de ce geste, même s'il est secrètement une corvée. Rien ne se profane plus aisément que l'amour dans les consciences d'honnête médiocrité.

L'affirmation très résolue de l'individualisme, qui est au fond de ce livre, et dont cette théorie de l'amour est la plus intense expres-

sion, ne devra pas donner le change : ceux qui soutiennent que le bien social et le maintien de l'État sont fondés sur l'obéissance familiale, conservatrice de la propriété, sur la restriction de toutes les tendances individuelles et leur abdication volontaire devant la continuité de l'idée de famille; ceux qui prêchent que tout, et y compris et plus que tout l'amour, doit céder, se sacrifier, s'humilier devant la doctrine des renoncements personnels au profit de la tradition; ceux-là, en un mot, qui réduisent l'amour et ses droits au rôle de moyen et d'aide, et font de cette force magnétique souveraine, comme de l'électricité, un procédé pour allumer la lampe de la famille bourgeoise, ceux-là ont pour axiome que la véritable cellule sociale n'est pas l'individu, mais le couple générateur, et ils reprennent triomphalement l'axiome de Bonald: « En morale, tout ce qui n'est pas aussi ancien que l'homme est une erreur. » Ils s'en servent pour repousser, au nom de l'expérience traditionnelle, toute morale et tout contrat social fondés sur une théorie : mais ils ne s'aperçoivent point qu'il les condamne eux-mêmes. J'estime comme eux que la cellule sociale est non l'individu, mais le couple. Mais ils ne

l'admettent qu'au titre « générateur », c'est-à-dire utilitaire, et socialement, en effet, mariage et génération concourent aux fins de la tradition familiale et de la propriété transmise sans que l'amour ait à intervenir. Ils s'efforcent même de l'exclure de ce contrat d'utilité honorable, comme un fauteur de troubles. Ils rejettent l'amour de la société comme certains cléricaux rejettent de la religion traditionnelle papale le pauvre et doux anarchiste de Nazareth; le prélat romain n'en a plus besoin pour sa diplomatie, il adore Jésus à l'église mais le tient, socialement, pour un gêneur dont le retour sur terre bouleverserait l'édifice catholique. Pareillement les traditionnalistes admettent l'impulsion magnétique de l'amour, dont leur désir de fécondité familiale et d'ordre héréditaire ne saurait se passer : mais sitôt qu'ils se sont servis de cette cause première sans laquelle rien ne serait, ils s'ingénient hypocritement à l'exclure. Si Prométhée a trouvé le feu, ce n'était point tout juste pour l'enfermer dans le réchaud sur lequel cuit la soupe : et si l'amour existe, ce n'est point tout juste pour servir à l'acte qui engendrera des enfants destinés à recevoir et transmettre les biens de

leurs pères — car il existe aussi pour ceux qui n'ont rien à hériter ni léguer, détail qu'oublient volontiers les théoriciens en question, pour qui l'humanité pourvue d'argent est seule intéressante.

Le mot de Bonald est précisément leur démenti, car ce qui est aussi ancien que l'homme, et préexistant à la propriété et au groupement, c'est l'amour tel que ce livre le définit. Avant d'être une cellule sociale, avant que l'idée de société fût conçue, le couple était la cellule humaine dont l'utilisation raisonnée a été le but des sciences sociales futures : et, l'action magnétique de l'amour ne pouvant s'exercer que par la conjonction sexuelle, il est de toute façon absurde de considérer l'individu isolé comme une cellule, alors qu'il n'existe valablement qu'à l'état de bicotylédon.

Les droits du couple restent entiers, indépendamment du droit que la société s'est arrogé de l'utiliser à ses fins et de ne l'admettre aux avantages qu'elle offre qu'en échange de son concours, dont la mesure a varié selon les diverses formes du contrat social. Le premier et imprescriptible droit naturel du couple est de ne rien aliéner de sa liberté originelle

dans le choix d'amour, et toute l'organisation du mariage s'élève contre cette liberté, parce qu'elle ne veut voir dans l'amour que la perpétuation de la famille et de la propriété, qui sont ses conséquences indirectes : tout pour elle doit céder devant cette perpétuation, même l'inclination du cœur et l'attrait magnétique des sens, et ainsi la morale courante trouve-t-elle honorable la sorte de prostitution légalisée qu'est le mariage sans amour, l'accouplement de convenance qui tient pour un des épisodes nécessaires de la vie conjugale la satisfaction des mutuels besoins organiques, accomplie pour l'hygiène mais excusée par l'idée de procréation.

Certes, et malheureusement, immense est le nombre des êtres qui s'accouplent sans s'aimer en tenant l'amour pour un luxe romanesque : mais leur situation ne relève pas de ce livre. Il se borne à constater la profonde immoralité — au sens propre du mot, c'est-à-dire l'absence de vitalité morale — du mariage, combinaison où l'amour, dissocié du besoin sexuel, est facultatif, et qui se donne cependant pour la vertueuse excuse de l'acte charnel. C'est la plus nette offense aux

droits primordiaux du couple, la plus grave méconnaissance du sens de l'amour, et l'affirmation la plus ironique de la débilité d'une morale utilitaire qui ne s'applique, comme la psychologie du roman sentimental, qu'aux êtres investis d'un patrimoine. C'est le mélange intime de l'amour et de l'argent. C'est la confusion volontaire entre l'amour et la procréation — avec la restriction du décri obstiné des naissances irrégulières, lesquelles ne donnent pourtant pas moins que les autres des mères et des ouvriers à la société.

Le grand danger que la France vient de courir aura été augmenté par l'état défavorable de la natalité nous empêchant d'opposer à l'ennemi nombre pour nombre. Entre toutes les raisons qui causèrent chez nous cet abaissement si redoutable de la natalité, l'une d'elles du moins n'est-elle point l'insuffisante protection des filles-mères et l'odieux discrédit jeté sur elles par l'opinion, au nom même de l'honorabilité exclusive du mariage? Il fallait pourtant des soldats, et la survenue d'un million de bâtards, au service d'une société ingrate qui n'est pour eux qu'une marâtre, eût été accueillie avec transport : à qui apportait sa vie pour la proté-

ger, la société n'eût alors point songé à demander l'acte de mariage de ses parents. On s'est d'ailleurs hâté, par nécessité, de bâcler quelques articles de loi tout circonstanciels pour faciliter les régularisations et les unions au bénéfice des compagnes de soldats. Du sang des fils irréguliers naîtra-t-il enfin plus de justice? Honorera-t-on, aidera-t-on réellement et loyalement toute créature ayant, avec ou sans permission légale, donné des combattants ou des mères de combattants futurs au pays qui les exige? L'apport gratuit de la valeur sociale qu'est l'enfant cessera-t-il enfin d'être honoré ici, méprisé là, pour un chiffon de papier? Le décri de la fille-mère et du bâtard a un peu perdu de sa cruauté ancienne : il ne demeure pas moins une sorte de chantage social au profit de l'institution du mariage. Pour ceux qui ne possèdent rien, et chez qui l'instinct sexuel, l'attrait, le besoin, ne sont pas contrebalancés par le calcul d'intérêts, le mariage n'a pas l'importance qu'y attachent les possédants, et c'est précisément en cela qu'il y a dans l'âme de la fille-mère une impulsion naturelle, obscure, plus loyale et plus logique. Elle sent confusément que le mariage ne concerne point le désir ni l'amour,

mais avant tout l'argent. C'est le sentiment général des plébéiens, conforme à leur bon sens simpliste. Le mariage civil, fondé sur l'intérêt et non sur l'amour, méconnaît que l'accord de la chair et de l'âme est le premier de tous les intérêts, et le gage de toute dignité physique et morale. L'adultère et le divorce sont les preuves, et les correctifs usuels, de cet illogisme.

Mais quels pauvres remèdes! Chaque jour qui s'écoule démontre plus fortement l'insuffisance du mariage considéré comme le chef-d'œuvre social du compromis entre la sexualité et la moralité. Il est encore très soutenu par les préjugés qui l'étayent et s'y cramponnent tout ensemble, mais une institution soutenue par le seul préjugé, si aucune idée vraiment viable ne s'y associe, est condamnée tôt ou tard. Au reste, la fille, à la fois excommuniée et tolérée, est la preuve vivante de l'échec de la société dans sa tentative de résoudre le problème sexuel par le mariage et ses divers amendements. D'autres preuves, redoutables, s'affirmeront. Combien de femmes médiocrement sensuelles et ardemment maternelles, voudraient un enfant sans un mari? A celles-là qui,

demain, disposeront de leur métier, de leur gain, de leur vie, de leur cœur, il faudra répondre autrement que par les vetos d'une morale sociale devenue caduque.

M. de La Palisse ferait preuve, une fois de plus, de son immortel bon sens, en disant que sans le mariage il n'y aurait point d'adultère : et en effet, si la « trahison » existe aussi entre gens non mariés, elle ne revêt que dans le mariage ce caractère d'hypocrisie et de bas opportunisme qui avilit par la fourberie continue la libre disposition ou la reprise de soi. Quand le désaccord est par trop grand entre l'antipathie physique et morale et le désir de conserver tels ou tels avantages pécuniaires inhérents au contrat légal, l'adultère apparaît comme un amendement apporté par la décision des particuliers à une fâcheuse loi. Et s'il peut, dans quelques cas, être douloureusement consolateur, il n'est jamais beau, car toute beauté est interdite à une transaction morale. La résignation placide au partage est une des hontes et des déchéances dont le contrat légal s'accommode, de par son insouci même de la vraie union physique et morale auprès de l'accord des intérêts. En un mot, si le mariage peut être « d'a-

mour », la loi le tolère, mais peu lui importe, et elle ne veut connaître que le mariage de raison, et pour elle tout mariage est de « raison ».

On ose donc appeler mariage de raison le fait d'accepter, sans aimer, la présence constante d'un autre être dans tout ce que la présence constante fait encourir de servitudes : non seulement l'immixtion de cet être dans toutes les décisions et actions, mais sa conversation, son assiduité aux repas, sa cohabitation intime, sa présence de nuit, de jour, partout, pour un laps indéfini — l'impossibilité de jouir de la faculté naturelle, primordiale et incontestable de s'isoler, la nécessité, pour sauvegarder au moins la vie intérieure, de se constituer par le silence ou les faux-fuyants une sorte de coffre-fort où l'on rassemble les restes de son moi, qu'on enfouit et qu'on va entr'ouvrir de loin en loin, comme l'avare fait de son trésor. Il est bien possible qu'une telle contrainte soit récompensée par le bon placement d'une dot, l'acquit d'une considération publique, le faisceau d'intérêts, et qu'elle assure l'honorabilité sociale. Du point de vue individuel je ne verrai pas moins l'exemple de la plus triste déraison, et l'échange contre de faux biens de toutes les plus pré-

cieuses possibilités qu'offrent à toute conscience la nature et la vie, dans cette facilité inconsciente qu'ont tant de créatures à mettre légalement en commun les impuretés de leurs corps et les petitesses de leurs esprits.

Le mariage est encore bien moins compromis par ceux qui le critiquent dans son institution sociale elle-même que par ceux qui lui obéissent sans oser l'analyser. Pour l'immense majorité, le mariage est la satisfaction légalisée et gratuite, à domicile, d'une série d'habitudes sexuelles auxquelles l'épouse est d'abord initiée puis graduellement pliée, machine à servir durant le jour, machine à aimer durant la nuit : l'apparente honorabilité garantie à de tels couples par la légalisation recouvre ainsi une sorte de débauche à la fois furtive et avouée que la bourgeoisie déguise, avec un demi-sourire, sous l'horrible désignation de « secrets d'alcôve ». Cette débauche, qui est la plus basse de toutes, et se fortifie par l'hypocrite impunité et la muette complicité de ses partenaires, a trouvé dans le mariage une tutélaire protection sous l'égide légale, elle y trouve le droit de flétrir les irréguliers de l'amour.

Quant au mariage d'amour, ceux qui l'ont fait

— et sont la grande minorité — savent tous qu'il ne diffère que par un règlement d'intérêts de l'union libre ou du mariage religieux : c'est-à-dire qu'ils n'ont guère eu la sensation d'une intervention légale dans la seule question qui leur importât, leur libre don réciproque, attesté durable, par leur double élan de cœur et de sens, devant l'infini que leurs chairs conjuguées allaient tenter de pressentir ensemble. Que cet appel à l'infini soit dû uniquement à l'amour, ou qu'il s'adresse, chez des croyants, à une divinité précise, à une foi confessionnelle, lui seul compte, lui seul consacre et unit, et s'élève au-dessus du mariage légal de toute la hauteur par quoi un acte de conscience l'emporte sur une question de boutique, et une parole d'honneur sur une paperasse. La législation civile ne l'a que trop compris : mais elle a créé le contrat de mariage, et non le mariage, qui est affaire d'amour ou de religion, c'est-à-dire s'identifie moralement à l'union libre.

L'UNION LIBRE, OU L'AMOUR CONSENTI

On appelle union libre un mariage non reconnu par l'Église et la Légalité, et par conséquent indissoluble par elles.

Il s'ensuit de cette définition que l'union libre ne saurait qu'encourir le juste mépris des personnes respectueuses de l'Église et de la Légalité, puisqu'elle est un acte antisocial et l'affirmation publique d'une entente psychique et sexuelle fondée exclusivement sur l'amour, considéré comme le seul principe nécessaire et suffisant de la conjonction de deux créatures.

Les permissions de la religion et les prérogatives de la loi sont refusées à l'union libre, ainsi que la considération des personnes bien

pensantes décrétant qu'il est honteux de se posséder sans être munis d'une permission écrite et timbrée. Cette honte est si grande et si durable, que si une femme librement unie observe la fidélité, se dévoue, vit avec une parfaite dignité et, éventuellement, est une mère excellente pour ses bâtards, elle est cependant exclue des cercles sociaux où d'autres femmes jadis munies de la permission écrite et timbrée sont connues pour être effrontément adultères, et pourtant accueillies avec considération, bien qu'elles aient fait de leur acte de mariage un permis de chasse à l'homme.

Le seul fait d'entrer en union libre est donc une attestation de courage, et d'indifférence au préjugé et aux affronts qui vengent son inobservance. Il est tout à fait inutile d'aimer pour se marier : mais il est tout à fait nécessaire d'aimer pour accepter l'union libre qui ne serait, sans l'amour, qu'un quasi-suicide social et un abandon insensé de toutes sortes d'intérêts, sans justification plausible. C'est bien parce que l'amour mutuel est le seul mobile évident de l'union libre que les couples qui vivent en elle sont poursuivis par la haine et le sarcasme des personnes mariées, auxquelles ni

sacrement ni contrat n'ont pu garantir l'amour. La possession de la liberté et de l'amour étant ce qu'on envie le plus sur la terre, mais ne s'acquérant que par un renoncement préalable à toutes les satisfactions de l'égoïsme, ceux qui, même misérables et dénués de tout, n'ont convoité que ces biens en dédaignant tous les autres, sont regardés avec jalousie et détestation, comme des reproches vivants et de gênants exemples.

L'union libre n'est pourtant point autre chose qu'une union moins libre que l'autre. C'est une variante laïque du mariage mystique. Elle est en effet fondée sur la parole donnée et sur la reconnaissance mutuelle de l'amour. Même les mariages religieux peuvent être annulés par l'Église : quant au mariage civil, dont la comédie est de plus en plus facétieuse, il admet plusieurs moyens de se déjuger et de biffer les noms inscrits sur le registre de mairie pour y en inscrire d'autres, à volonté des parties contractantes. Mais si l'on sort du mariage, on ne sort pas de l'union libre — pas plus que de sa parole d'honneur. C'est donc un sacrement religieux et laïque réuni dans la volonté mutuelle de deux êtres, et il suppose que ces deux

êtres se placent d'emblée dans une région morale très élevée.

Moins prudente que le mariage social, qui prévoit le « lâchage » sous le nom décent de divorce, l'union libre est une association de corps et d'âmes où les associés ne prennent pas de précautions l'un contre l'autre non plus qu'ils n'en prennent contre l'opinion. La loi d'ailleurs les leur refuse, pour les punir d'avoir dédaigné son contrôle. Ils sont liés d'honneur par leur propre discrétion, s'étant reconnu mutuellement le plus haut pouvoir individuel, qui est la disposition de soi. L'union libre entraîne donc des responsabilités infiniment plus sérieuses et plus graves que celles dont le divorce libère par quelques procédés courants. C'est un mariage très sévère, ne permettant pas le badinage : une mauvaise union libre ressemble simplement à un mauvais mariage, et c'est pourquoi les êtres qui comprennent réellement le sens, la portée et les charges de ce genre d'unions l'emportent en dignité de sentiments et d'attitudes sur la presque totalité des gens mariés qui sourient de leur « situation fausse » et leur cherchent des tares, sans comprendre que l'union libre est précisément

la « situation vraie », puisqu'elle conforme le plus possible à l'amour, et non au sale argent, la cohabitation de deux créatures.

Mais l'idée que deux personnes se passent absolument, pour être heureuses, de l'approbation préalable du public, est tellement révoltante pour la majorité, que celle-ci appelle « situation fausse » cette inconscience du servage social. Elle est si habituée à subir et imposer la tyrannie de l'opinion, à pratiquer la délation et à ne trahir ses mouvements naturels qu'avec une horrible peur d'être surprise, qu'elle considère de très bonne foi les libérés comme des gens à plaindre : et la sorte d'excuse qu'elle mêle à son dédain à l'égard de créatures vivant en union libre, c'est qu'elles « n'ont pu régulariser » pour des raisons dont certainement elles doivent souffrir. Cette « régularisation » est ce qu'on peut imaginer de plus comique, et le trait le plus certain de l'absurdité où la pratique des morales conventionnelles a pu conduire les sociétés, en déclarant que les convenances et les intérêts peuvent être plus « réguliers » que l'amour! Le spectacle de deux êtres pouvant se marier, n'y tenant pas et le disant avec calme, est tout à

fait incompréhensible à la foule; ce désintéressement lui semble l'insolence même et provoque en elle une réaction de fureur impuissante. On pardonne à qui désire tout, mais jamais à qui ne veut rien être, sinon soi-même. Si l'opinion dénigre une maîtresse qui voudrait se faire épouser, elle lui accorde pourtant quelque secrète sympathie, parce que cette femme tend en somme à l'idéal commun, à la réhabilitation et à l'honneur vulgairement admis, et témoigne à leur égard d'une foi naïve. Mais une femme qui pourrait se faire épouser et déclare n'y pas tenir semble une cynique, une sotte aussi follement oublieuse de ses intérêts que de la morale, et une fauteuse de scandale prémédité. Elle oppose implicitement l'Amour à tout le système social, et c'est cela qu'on ne lui pardonnera pas, tant il est vrai qu'aucune société ne pourrait subsister si elle ne considérait l'Amour pour l'Amour comme une immoralité aussi grande que l'Art pour l'Art.

On ne saurait se délier de l'union libre, qui est le fait d'avoir élevé la parole donnée à la dignité d'un sacrement, qu'en commettant un parjure, ou en prenant le détour de la légalité,

c'est-à-dire en faisant précisément la démarche d'honorable hypocrisie souhaitée par la société, et en transformant l'union libre en mariage suivi de divorce, en allant pour ainsi dire en appel du tribunal de sa propre conscience au tribunal social. Pour ceux que l'amour a décidés à l'union libre, une telle démarche semble une diminution de conscience, et ils n'y songeraient même pas tant que leur amour est vivant. Mais si l'affaiblissement de leur amour les conduit à l'envisager, aussitôt leur est offert un moyen décent de rupture par le divorce et ses arrangements. La société laïque a ainsi inventé un système d' « indulgences » tarifées pour ceux qui regrettent la parole donnée et cherchent à la désavouer sans vilenie. Il s'ensuit que le mariage n'est qu'un amendement d'ordre pratique à l'union libre, qui est le véritable mariage consacré par le sacrement de l'honneur engagé.

Mais ces questions sont étrangères à l'amour. Et après ce que je viens de dire, on observera que l'union libre est la condition la plus logique et la plus profonde de l'amour, la plus pure d'intérêts, ou plutôt, puisque toute vie commune comporte des intérêts sociaux, celle qui laisse le premier rang à la transfiguration des

échanges sexuels en recherche magnétique de l'infini par la chair. Et si les magnétismes s'affaiblissent, s'ils ne coïncident plus, si l'amour décroît en force et en lumière, si l'affection mutuelle apparaît comme un lien insuffisant à ceux qui s'unirent librement — que librement ils se séparent, sans daigner recourir à l'expédient du « lâchage légal », qu'ils s'isolent dans leur tristesse hautaine sans plus convier le public à leur séparation qu'ils ne le convièrent à leur alliance, que le silence soit en eux et autour d'eux! Que la loi ne se mêle pas de leur douleur! Cette douleur est belle. Elle n'a point été causée par l'intérêt. Elle n'a point admis que des hontes secrètes salissent les souvenirs qu'elle méditera. Elle n'a point admis la tranquille infamie du partage, tolérée, excusée et subie dans tant de mariages comme la seule façon de rectifier l'inhumanité des lois et de faire leur part égale à l'inclination et à l'intérêt. Dans l'union libre, l'intérêt essentiel et unique c'est l'inclination — et c'est là le fondement le plus robuste de sa supériorité morale.

L'union libre est un mariage qui a vaincu la question d'argent. Le jour où les accords

d'intérêts seront précisés par des contrats absolument indépendants des accords sexuels, où le mariage sera une affaire et l'union un acte de foi, parallèles mais distincts, où toute association sexuelle des êtres sera réglée par leur seule liberté, honorée et protégée par des arrangements sociaux, ce jour-là cessera un des plus violents antagonismes qui rendent irréconciliables la société et l'individualisme farouche de l'amour.

L'ENFANT CONTRE L'AMOUR

L'enfant est le motif d'une des plus fortes objections de la morale sociale conventionnelle à la liberté de l'amour. Elle voit en lui la fin de l'amour, au double sens du mot : l'enfant est le but, la « fin naturelle » de l'amour — il est aussi le troisième être par qui doit finir le libre amour des deux autres, et à dater de sa venue ils doivent passer de l'amour à l'affection.

L'enfant, selon cette morale, intervient comme un rappel de l'hérédité. Armé du droit du passé, il restreint les hardiesses libertaires de la passion, réimpose le devoir, exige la réintégration, par le « droit chemin », aux cadres sociaux

Le baptême de l'enfant est l'extrême-onction

de la passion. L'enfant est le moyen par lequel la société entend remettre la main sur le couple rebelle, elle s'approprie en lui le dernier terme des expansions et des indépendances de deux créatures qui auraient voulu vivre à l'écart selon un contrat exceptionnel. Elle s'arme si puissamment, pour légitimer cette reprise, d'arguments fondés sur la nature et l'appel des raisons les plus nobles, que les amants troublés s'inclinent, et admettent que l'enfant mette fin à leur révolte spirituelle, change tout au moins la forme de leur attachement. Par la mère, la société reprend la femme. Elle profite au nom de la race et de la loi de tout ce que la mère apporte contre ce que la femme concède. Les amants qui ont un enfant reconnaissent implicitement qu'une période d'extase unique est terminée — et ils trouvent juste, malgré leur regret, qu'elle le soit.

Or, peut-être n'y a-t-il là que le plus subtil des pièges tendus à cette bonne foi naïve qui est la marque des libertaires passionnés, et qui a toujours servi à les abattre dans les innombrables drames nés du conflit de la société et de l'amour. Ce piège consiste dans l'acception frauduleuse de l'idée de l'hérédité.

Cette idée, qui a révélé au siècle dernier la puissance formidable du Passé, a apporté dans le monde la forme la plus angoissante du pessimisme : elle a opprimé l'homme par la peur d'un immodifiable déterminisme, elle en a fait l'esclave des morts, elle lui a prouvé qu'il était fabriqué avec la chair et l'esprit des morts, et qu'il n'était qu'un passé ajouté à la série des passés, une abdication ajoutée à la série des abdications. Elle lui a annoncé que la Restriction était la Loi, puisque sa pauvre initiative illusoire n'était que le résultat d'un jeu de permissions et de restrictions légué par les morts. Et ces restrictions qui étaient derrière lui, il n'existait que pour les transmettre à l'enfant, qui était devant lui et les transmettrait à son tour dans la série sans fin des passés successifs, sans l'espérance d'un écart de liberté, d'une brisure d'indépendance.

Jamais peut-être idée plus triste, plus déprimante ne s'était imposée — et l'humanité le sentit si bien qu'elle s'ingénia de suite, pour s'en dissimuler l'horreur, à lui découvrir des aspects consolants, culte des morts, sainte joie de l'obéissance et de la règle — tous éléments qui ramenaient la liberté de pensée au respect

des formes légales transmises et de ces religions qui ont toutes placé leur Dieu *derrière nous*, *avant* l'humanité. Ce Dieu, l'humanité ne peut l'atteindre qu'en rétrogradant, et elle doit renoncer à le conquérir, à le posséder par le développement à venir de la science audacieuse et libre. On peut dire que jamais un principe apparemment scientifique et naturiste comme le déterminisme n'apporta à la religiosité, en somme, un concours plus efficace. Il parut d'abord s'en éloigner et servir le scepticisme en niant le miracle et la Providence. Mais par l'affreuse mélancolie qu'il dégageait, il ramena vite une humanité toujours désireuse de rêve à la réaction spiritualiste dont nous avons vu récemment profiter le néo-catholicisme.

Peut-être la réaction eût-elle été tout autre, si l'on avait consenti à envisager tout différemment cette loi oppressante et morne, tendant à incliner une fois de plus la douloureuse âme humaine aux charmes endormeurs de l'esclavage, et à clore ses ailes toujours frémissantes.

Cette terrible force subie, aussi terrible et aussi subie que toutes les forces naturelles pourquoi ne pas la capter comme celles-ci le

furent? Est-ce un rêve plus fou, ou une possibilité plus géniale, que toutes les captations du feu, de l'eau, de la terre et de l'air, qui ont renouvelé les formes matérielles de notre existence?

Il ne nous est pas défendu d'imaginer le Divin comme le but idéal à la connaissance duquel tendra, dans le Futur, la totalisation de nos découvertes et de nos victoires sur les secrets de la nature. Ce n'est point là une irréligion, mais un renversement des religions préétablies dont le caractère de constitutions sociales et morales provisoires et primitives, utiles jadis, maintenant caduques, n'est plus nié. Nous pouvons aller vers Dieu sans devoir retourner la tête vers lui. Il ne nous est pas défendu davantage d'imaginer que nous pourrions, ayant constaté le principe d'hérédité, nous en emparer au lieu de le subir, et constituer par son emploi judicieux une sélection humaine, un type libre.

Si vraiment l'étude du passé nous a conduits à reconnaître qu'une créature est le résultat immanquable d'une série de combinaisons transmises, cela a pu d'abord nous forcer à nier toute liberté et à nous courber

devant un fatalisme : mais rien ne s'oppose à ce que nous croyions possible de disposer de ces combinaisons et de faire de ce fatalisme le tout-puissant auxiliaire de notre volonté. Après avoir connu la loi pour la subir, nous la connaîtrions pour créer à notre tour, et à notre gré, par des croisements longuement calculés, une humanité d'élite.

Assurément nous ne saurions en créer beaucoup d'exemplaires. Nous ne pourrions procéder selon le gaspillage aveugle de la nature, qui sème au hasard avec une prodigalité inouïe, animant des formes sans souci des immenses déchets : notre but ne serait point la fécondité irresponsable et multiple, mais la sélection limitée d'une aristocratie humaine, sélection qui emprunterait à la science des moyens autrement complexes que ceux qui ont présidé à la généalogie des pur sang ou des dynasties. Ce serait là un Grand Œuvre de la psychophysiologie recréatrice. Il a été envisagé sous le mode, sous le vocable de l' « eugénie ». Rien d'absurde ne tare son audace. Une telle tentative du savoir humain n'aboutirait-elle qu'à la constitution d'un seul être, que par cet être la preuve vivante serait faite du pouvoir hu-

main de retourner les principes oppresseurs de l'hérédité.

Une semblable combinaison de science et de volonté semblerait faire abstraction de la passion et de l'amour, qui sont des élans magnétiques vers l'infini jetant sur leur route des germes et n'en raisonnant pas la destinée. Et certes d'abord la passion et l'amour, enivrées de leur libre choix, verraient en cette œuvre de sélection froidement logique leur plus grand ennemi, intervenant avec une rigueur et une insensibilité mathématiques dans la mêlée passionnelle qu'excite éternellement, pour ses fins, la nature.

On a même rêvé une société où les enfants seraient propriété d'État, élevés par et pour l'État, et parmi lesquels on pourrait alors choisir, pour l'expérience de la sélection eugénique, des types qu'on unirait en vue de la production d'une descendance sans tares unissant les éléments physiques et moraux les plus harmonieux. L'amour se révolterait contre ce choix et cet appareillage, il y verrait une violence horrible faite à la force aveugle, tout enivrée de la confuse création de la nature, dont il est agité. Et pourtant ces couples isolés pour

l'œuvre eugénique, reconstituant une petite société dans la société, s'aimeraient, élevés en commun. L'éternelle attirance renaîtrait en eux, et d'eux daterait la première génération consciente non reçue du hasard, mais calculée et stylisée par le génie de l'homme.

Il y aurait eu, au moment de cette entrée dans une ère qui changerait toute la morale sociale, une période d'étonnement, de rébellion instinctive, de douleurs individuelles, l'amour n'ayant eu jusqu'alors d'autre but que soi.

Et cependant l'amour serait bientôt amené à comprendre qu'une telle tentative répondrait à son but mystérieux et suprême, la transmission des « mois » défiant la mort, et les transmettant dans leur double intégrité. L'enfant voulu et conçu de telle sorte serait véritablement non pas la restriction mais l'affirmation de la liberté illimitée de l'amour. Il démentirait la prétention sociale de clore l'ère d'indépendance du couple : il ouvrirait au contraire à celui-ci une ère de droits nouveaux. Par une semblable fusion de la volonté et de l'instinct, l'amour cesserait d'avoir peur de la rivalité de l'enfant, et verrait en celui-ci l'affirmation vivante de ses initiatives.

Nous n'en sommes pas encore là. Nous vivons encore sous la double contrainte de la religiosité et de l'hérédité, qui nous condamnent à tourner la tête vers le Dieu d'où selon elles nous sommes partis, et qui nous guette en disant : « Tu n'iras pas plus loin : pour me connaître, rétrograde. » Et l'hérédité s'unit à la religion pour nous intoxiquer par cette maladie lente qui peut être appelée la peur du bonheur. Cette peur est une des conditions de notre obéissance au contrat social. Il est de l'intérêt essentiel de la société que personne n'y ose aller jusqu'au bout d'un geste, d'une idée, d'un désir : quiconque l'ose est déclaré monstre, c'est-à-dire exceptionnel et pouvant engendrer de l'exceptionnel, démentant une harmonie fondée sur l'opportunisme des médiocrités concertées. C'est pourquoi toute arme est bonne à la société contre l'amour, qui est le plus grand créateur de valeurs exceptionnelles. Ce ferment de vie qu'elle n'a su remplacer et dont elle a besoin en le haïssant, elle le traite comme un explosif ou un poison ; elle tâche, obligée de s'en servir, d'en annuler les effets, elle le réduit à l'office de « piège à féconder » et, sitôt obtenu l'enfant, elle en fait la fin de l'amour. L'instinct

maternel détache suffisamment la mère de l'amoureuse pour l'inciter à retourner aux préjugés et aux devoirs de la communauté, que l'amour lui avait fait négliger. Dans une société eugénique, l'amour trouverait en la maternité son indépendance définitive, la garantie de sa suprématie sociale.

Nous en sommes encore à une période où la conception de l'exceptionnel et de l'eugénisme encourt l'accusation d'immoralisme, et où l'on confond à dessein l'immoralisme et l'immoralité. Ce dernier terme désigne l'infraction réputée criminelle à la morale courante, commise par quelqu'un qui croit à cette morale. L'immoralisme désigne l'état d'esprit d'un être qui peut bien se ranger sous la règle commune, mais croit à la relativité et à la faiblesse de toutes les morales établies, et en fait la critique comparée devant son propre état moral libre.

Si ce livre est, comme *De l'Amour physique*, un ouvrage immoraliste, je prétends que ni l'un ni l'autre ne décèlent la moindre immoralité, car je ne crois pas à la morale courante et ne me donne point la peine d'y manquer, et pour moi la seule immoralité consiste dans le fait de vivre sans préoccupation de la question

morale, satisfît-on à tous les préjugés dont l'observance suffit à mériter un certificat d'études primaires de la vertu. Le monstre est, par une convention analogue, tout type annonciateur de transformations, et le vulgaire ne veut pas remarquer que la série des types qu'il admet comme normaux a toujours été au cours des âges une série de monstres relativement aux espèces antérieures; c'est ce que penserait l'homme lacustre d'un de nos électriciens.

L'honnêteté incomparable des savants réside dans cette religion de la vérité qui leur fait rejeter à l'instant la théorie la plus célèbre si une découverte la démontre fausse. L'inventeur reste honoré, mais sa théorie est abandonnée, et les savants trouveraient absurde et funeste de s'obstiner à la maintenir, sous prétexte qu'il y va de l'honneur et de la vertu. La vérité est leur honneur et leur vertu, ils savent que la science ira de rectifications en rectifications et ils ne s'en étonnent ni ne s'en découragent.

Il n'y a que la morale pour être menteuse au point d'exiger le respect immuable de ses dogmes et de considérer l'apparition des contre-vérités éthiques ou religieuses comme un scandale d'immoralité. L'immoralisme n'est

pas autre chose que la ferme résolution de considérer les données morales comme soumises aux mêmes lois de contre-expérience que les données scientifiques, et de constater que toute morale est provisoire, progressive, et valable seulement jusqu'à la nouvelle constatation qui la ruinera, sans qu'il soit utile de traiter sans respect ses inventeurs précédents. Les fondateurs de religions et de codes ne deviennent haïssables que par la faute de ceux qui exigent l'intangibilité respectueuse et l'observation passive de leurs dogmes périmés. Ils n'ont pourtant pas été, non plus que les grands savants, autre chose que des monstres, c'est-à-dire des exceptionnels dont toutes les manifestations furent successivement combattues. Si la morale n'est pas tenue pour aussi vivante et mouvante que la science — et c'est l'hommage que lui rend l'immoraliste — elle n'est qu'une chose morte, et aussi nuisible que le serait par exemple dans les sciences la théorie des tourbillons de Descartes ou celle de « l'horreur du vide » si on déclarait criminel d'en douter et de fonder la physique sur d'autres bases.

Je ne doute pas que ces considérations ne doivent faire envisager les quelques audaces

qu'on croira trouver en ce livre comme les prodromes de vérités destinées à être acceptées et tenues pour banales dans quelques années — et que spécialement ce que je dis de l'enfant, à l'heure où je le dis, ne soit fait pour étonner avant de paraître trop naturel. J'écris encore ceci sous le régime de la peur du bonheur, et à une époque où l'enfant est dressé par la société contre l'amour de telle sorte que celui-ci doive en appréhender la venue comme une nouvelle menace de contrainte. L'amour est une transposition trop richement imaginative des suggestions de la nature pour qu'il n'ait pas donné au désir un tout autre sens que l'instinct de créer un être. L'amour accepte l'enfant, il n'en a point fait son motif primordial.

Le souci de l'enfant survenu inspire à l'amante un éloignement de l'homme tout instinctif, dont les raisons sont d'origine physiologique, et c'est là ce que la société jalouse de l'amour utilise pour un détachement moral. Il y a un moment infiniment troublant où l'amante se transforme en mère, où elle hésite entre ces deux rôles, où tout ce qu'elle veut donner à l'un fait tort à l'autre, où le magnétisme de l'amour est combattu en elle par un idéal différent, où

elle tâche de s'éclairer et de concilier. C'est à cet instant que la nature la ramène du rêve individuel aux traditions de la série animale, et que la société l'absout d'avoir disposé de soi en considération de l'« utilité » de son acte. L'enfant est pour la société l'utilité et l'excuse de l'amour. Pour l'amant, comme pour l'artiste, l'art et l'amour sont totalement inutiles, c'est-à-dire qu'ils trouvent leur fin en eux-mêmes. Le désarroi de conscience imposé aux amants en une telle heure ne peut être apaisé par l'idée qu'ils n'ont fait que prolonger et incarner le symbole de leur double liberté. Ils savent trop que l'enfant leur sera pris, qu'il différera d'eux par une foule de traits héréditaires empruntés à leurs ancêtres, qu'il échappera un jour à leur contrôle moral, qu'il représentera, mêlés à eux-mêmes, des morts dont ils n'auront rien su, qu'il sera un étranger malgré tout. Ils n'auront pas été libres de le vouloir, de le préparer, ils ne se seront pas choisis en pensant à lui, ils l'auront à peine prévu. C'est pourquoi l'amour a peur de l'enfant.

Il en serait tout autrement dans une société reconstituée au point de vue de l'eugénie, ayant fait table rase de toutes les raisons actuelles d'union, n'ayant décrété qu'un seul principe légitime, celui de la combinaison physiologique la plus juste et la plus fructueuse. Nous sommes tellement éloignés de cet état que dans le mariage lui-même, c'est-à-dire dans une combinaison sanctionnée par les cultes et les codes, ayant pour but franchement avoué la continuation de la race, et ne tenant l'amour que pour un moyen, l'étude des conditions physiologiques et du rôle des hérédités dans le croisement se borne à quelques vagues renseignements sanitaires pris discrètement, les convenances ou les revenus demeurant les objets essentiels de l'accord.

L'enfant est fait par une jeune fille dont l'ignorance est un brevet d'honorabilité, et un homme qui pense peu ou point à l'hérédité de sa famille, et ne s'enquiert à peu près pas de celle de sa femme. Pendant la gestation même, aucune précaution sérieuse n'est prise avec méthode, avec volonté d'application, pour éviter à l'enfant qui se forme des répercussions organiques dont les conséquences pourront le

poursuivre toute sa vie, et il n'est pas exagéré de dire que l'imprévoyance du couple trop souvent commet sur l'enfant futur de véritables demi-infanticides. Personne ne se charge d'inculquer aux mères la connaissance de la responsabilité redoutable qu'elles assument, durant toute la gestation, à l'égard de l'être à venir ; on s'en tient à quelques banales recommandations, à de fades manuels, on ne les enclôt pas dans le silence reposant d'une retraite corporelle et spirituelle ; et, par une inconscience dont les Orientaux sans parler même des bêtes nous feraient honte à bon droit, on ne les soustrait même pas, jusqu'à un terme avancé, aux recherches du plaisir qui inflige à la créature qu'elles portent les tares hystériques les plus graves.

« Il n'y a plus à se gêner », leur suggère-t-on trivialement : mais c'est l'enfant qui est frappé, et expiera cette luxure. Ainsi se fait, dans l'immense majorité des cas, avec aveuglement, ignorance et désordre, l'expérience la plus haute de la physiologie, gâchée par des opérateurs maladroits qui se sont unis pour créer la vie, étourdiment, sans science ni conscience, sans s'inquiéter de ce que leur progéniture pourra encourir du fait de leur imprévoyance, ou prêts à en

rejeter sur l'hérédité les conséquences funestes.

Si la majorité en est là dans le mariage, dans un état qui subordonne l'amour à la création de l'enfant, le choix individuel à la continuation sociale, comment l'amour ne serait-il pas plus légitimement amené à exclure de son désir le tiers qui vient troubler la contemplation mutuelle, rompre le cercle magique, mêler à l'idéal un autre idéal? Si l'enfant fait peur à l'amour, la société l'a voulu. Ce n'est peut-être qu'un terrible orgueil, cette résolution par laquelle l'homme ose voir dans le suicide et dans le refus d'enfanter ses deux droits souverains, les droits de son libre défi à la vieille loi du flambeau qu'on doit entretenir. La société qui ne peut lui ôter ces deux droits lui en impute l'exercice à crimes : mais elle les détermine trop souvent. Si l'amour s'est détourné de la nature pour imaginer sa fin dans un vertige métaphysique et non dans la radieuse réalité de l'enfant procréé, du flambeau rallumé, c'est que la société a voulu que le flambeau fût à elle, tout en détestant la flamme, en tâchant d'éteindre l'amour. Elle ne tolérait que la lueur gardée par les froides et officielles vestales, elle avait peur de l'ardente torche d'Eros, capable de l'incendier tout entière.

L'ÉGOÏSME EN AMOUR

C'est à toi que je consacrerai ce chapitre, chère petite mante religieuse qui dévores ton mâle aussitôt qu'il t'a fécondée, en commençant par lui manger la tête, et donner ainsi, mieux que les femmes les plus ingénieuses ne l'ont jamais pu faire, l'exemple symbolique et parfait de l'amour-passion. Le dernier terme de la jalousie enragée et de la possession frénétique, communément prises pour les expressions du véritable amour, n'est-il pas en effet l'absorption totale de l'être aimé? Et il est vrai que l'anthropophagie offrirait une solution satisfaisante, mais elle n'est point admise dans nos mœurs. Toi seule, petite mante religieuse, fus assez libre

pour avoir trouvé cette solution à la fois philosophique et culinaire qui te permet de demander à ton conjoint une joie suprême en le transformant en comestible. Quand notre espèce est surexcitée par l'amour-passion et la hantise d'infini recélée dans la jalousie, elle tue — mais elle ne mange pas, et tel qui couvrait de baisers et de morsures la chair de sa bien-aimée, et l'assassina pour qu'elle ne fût point à un autre, refuserait de s'en repaître, bien que l'assimilation de sa substance dût être cependant la forme idéale et définitive de sa possession. En cela s'atteste, petite mante, la supériorité logique de ton instinct : et si certaines femmes sont expertes à nous manger la tête, ce n'est encore qu'au figuré.

L'amour que j'étudie en ce livre est assez différent de celui qui dévore son objet : l'amour que je conçois est plus fort que la mort et ne se fait pas son pourvoyeur, car il est lumière, liberté, vie, et défense à deux contre la mort. Entre cet amour et l'amour-passion, il y a tout simplement l'écart qui existe entre l'égoïsme et l'altruisme. Il y a des gens qui aiment pour se satisfaire, et d'autres pour satisfaire la personne qu'ils aiment. Il est infiniment facile et

agréable d'aimer pour soi, de vouloir quelqu'un et de le vouloir à soi seul parce qu'on le trouve plaisant. On ne se considère aucunement comme égoïste. « Égoïste, moi? Allons donc ! Je le suis si peu que j'adore! » Et cependant un tel amour est un hyperégoïsme, car on prolonge sa chère personnalité dans un être, et c'est d'elle qu'on s'occupe en lui. On en veut faire, comme dit la romance de carrefour, « son bien, sa chose », et on supprime d'emblée son individualité libre pour la changer en miroir où on se contemple complaisamment. Cet amour, le plus répandu, est très proche de la haine. Il a toujours son couteau tiré et sa balle prête si l'objet aimé fait mine de se soustraire au contrat unilatéral et léonin qu'on lui a imposé. « Je l'aimais! » C'est le cri d'excuse de tous les assassins passionnels. Et le jury béat répète : « Que voulez-vous? Il l'aimait. » L'effet de ce mot passe-partout est magique, tant les romans ont infecté de sophisme la raison publique. Ce genre d'amour est une sorte de folie des grandeurs, dont le meurtre est le terme suprême.

L'immense majorité des hommes ne comprennent pas que l'impossibilité de la posses-

sion durable, le recommencement éternel de l'effort rythmique, du flux et du reflux de l'amour, ne sont des causes de douleur que si l'on en méconnaît la profonde nécessité et l'harmonie naturelle, et qu'une possession permanente serait la mort. C'est pourquoi l'illogisme a inventé la jalousie, qui est un raisonnement faux poussé jusqu'au paroxysme sur le chemin de la folie et du crime, un attentat au secret de l'âme, et une transformation monstrueuse de l'antique idée de propriété physique en droit de propriété morale. L'amour-passion est le dernier terme de l'égoïsme et un raffinement intellectuel sur le rapt primitif, parce qu'il s'arroge à l'instant le droit de jalousie : il garde quelque chose de brut et de farouche, il s'identifie à la haine parce qu'il veut exiger l'infini d'un être périssable, désobéit à la loi du changement universel, ne déplace que des forces mauvaises, et n'aboutit qu'à la désespérance et à la mort.

Le caractère essentiel de l'autre amour, de celui que j'appelle l'humble amour, c'est au contraire l'oubli instantané et radical de soi. La personnalité de l'être aimé apparaît dans le champ de la conscience et en déloge l'égoïsme.

On ne sait plus si l'on mange ou dort, on ne pense qu'à améliorer le sort de l'autre créature, et si elle est bien on est bien, et si elle rit on est enchanté, et si elle a chaud on n'a plus froid, et cet oubli total de soi-même est une évasion et une exaltation qui égale en intensité le paroxysme de la passion égoïste. Il y a des gens nés pour l'un ou l'autre de ces amours, il en est aussi qui les éprouvent successivement : et peut-être même ne peut-on goûter complètement l'amour de joyeux sacrifice qu'après avoir connu le premier. Quand on s'est repenti dûment de s'être avili dans celui-ci, le second s'impose plus tard comme une récompense. On s'aperçoit qu'on a été l'acteur forcené de sa propre comédie romanesque, de son auto-suggestion nerveuse, et qu'à force de vouloir usurper l'âme d'un autre être, de modeler son esprit et son cœur, de le posséder mentalement bien au delà de ce que la nature physique a permis, on s'était infiniment moins occupé de faire son bonheur que d'en tirer les éléments d'une satisfaction égoïste. On a été jusqu'à prononcer la formule : « Qu'elle périsse, plutôt que d'être à un autre, perdue pour moi ! » et dans cette formule qu'on croyait sublime, et qui est celle

de tous les crimes d'amour, on a découvert une stupidité dont on est resté épouvanté. De ce jour a daté la convalescence de cette maladie hallucinatoire et romantique — et on s'est mis en route, à peine dégrisé et encore tout courbaturé, vers la constatation de vérités calmes, saines et claires.

Aimer pour s'oublier rend infiniment plus heureux qu'aimer pour absorber. On est ainsi, et seulement ainsi, sûr de n'être point déçu. L'être qui veut avant tout être aimé, comme le chat qui se caresse à nous et ne nous caresse pas, est toujours menacé de tout perdre. Mais celui qui aime « pour l'autre » même non payé de retour, n'est point dupé. Il est, en tous cas, délivré de l'horrible obsession de la jalousie : « Suis-je aimé autant que j'aime? » Peu lui importe : sa joie inaliénable, c'est de chérir. Rares sont les belles natures qui conçoivent ainsi l'amour dès le début de la vie. Plus nombreuses sont celles qui, guéries de la première forme néfaste et douloureuse, arrivent à l'humble amour avec l'expérience, la bonté, la pitié, la calme compréhension. Cet amour-là porte en lui son absolu et ne le place pas dans l'autre être. Il respecte la liberté de cet être,

il essaie de le mériter et non de le dompter, il se confirme par l'affection. Je sais que le mot « affection » jette beaucoup moins de feux que le mot « amour ». Il signifie pourtant une très grande chose, la défense de l'être cher contre la vie, et il comporte l'attrait sensuel, alors que l'amour-passion, avant tout sensuel, ne comporte pas toujours l'affection dévouée et ne consent jamais à s'y subordonner. Les femmes rêvent toutes l'amour-passion, mais toutes savent, même sans l'avoir, que l'humble amour leur vaudra bien plus de protection, de tendresse réelle et de paix effective, une alliance et non un combat. Quand deux amours-passion s'affrontent, le résultat est presque toujours tragique : mais c'est une chose divine, et un héroïsme antiromanesque dans notre temps, que l'entente de deux affections dont chacune s'oublie pour l'autre et qui, au lieu de se brûler, se renforcent.

Si l'affirmation constante de ce livre est qu'au plus profond de l'étreinte physique se trouve la plus grande beauté et le sens le plus pur,

le plus haut et le plus grave de l'amour, — contrairement aux vertueuses théories du platonisme sentimental et de l'excuse du péché par l'inclination, — il faut convenir que la plupart des êtres humains font de l'amour l'usage le plus caricatural, le plus vil et le plus incompréhensif, au point d'en mimer le geste sans même en soupçonner la signification véritable. Il en va de l'amour comme du langage. Le plus vulgaire hésitera à parler de peinture ou de musique, ignorant le maniement du pinceau ou de l'archet, mais se croira en droit de juger un style, parce que l'écrivain parle avec les mots « de tout le monde » : et ce préjugé est pour nous une source de calamités. Le vulgaire méconnaît qu'avec les mots, leurs sonorités, leurs relations subtiles, l'écrivain refait un langage aussi distinct du dialogue quotidien que celui du clavier ou de l'ébauchoir. Pareillement, l'amour n'est qu'une superposition psycho-physiologique au geste primitif, et c'est cette superposition qui est tout. Rien n'est plus galvaudé, plus méconnu, plus travesti, plus faussé, plus dénaturé que l'amour, et c'est là une des conditions du maintien de la société par la force d'inertie : et si l'amour était com-

pris de tous, la société se transformerait. Ou plutôt elle n'a pu se former que grâce aux déviations et aux perversions successives qu'elle a fait subir à l'amour. L'amour est la cellule-mère d'où la société est issue, et cette cellule-mère est tombée en pourriture.

Tout le monde croit connaître l'amour, chacun en parle, et tout le monde, sauf quelques rares êtres qui se cachent et se taisent, le dément, le bafoue et le profane. C'est à la fois l'effet de la bassesse intellectuelle de la masse, et, dans la minorité éduquée, l'effet de la séparation religieuse et spiritualiste du corps et de l'âme, de la chair et du sentiment, du vice et de la vertu, du péché et de sa légalisation, dualisme où je vois le comble de l'immoralisme, une monstrueuse absurdité, et la source de toutes les perversités passionnelles.

Il est juste de dire que, si les êtres sociaux souffrent par l'amour, presque toutes ces souffrances ne sont point dues à l'amour lui-même, mais aux hypocrisies, aux mensonges, aux procédés de basse comédie qu'ils se permettent à son propos. Et là où ils accusent sa fatalité, il se venge de leur profanation. Son nom, à quoi ne s'accole aucune définition loyale, sert, selon

le bon plaisir de chacun, à couvrir les pires excès de l'égoïsme et les plus cyniques démentis à l'idéalisme altruiste sans lequel la vie n'est qu'un chaos de sensations.

Jamais pavillon plus beau n'a couvert plus suspecte pacotille. Qu'est-ce que l'amour pour l'épouse coureuse de garçonnières, la maîtresse assassine, la divorcée en quête d'un nouveau conjoint, le fat désœuvré ou l'élégant nécessiteux qui cherchent plaisir ou dot? Le pseudonyme honorable de leur vilenie, et son alibi devant la considération ou, en cas d'épisode tragique, devant un jury dont ce mot fascine la banale bienveillance. A peu près universellement l'amour, s'il n'est point réduit à être l'appellation décente du besoin sexuel, est le nom d'une catégorie de haines et d'égoïsmes dont l'aveu direct serait impossible. Méconnu dans son sens grave, pur et transfigurateur, de recherche de l'infini à deux, il n'est plus que le paravent des appétits, et d'une série de tyrannies, de crimes et de fanatismes. Il a servi de prétexte pour installer un lit au milieu du théâtre contemporain, et faire tourner autour de ce lit des marionnettes aux consciences frelatées, faisandées ou nulles,

tandis qu'un public béat, raffinant sur la grivoiserie psychologique, attend la minute où, sur ce lit, ces marionnettes se laisseront choir. C'est sans rire ni révolte que l'opinion permet l'intervention du nom de l'amour dans les fantaisies du revolver, du couteau et du vitriol, dans ces conflits brutaux de la luxure et de la jalousie où la mentalité des apaches et des filles devient le fait des personnes les plus cultivées de la bourgeoisie bienséante. L'amour est le mot passe-partout, le sésame de la littérature romanesque, bête s'il n'est pas sanglant, et souvent sanglant à cause de cette bêtise elle-même dont le roman sentimental est le plus effronté propagateur.

En réalité, ce genre d'amour qu'on a appelé l'amour-passion et qui conduit au crime n'est que l'auto-intoxication d'un amour unilatéral agissant comme s'il n'était pas sûr d'être partagé. La plus urgente distinction à établir est celle entre l'amour *éprouvé* et l'amour *partagé*.

Ce sont deux mondes dissemblables. L'amour éprouvé est unilatéral : c'est un onanisme imaginatif. Et lorsqu'il s'exaspère jusqu'à l'amour-passion, l'amour-crime, c'est un onanisme hystérique de l'esprit, qui envahit la

cérébralité tout entière et progresse de la jalousie au meurtre par une aggravation de folie individualiste concluant à l'absorption et à l'anéantissement de l'objet aimé. C'est une horrible démence que cette transmutation de l'affectivité et de l'instinct d'amour en cette voluptueuse perversité du crime passionnel qui voit dans le fait de tuer ce qu'on aime et d'anéantir son propre objet un suprême motif d'éréthisme.

L'amour éprouvé, se complaisant en soi et se bâtissant lui-même toute sa tragédie, ne tient pas compte de la transformation que doit créer en lui le fait d'être partagé. Il s'inquiète, souffre et s'exaspère comme lorsqu'il aimait sans savoir si on l'aimerait. Il arrive communément que deux êtres dont chacun aimait l'autre, lorsqu'ils se le sont dit et ont constaté l'égale intensité de leurs attraits, se modifient et s'échangent. Il advient aussi qu'ils demeurent tels qu'ils étaient et se heurtent : ainsi naissent la jalousie, la haine et le crime. Dans l'autre cas il y a entente et bonheur. Mais plus communément chacun demeure sur ses gardes, rêvant d'être la mante religieuse qui mangera la tête de l'autre.

Celui qui aime, et exige pour cette unique raison d'être aimé pareillement et autant, poursuit seul le développement de sa passion, et veut contraindre — celui-là s'achemine vers la tragédie de l'injustice et de la cruauté. L'amour-passion, quelque preuve de réciprocité qu'on lui offre, n'est jamais convaincu, et agit toujours, au sein même de la possession, comme s'il était repoussé. Cette infirmité est le propre de son orgueil et de son éternelle insatisfaction. L'amour n'est ni une destruction ni une intensification, mais une transposition du moi. Dès qu'on sait que l'amour qu'on propose est partagé, l'abdication partielle, progressive et volontaire et la transformation méthodique de la personnalité sont les premières conditions du bonheur : oublier d'être soi, n'être plus soi, devenir à deux quelqu'un d'inconnu fait des deux.

Le passionnel voué au crime ne s'abdique pas, il s'hypertrophie, il ne veut pas se fondre, mais absorber. C'est pourquoi j'appelle l'amour de fusion l'*humble amour*, par opposition à ce glorieux et exécrable mot composé d'*amour-passion* qui étale si souvent à la barre des cours d'assises un sanglant délire de la vanité. L'amour

partagé, bilatéral, supprime chez ses deux contractants les fébrilités de l'amour éprouvé unilatéralement : il les dépersonnalise au profit d'une personnalité tierce et nouvelle qui s'appelle le couple. Mais la prolongation de l'amour-passion, entre deux êtres, sous les formes qu'il revêtait en chacun d'eux avant les aveux et l'entente, est une mise en commun de deux jalousies, de deux doutes, de deux tyrannies avides de se vaincre et de s'entre-dévorer, et elle engendre la défiance jusqu'à l'espionnage, la fureur au sein même du plaisir, la haine : ou plutôt l'amour-passion peut être défini comme une variante de la haine — un terrible onanisme à deux, lourd de remords, impatient du joug, traînant après soi de redoutables désespérances et d'affreuses suggestions.

Par l'amour-passion deux créatures s'entre-tuent : dans l'amour partagé elles s'accordent à reconnaître avec humilité, avec ferveur mutuelle, l'urgence de protéger contre toute société leur total isolement. Elles s'entr'aident contre l'ennemi du dehors. L'amour-passion est stérile : l'amour partagé, l'amour de dépersonnalisation volontaire, l'humble amour, est fécond.

Ceux qui l'éprouvent, même s'ils n'engendrent

point d'enfants, créent pourtant, dès qu'ils se rencontrent, un être nouveau : cet être abstrait est fait du meilleur d'eux-mêmes, de la projection de leurs chairs et de leurs consciences. Il s'appelle *leur amour :* il est ce qu'ils sont devenus, ils n'existent plus que pour collaborer à le faire vivre et à l'embellir, ils sont les ouvriers de leur bonheur, y travaillant pieusement et en silence. Ni l'un ni l'autre ne sait si lui-même, séparément, pense, ressent, agit, existe : ils n'ont de signification que l'un par l'autre. S'ils se rappellent ce qu'ils étaient avant de s'être aimés, cela ne leur évoque que des étrangers. Ils ont oublié leurs « mois », ils ne connaissent que leur « nous » et ce « nous » c'est leur création, issue de leurs deux renoncements, c'est leur enfant idéal auquel ils sacrifient tout joyeusement, — tandis que les enfiévrés de l'amour-passion, à la fois tyrans et victimes, maniaques de l'absorption mutuelle, se guettent, insatisfaits, sombres, arrêtés dans leur rage de possession par les limites naturelles de la chair, heurtent leurs corps, perdent leurs âmes de vue, et attendent de se consumer ou de s'exécrer jusqu'au crime.

ADOLPHE, OU LA SOCIÉTÉ CONTRE L'AMOUR

Peut-être ne me suis-je pas assez fait scrupule jusqu'ici de dissiper un malentendu entre le lecteur et moi, touchant les rapports de la morale et de l'amour : à savoir qu'il n'en existe aucun.

La morale est une fiction rationaliste : l'amour n'obéit à aucune morale parce qu'il crée sa morale, s'en nourrit et en meurt. Tentative magnifique et désespérée pour approcher en un éclair le principe de toute vie, il est par excellence l'acte antirationaliste : il ne révère pas un idéal inaccessible inventé et défié par son

imagination, il s'élance au plus profond des causes motrices de l'univers. La morale, pour l'amour, est d'être la force-amour avec toutes ses qualités de force, et s'il ne niait pas toute morale, il cesserait de prétendre à l'absolue prépondérance de la valeur qu'il est. C'est donc folie et contradiction que de tenter d'accorder la morale et l'amour, de chercher à celui-ci l'excuse de celle-là et de vouloir lui ménager ainsi une place légitime dans la société, car il préfère, se riant d'y être admis par les boules blanches d'une faveur titularisée, s'y choisir sa place occulte, autrement grande.

A mesure que la morale chrétienne le considérait comme un péché capital et une suggestion démoniaque, c'était pour les sceptiques et les libéraux une sorte de revanche que de le tenir pour une bagatelle : et ainsi l'amour était-il également méconnu par eux dans la vraie nature de ses conditions physiques. En le réduisant à une frivolité et à une formalité, à un phénomène analogue à la nutrition ou à l'élimination, les sceptiques lui ont encore plus nui que les mystiques en y incarnant le vouloir-vivre qu'ils haïssaient. Seuls les antiques ont compris que l'amour était grave et puissant

précisément parce qu'il est la plus violente forme des fatalités de l'instinct et étranger à tous les idéaux de la morale, qui consistent à supposer des règles dans le ciel, à voir la vie autre qu'elle est, et à l'isoler des conditions qu'elle engendre et modifie incessamment, en supposant qu'elle les suit alors qu'elle les crée. Jamais les antiques, même lorsqu'ils tombèrent dans l'erreur du rationalisme qui nous isole de notre raison et lui ôte toute liberté sous le joug d'une Raison universelle, même lorsque avec Platon ils créèrent de fausses divinités appelées idées, aussi illusoires que les dieux qu'elles remplaçaient, jamais, dis-je, les antiques ne commirent la méprise de ramener l'amour dans cette région factice, et de le traiter selon les procédés de la morale. Ils respectèrent toujours son mystérieux et fort isolement : pour eux, devant ses décrets, tout ce qui s'explique, se conseille, se raisonne et se justifie s'arrêtait, précisément parce qu'ils restaient frappés de son caractère élémental, physique, magnétique.

Il a fallu le judaïsme et son succédané le christianisme, qui vengea le judaïsme en ruinant le monde antique et en déconsidérant sa morale de force, pour imposer le sophisme de la légiti-

mation de l'amour par son admission conditionnelle dans la morale. Notre société rationaliste, qui combat les religions sans s'apercevoir qu'elle en est nourrie, et qui s'est refait un Panthéon de la Raison et des Idées, cette société ne peut rien utiliser de l'amour, parce que l'amour est un élément fondamental d'une morale de force, non-égalitaire, négatrice de vérités fixes, n'admettant ni raison pure, ni beau ni bien révélés comme références supra-humaines, ni aucune forme de kantisme — c'est-à-dire rien de ce qui vicie la mentalité présente.

L'amour ne tient aucun compte d'une telle société, et elle le traite logiquement en ennemi comme représentant l'immoralisme même. Ce qu'une telle société appelle l'amour, c'est une dissociation du besoin physique et de l'amitié, l'une excusant l'autre. Ce dont la société se sert, c'est de l'affection, laquelle est le résidu de l'amour comme le coke l'est de la combustion de la houille après l'échappement lumineux du gaz. L'affection est touchante, utile et vénérable : mais c'est la puînée de l'amour. Elle peut servir à tous les usages sociaux. L'amour n'en connaît aucun. Il est impossible à une telle société d'admettre l'amour, comme il est impossible à

l'amour de vivre dans une telle société autrement qu'en secret, et il en sera ainsi jusqu'au jour imprévisible où renaîtra une société transformant et accommodant à ses conditions d'énergie la libre morale antique. Notre société n'a pas la morale correspondante à ses formes d'activité : c'est un christianisme honteux dans un machinisme, cette vieille morale mue par l'électricité se pense très hardie pour avoir banni les dieux alors qu'elle les a rajeunis sous des pseudonymes ; et le pire, c'est qu'elle croit bien s'être libérée des erreurs, n'ayant fait que les remplacer ! Peut-être sera-t-elle détrompée et procédera-t-elle à un renversement nouveau et plus clairvoyant : alors l'amour sera rappelé et compris, dans un monde où les idées coïncideront aux énergies, comme la plus grande des énergies humaines.

Mais nous ne verrons pas cela, et le malentendu est séculaire et le sera sans doute encore. Ce qui fait la valeur d'*Adolphe*, le plus desséché et le plus antipathique des livres célèbres et durables, c'est la justesse et la force avec lesquelles, atrocement paisible et froid, l'auteur a opposé les deux égoïsmes de la société et de l'amour et a conduit ce dernier jusqu'à sa défaite

inéluctable et à sa mort. Il est indéniable qu'Eléonore est l'obstacle de tout le « bel avenir » d'Adolphe parce qu'elle ne s'inquiète que du présent, et, voyant toutes choses du point de vue absolu de son amour, reste indifférente à toutes les contingences sociales. Les ayant rejetées au mépris de son intérêt et de sa réputation, elle se désole et se rebelle si elles importent à autrui. Il est indéniable qu'Adolphe est jeté dans la plus malheureuse irrésolution par son égale impuissance à choisir l'amour absolu ou la séparation et les bénéfices sociaux de la carrière, sans regrets. A mesure que l'amour d'Eléonore l'opprime, lui pèse, lui donne l'angoissante certitude de « manquer sa vie », il y admire pourtant une beauté dont lui-même est incapable tout en l'appréciant, et il se traîne de concessions en demi-sacrifices, ne contentant ni la société, ni la maîtresse tyrannique, ni lui-même, jusqu'à ce que la société l'écarte, que la maîtresse désolée et obsédante disparaisse trop tard, et qu'il demeure seul avec le vague sentiment d'avoir été ce qu'on n'appelait pas encore du temps de Constant « un mufle ».

Ce couple d'Adolphe et Eléonore s'oppose à celui de Manon et Desgrieux : Manon « sociale »,

Desgrieux aussi absolu qu'Eléonore, gâchant sa vie ni plus ni moins qu'Adolphe, mais avec une ivresse qui malgré tout l'a illuminée. Et *Adolphe* est encore la caricaturale prévision de *Tristan et Isolde.* Elle aussi, la plaintive, fidèle, exclusive et ennuyeuse Eléonore, peut soupirer la question fameuse : « Dois-je encore vivre ? » Mais l'immortelle harmonie artistique de *Tristan et Isolde* résulte de la conformité d'idéal et de renoncement chez deux créatures qui veulent bien tourner le dos à la vie sociale et dire, comme l'Axël et la Sara du romantique et wagnérien Villiers de l'Isle-Adam : « Pourquoi réaliser nos rêves? Ils sont si beaux ! Vivre ? Nos serviteurs feront cela pour nous ! » Ce qu'il y a de discordant, de grinçant dans *Adolphe*, c'est l'inégalité des idéaux résultant de la croyance de chacun en l'inégalité des sacrifices qu'ils échangent. *Adolphe et Eléonore*, c'est une réduction de la partition d'âmes de *Tristan et Isolde* pour médiocres. Dès l'instant que les amants n'éprouvent point l'amour absolu et dévorateur au même degré et n'y puisent point l'énergique appétence de fuir et de périr, leur conflit avec l'ordre social se répercute en eux-mêmes, et il faut bien que le moins aimant, happé par

l'égoïsme social, laisse périr en beauté l'autre dont l'égoïsme passionnel ferait tôt ou tard un gêneur.

Ce qui fait la touchante noblesse des derniers chapitres de *Manon*, c'est que Manon, après avoir admis l'intérêt et l'« adolphisme » au point de se vendre et d'escroquer, en véritable fille, tout en n'aimant que Desgrieux, finit par s'élever à sa hauteur d'âme dans l'infortune : en route pour le bagne, vomie par la société, elle se tourne enfin toute vers l'amour et meurt en lui : tandis qu'Adolphe, après avoir pleurniché, s'avouera à soi-même qu'il est bien débarrassé et tentera quoique un peu tard de réparer ses affaires et d'atteindre au mariage avantageux. On n'a rien à lui reprocher, et pourtant une voix secrète, assurément déraisonnable, mais bien profondément troublante, nous avertit qu'il nous dégoûte un peu. *Adolphe*, par sa concision, sa logique sèche, sa clarté sceptique, nous fait voir vivement combien la société a créé d'antinomies entre elle et l'amour, et combien il est urgent de choisir, et de se persuader que le ménagement de l'une et l'autre possibilité est une chimère.

Trop de gens tentent de tout concilier,

parce que l'intérêt est séduisant et l'amour tentateur : et de là naissent une foule de ridicules ou tragiques péripéties dont sont faites les vies manquées. La crainte de « manquer sa vie » est extrême chez tous les êtres que les avantages sociaux attirent, et dès l'adolescence ils s'appliquent avec minutie à trier les éléments de leur édifice, comme, étant enfants, ils choisissaient les pièces de leur « jeu de construction » ou de leur puzzle. Les êtres nés pour l'amour n'éprouvent point cette crainte et ne s'imposent point cette servitude, étant assurés que la « réussite » d'une vie peut tenir en une minute suprême, et ne dépend pas de la longueur, mais de l'intensité. Et ils estiment qu'ayant jalonné de telles minutes leur existence, elle ne saurait être « manquée ». On a vu des adeptes de l'autre théorie, chargés d'ans, de richesses, de puissance et d'honneurs, regretter amèrement d'avoir ignoré l'amour et dépassé l'heure de le retrouver fût-ce au prix de la ruine. Ils semblaient ainsi accorder en fin de compte à l'élément jusqu'alors négligé une valeur supérieure à toutes celles dont l'acquisition avait fait le soin et l'orgueil de leur existence : ainsi l'écrivain comblé des prébendes du gros succès et blasé sur les joies de la glo-

riole lucrative jalouse-t-il parfois l'insuccès du pur poète invendu que seule une élite de délicats comprend et estime. *Adolphe* établit avec une netteté cruelle que la conciliation est vaine : c'est un document social très symptomatique puisqu'il montre à quel point la société, issue de l'amour et alimentée par lui, le trahit et l'exclut, n'en sait, n'en veut ni n'en peut rien faire. Il y a en Eléonore une force : la société ne la capte pas et la laisse perdre. Elle n'y reconnaît même pas — et c'est cela qui est effrayant — la force essentielle, l'attraction qui crée la vie. La société fabrique de la vie sans amour avec le cynisme inconscient du chimiste fabriquant du beurre sans lait et le déclarant plus sain et plus naturel que l'autre ! Qu'a fait ce charlatan ? Il a dissocié des éléments et les a recomposés à sa façon. C'est ainsi que le charlatanisme social a dissocié l'instinct reproducteur, l'attrait magnétique, les affinités du spasme et de la mort, le plaisir charnel, la tendresse, l'inclination affective, les a recomposés en y introduisant l'idée de péché et de rachat par le mariage, l'idée d'honnêteté, les distinctions entre le vice et la vertu, des permissions, des défenses, des tolérances, et a refait de ce mélange adultéré une

sorte d'émulsion érotico-sentimentale assimilable à son idéal essentiel : la conquête des vanités et de l'argent.

L'amour vrai, tel qu'il sort du creuset de la nature, est étranger à cet alliage : et les êtres qui apportent et montrent l'amour vrai se trouvent au milieu de gens qui préfèrent le goût de la falsification, et une vérité composée de solides tourteaux de préjugés agglomérés. Pourquoi, dans *De l'Amour physique*, ai-je été conduit à m'exprimer avec violence et amertume, ou avec une ironie dont l'acerbité a étonné? C'est qu'avant de dire ma pensée sur l'amour lui-même il me fallait analyser et détruire tout ce que la société, sous ce nom, vend et impose de camelote.

J'avais voulu quitter les études d'art, les poèmes, les romans, pour écrire ce livre, estimant que le devoir de l'écrivain et de l'artiste est parfois de sonder et de débrider certaines plaies, et non de croire, selon les préceptes de la littérature vertueuse, que sous-entendre c'est guérir. Je ne me suis point réfugié dans le commerce des grands morts et dans les régions de l'imagination ou de la méditation par peur des laideurs de la vie sociale. Je ne la conçois

pas comme un univers de crème fouettée, de nougat, de rubans roses et de bons sentiments, mais comme un monde tragique où l'homme qui écrit doit employer parfois son talent de dire et de peindre en de cruelles et saines enquêtes, toute honte étant un peu la faute de tous. Et j'étais né avec l'amour de la fiction, mais aussi avec l'aversion du mensonge.

Il me fallait combattre des préjugés haïssables à cause du mal qu'ils font, les préjugés inoffensifs ne méritant que l'ironie ; dépouiller la virginité de ses atours de fausse poésie ; montrer en l'ignorance sexuelle imposée aux jeunes gens par l'éducation une source de souillures, d'illusions, de désordres, de déceptions ; montrer que le *post coïtum triste* n'est qu'un mensonge religieux ; montrer l'immoralité profonde de ce pharisaïsme qu'est le sentimentalisme du roman moral ; montrer que la dissociation de l'amour en *physique méprisable* et *moral estimable* est le chef-d'œuvre funeste d'une hérésie religieuse et philosophique et le plus scandaleux démenti aux lois de la vie ; montrer enfin que la fameuse théorie du « péché » avait pour conséquence directe le maintien dans la vie sociale de

cette figure lamentable et terrible qui s'appelle la prostituée, à la fois tolérée et honnie, avouée et cachée, création d'une hypocrisie qui a honte de soi, occasion pour l'État de se montrer aussi ridicule qu'odieux. La fille, c'est la négation elle-même de l'amour, et l'horrible création de l'ingéniosité sociale. Il me fallait peindre « en laideur », et avec la plus violente âpreté, ce que la société a fait de cette créature, et lui en présenter ce portrait, afin de pouvoir plus tard, en le présent livre, mieux dire ce que l'amour, malgré la société, sait et peut faire de lui-même. Pour avoir détesté le libre amour, la société a dû s'humilier jusqu'à tenir pour indispensable, encore qu'à la dérobée, cet affreux compromis, cette caricature de l'instinct, cet automate et ce cadavre moral qui est la prostituée, dressée contre elle avec une inapaisable haine et lui rendant mal pour mal.

Je ne pouvais pas ne pas la peindre en pied, cette figure représentative des méfaits de la fausse morale, avant de parler de la vraie. C'est là, dans cette création de la fille, qu'on peut prendre la société sur le fait, en flagrant délit de désobéissance à la nature, de complexe hypocrisie, de misère constitutionnelle. Là,

elle avoue. Parce qu'elle a inventé le péché et l'ignominie du corps, elle est forcée de breveter et de déclarer d'utilité publique une paria qu'elle charge de cette ignominie par fonction rétribuée. C'est elle qui, au centre même de la question de l'amour, a placé la question de la fille, et n'a trouvé, pour expliquer la soudure de la chair et de l'esprit, que ce symbole écœurant. N'ayant jamais su utiliser sans l'altérer la force naturelle de l'amour, elle a été conduite à tolérer au milieu d'elle cette force destructrice qu'est la prostitution ; et elle reconnaît que le cancer est hideux et dangereux, mais elle continue à méconnaître, à gêner, à détester, à paralyser l'amour.

Comment ceux qui aiment ne haïraient-ils point la société qui a admis au nombre de ses créations et de ses institutions la fille, et incarné en elle la négation insultante de leur idéal? En un tel monde ils sont des bannis qui ne pardonneront pas. Ils sont des réfractaires qui ne s'inclineront pas. Ils se glorifient d'être les immoraux de la fausse moralité, les insoumis de la loi d'argent et d'hypocrisie. Ils sont ceux qui se donnent là où tout se vend, et se refusent là où tout s'achète.

S'il m'a paru logique et véridique de m'élever contre l'ignorance où l'on maintient les adolescents, contre le culte puéril de la virginité, contre la fausse idéalisation de la pudeur, contre l'idée de « mystère sexuel », contre tout factice idéalisme sentimental, contre tous les éléments tragi-comiques que l'hypocrisie morale et religieuse apporte dans l'appréciation de la question charnelle, je sais qu'une des plus apparemment fortes objections qu'on m'en présentera sera que, si je bannis le mystère et arrache les fleurs artificielles du sentimentalisme, tout se ramènera à un acte d'hygiène fait loyalement et consciemment, mais désenchanté, plat et triste — une convulsion épileptique intervenant périodiquement par nécessité organique, un fatigant et court délire. Oui, ce serait cela, et rien que cela... si précisément l'amour n'en faisait pas un miracle transfigurateur et un tout autre acte, comme, dans le même fil électrique, peuvent être envoyés deux messages distincts : en sorte que pour ceux qui aiment il y a paroxysme d'idéalité dans le paroxysme charnel, et dans le geste physique une telle force métaphysique qu'elle bannit la sensation d'une différence entre la chair et l'esprit.

Et ce miracle naît de la chair, il n'est ni une aspiration de l'âme, ni une idée pure, mais une résultante de l'énergie nerveuse; il ne serait pas sans la chair, l'amour aussi est « un verbe qui s'est fait chair ».

LE MIRACLE DE L'AMOUR

LE SOMMEIL DANS L'AMOUR

Il est une minute de conciliation, mystérieuse, exquise, où le débat de l'amour charnel et de l'amour spirituel s'apaise, où se dénoue l'énigme des sens et de l'âme, où finit le duel : c'est la minute où les êtres qui viennent de s'étreindre s'endorment ensemble.

Si l'étreinte est un moyen pathétique de s'élancer un instant dans l'infini par le rythme des muscles, l'angoisse des souffles et l'affolement des centres nerveux projetant toute leur énergie vitale dans un spasme qui imite la mort, si la volupté est une agonie au sens exact du terme, c'est-à-dire un combat contre l'invisible, le sommeil des amants est, lui aussi, et

autrement, mais avec une intensité non moins grande, un moyen de prolonger dans les régions interdites à la chair une effusion idéale.

Ces corps qui luttaient tout à l'heure, et que le même furieux sursaut convulsait, ces corps brûlants et frénétiques cherchant l'un dans l'autre une sensation aussi douloureuse qu'heureuse, les voici maintenant détendus. Gisants, ils semblent s'être pardonnés avant l'entrée commune dans le néant : ils ne s'attirent plus comme des électricités orageuses et mortelles, ils ne se repoussent plus, mais, côte à côte allongés, en ayant fini avec la vie, ils confient à l'abandon des organismes que la tempête hystérique ne dévastera plus.

Ils dorment. Les yeux, qui naguère brillèrent de luxure et se rassasièrent de la vision animale et nue, sont redevenus, sous les paupières closes et les courbes roseaux des cils joints, des lacs intérieurs, calmes et purs. Les visages ne sont plus empourprés par le sang, ravagés par l'émoi grimaçant du désir. Les mains ne sont plus crispées pour meurtrir après avoir flatté. Une douceur rend innocente et naïve la sexualité offerte, et ces nudités adultes retrouvent dans le sommeil quelque chose d'enfantin. Si

elles se blottissent l'une contre l'autre, c'est dans la recherche instinctive, inconsciente, touchante de leur mutuelle tiédeur, par ce geste éternel qui rapproche les créatures en défense contre le froid. Elles évoquent à la fois le berceau, le soir nuptial et la tombe.

L'homme et la femme sont là comme leurs propres statues. De leurs cris, de leurs râles, de leurs interjections passionnées rien ne reste, sinon deux respirations légères dans la pénombre taciturne, soulevant le torse de l'homme et les seins de la femme qui dort dans le parfum chaleureux de ses cheveux défaits. Lui et elle ont laissé là, sur ce lit ravagé, la dépouille physique de leur amour — et ils sont partis dans l'irréalité des songes, libérés, comme si tout l'effort récent de leurs organismes avait enfin réussi à leur faire franchir la vie et à les projeter dans cet au-delà où il n'y a plus ni pesanteur charnelle ni combat, mais seulement l'indicible paix.

Le sommeil de ceux qui se fatiguèrent dans la luxure sans aimer est pareil à la lassitude de toutes les bêtes, dont la machine se repose par la détente musculaire, et dont le cerveau ne produit plus d'associations d'images. Mais pour les amants qui ont trouvé dans le plaisir

un des moyens de l'amour, et seulement son signe, le sommeil n'est que l'entrée dans une autre zone de l'amour, et leur vie subconsciente s'y éveille adorablement.

Tous ceux qui aiment savent le sens spécial de ce sommeil ; et s'il n'était qu'un délassement après un jeu farouche, ils préféreraient dormir seuls, comme on le souhaite après tout surmenage physique. Un des traits qui distinguent la luxure de l'amour, c'est précisément que le simple assouvissement charnel inspire le détachement et l'envie de s'éloigner égoïstement dans le repos, tandis que l'amour désire cette seconde union après l'autre. Ceux qui ont aimé ont toujours souffert lorsque les circonstances les contraignaient à se priver de ce sommeil dans l'amour ; ils ont toujours souhaité qu'il fût la conclusion délicieuse et le dernier terme de la fusion. Dormir avec l'être aimé est encore plus désirable peut-être que le pénétrer ou l'accueillir autant que la nature l'a permis. Même pour ceux qui ne voient aucun péché, aucun motif de honte ou de reproche dans les libres gestes du plaisir rejetant la pudeur, ce sommeil à deux, cette évasion dans l'oubli des sexes, est une sorte de purification qui bannit l'indéfinis-

sable mélancolie incluse dans le délire sensuel : et dans ce lit où toute la vie se synthétise, où l'on naît, où l'on épouse, où l'on souffre, où l'on se délasse, où l'on meurt, dans ce lit, maison dans la maison, le sommeil des amants se peuple de mille sensations de tous les âges, riantes, graves ou tragiques, et leur intimité se scelle loin de la clarté et de la rumeur.

Ils ont quitté leurs corps, ils vivent une autre vie. Ils sont enfants joueurs, adultes maîtres de perpétuer la race, époux assagis vieillissant ensemble. Ils sont deux en face de tout, ils ont foi l'un dans l'autre, et ils existent dans leur chaude tendresse comme au nid primitif, lorsque les ancêtres se serraient auprès du feu, en guettant par-dessus les flammes les bêtes qui rôdaient dans l'obscurité glacée. Ils rêvent que la volupté n'a plus besoin des corps et de leurs efforts combinés, qu'elle est devenue un rythme pur et abstrait, informe et toute-puissante comme la musique. Ils rêvent que c'en est fini de la matière et des servitudes corporelles, et que la sensation de l'amour est devenue pareille à une sonorité ou à un parfum, dans un allégement et un suspens de leurs deux êtres. Le temps n'a plus de sens : ils dorment dans le

total oubli, comme flottants dans une onde inerte, où leurs formes sont de blancs esquifs reflétés, qui ne bougent pas. Cet infini qu'ils avaient entrevu dans l'éclair du spasme, hagards et convulsés, se broyant l'un l'autre au moment de son foudroyant passage comme des naufragés à la seconde où l'on sombre, cet infini qu'ils avaient appelé de toute l'exaspération de leur fluide vital, de toute leur tension nerveuse, de toute leur activité cellulaire, et dont le flamboiement soudain les avait affolés, brisés et comme jetés dans la mort commune, cet infini, voici qu'ils y planent, et il n'est plus effrayant, il s'étend dans le sommeil comme une nappe étale e paisible.

Ils sont dans l'intérieur d'une mort heureuse. Parfois seulement leur félicité se trouble du ressouvenir mutuel, et de la crainte vague d'avoir égaré le cher compagnon : une main remue, cherche doucement la main amie, l'effleure, et, rassurée par ce léger contact, l'âme remonte au pays des songes. Ces attouchements-là ont une beauté que la sculpture ne pourra jamais rendre. Ce ne sont même plus des caresses, mais des rêves de caresses faites par l'âme au souvenir des corps. Là où la simple fin de la luxure exempte d'amour

juxtapose dans le désordre d'une couche saccagée deux animaux repus, excédés, fiévreux, marqués de stigmates, l'amour absout, adoucit et rend candides ceux dont pourtant les corps et les gestes furent semblables, et leur fait grâce des tares et des impuretés. Aux visages des uns il impose la laideur, et à ceux des autres une beauté, à leur chair une chasteté. Jamais un corps humain n'a revêtu de grâce comparable à celle que lui confère ce sommeil après l'élan d'amour, et il semble que dans toutes ses lignes, dans le contour alangui de ses formes, rayonne la visibilité du bonheur de l'âme qu'il enclôt. Là s'accomplit le miracle d'une dématérialisation, là s'abolissent enfin les frontières du physique et du mental : le geste est devenu songe, et le sombre et désespérant vers de Baudelaire perd son sens. Ce n'est pas « dans la brute assoupie » qu'un ange se réveille. Il n'y a point de brute assoupie : il n'y a que deux êtres couchés sur le lit comme leurs effigies sur une double pierre tombale, et ils sont eux-mêmes leurs propres anges. Seuls sont brutaux ceux qui firent le geste de l'amour sans amour : il est donné aux autres de redevenir aussi candides que des enfants ignorants de toute sexualité et endormis

au même berceau, mêlant leurs bras et leurs souffles, surpris par l'inconscience du sommeil au moment où ils jouaient encore.

Connaître ensemble cette quotidienne et redoutable dérivation dans le néant qui s'appelle le sommeil, y glisser à deux dans l'obscurité chaude, se sentir lentement paralysés par le stupéfiant de l'infini, balbutier, se chercher, quitter la terre pour pénétrer dans l'inconnaissable, c'est la réplique idéale du délire charnel, c'est la suprême transfiguration de l'amour : la simple volupté ne la connaît pas, et on ne posséda vraiment une femme aimée que lorsqu'on dormit avec elle, lorsqu'on fut son compagnon muet dans cet exode des âmes calmées au delà des corps las.

LA SOLITUDE DE L'AMOUR

Aussitôt que deux êtres ont échangé l'aveu d'amour, le sentiment de leur bonheur est égalé en force impérieuse par un autre sentiment qui les possède et rend plus intense leur attraction mutuelle : celui de la crainte de la société.

Ils deviennent pareils à des gens qui cacheraient un trésor, et leur amour est un trésor, et ils sont investis d'un secret. Ils s'isolent de la société, ils la redoutent comme une ennemie. Leur attraction est précisément augmentée de tout leur détachement instinctif et immédiat des liens qui les unissaient aux autres créatures. Ils se sentent seuls au monde, et tous les mo-

des de leur sociabilité se transforment pour ne s'adapter qu'au seul être dont chacun d'eux s'avoue désormais avoir besoin. L'un est pour l'autre toute l'humanité, l'un reçoit de l'autre toutes les marques d'affectivité que chacun d'eux répartissait la veille entre ses parents ou ses amis. Devoirs, sympathies, contrats tacites de la solidarité humaine, tout recule à l'arrière-plan de la conscience : ceux qui aiment n'en retiennent plus que ce qui peut encore concerner ceux qu'ils aiment, et rejettent le reste. L'être aimé estla synthèsedu monde, le monde n'est plus que son pseudonyme, l'occasion de lui tout rapporter et de l'y partout redécouvrir.

Tout amour a commencé par cette sensation de détachement, d'oubli, de reniement de la société. Tout amour, à l'instant où il se découvrait dans sa réciprocité, a été dominé par a certitude qu'un premier pas était fait à deux vers la solitude, à l'image du premier couple apparu dans une île déserte. Tout amour, en cet instant, a senti qu'il commençait dès lors à entrer en conflit dissimulé ou déclaré avec une immense ligue d'intérêts et de volontés contraires, et quittait les grands chemins pour

s'engager dans un sentier de guerre aux embûches innombrables et fatales.

Et derrière la joie exaltée des amants se plaisant à se dire l'un à l'autre, pour se rassurer, qu'ils allaient entrer hardiment dans un monde renouvelé et illuminé où tout leur serait plaisir, il y avait cette peur obscure, née de l'avertissement de l'âme, cette peur des autres, cette frissonnante appréhension d'êtres commençant dès lors de mourir à la vie sociale et craignant ses vindictes promises à quiconque la déserte. Il y avait cette anxiété de deux créatures essayant, par l'union de leurs faiblesses et de leurs fois, de reconstituer un monde dans le monde, une société dans la société, une loi dans les lois.

Qui n'a pas été, en avouant l'amour et en en recevant l'aveu, tout ensemble exalté et assombri par le sentiment d'une très grave tentative, celle de se passer à deux de l'univers social tout entier, celui-là n'aimait pas vraiment. Le signe le plus certain de l'entrée de l'amour dans un être, c'est le désir du départ furtif, c'est l'adoption immédiate d'une mentalité de voyageur, d'errant anonyme, inconnu, ne souhaitant que se confondre et se perdre dans

la foule. Il lui semble que son bonheur se verra toujours trop, que, sous le manteau banal, des guetteurs jaloux devineront la richesse insolite, suivront, épieront l'occasion du vol : car bien des convoitises capables du rapt et du crime surveillent le porteur d'une sacoche de banque ou d'un écrin de joaillerie, mais elles sont faibles auprès des convoitises, des envies et des haines qui suivent le couple possesseur de l'amour et trahissant cette possession, si bien qu'il croie dissimuler, par la beauté magnétique de ses regards.

Deux êtres qui s'aiment sont, partout où ils passent, dénoncés par une lueur mystérieuse, et auprès d'eux les êtres qui n'aiment pas semblent gris. Le couple d'amants suscite dans la foule qui traverse plus de colères qu'un prince parmi des pauvres, une stupeur, une admiration, une envie plus fortes, un regret plus amer : car les retours de la vie peuvent donner l'argent et la puissance, mais non point rendre le don d'aimer et d'être aimé à qui ne l'a pas reçu ou n'a su en user, et ce pauvre-là est un pauvre éternel, et sans appel est son dénûment. Le regard qu'il jette aux amants est le regard même de la haine, et il est légion —

et les amants le savent. C'est pourquoi la crainte de la société naît avec l'amour.

On a dit que le mot « étranger » n'a aucun sens. En effet, sauf pourtant dans l'amour. Les amants sont seuls au monde, le pacte social est rompu pour eux, par eux, contre eux. Ils quittent le monde organisé pour devenir seulement les concitoyens d'autres êtres, de ceux qui s'aiment aussi et forment comme eux, sur la terre, des dualités mutuellement contemplatives. Mais le couple d'amants est une monade qui, comme celle de Leibniz, n'a point de fenêtres sur le dehors : et quand ces couples se rencontrent, ils passent sans se parler, sachant bien que les bonheurs absolus ne se racontent pas, sachant le prix infini du secret qu'ils honorent séparément, et se bornant à échanger en silence, comme des affiliés, d'imperceptibles signes. La même fatalité est sur eux. Ils l'ont encourue et la connaissent : pourquoi se la dépeindraient-ils? Il n'existe entre eux que des solidarités d'une nature toute mystique. La plénitude même de son état d'âme interdit à tout couple d'augmenter la plénitude d'un autre ou de s'en augmenter : chaque couple est un monde complet. Les douleurs s'entr'aident parfois,

mais non point les bonheurs, et chacune des moitiés du couple ne regarde et ne voit véritablement que l'autre.

Ainsi les amants savent qu'il y a d'autres amants, mais ils n'ont avec eux que des rapports aussi abstraits, aussi immuablement parallèles, que ceux qui régissent les astres séparés par la gravitation qui les entraîne. Plusieurs couples d'amants réunis deviendraient aussitôt des réformateurs de la morale sociale et y apporteraient un désordre aussi extraordinaire que plusieurs planètes modifiant leur trajectoire dans le ciel : et du même coup ils ne seraient plus tout entiers à leur amour. C'est pourquoi ils sont seuls.

L'histoire, la tragédie, la poésie et le roman, lorsqu'ils ont concerné l'amour, n'ont jamais été que les présentations de ce conflit du couple et de la société quittée, et cela fait que tous les couples d'amants sont de la même époque, quelles que soient leur race, leur vêture, et la série de leurs vicissitudes. Ils se retrouvent tous sur un même plan et leurs aventures se réduisent toutes à quelques fins immanquables dans leur désobéissance à la défense d'aimer. Les amours contrariées ont été sym-

bolisées par quelques fictions héroïques et célèbres, qui ont toujours excité la pitié de la foule. Mais il n'est point besoin de Roméo et Juliette ou de Tristan et Isolde pour que les traits essentiels de leur pathétique se révèlent universels, et ces créations ne sont que les ombres grandies de la réalité quotidienne, telle qu'elle est recélée dans les plus humbles. Elles touchent éternellement, parce que nous y voyons des présages : nous savons d'avance que l'amour sera contrarié, que toutes les virtualités sociales se dresseront automatiquement contre lui, qu'en nous-mêmes elles sont toujours prêtes à lui nuire, qu'elles en auront raison finalement, qu'elles le pousseront à ses derniers refuges qui sont la solitude ou la mort, et que, lorsque tout sera consommé, une immense compassion, un profond remords, une secrète envie et une peur pour nous-mêmes nous inclineront sur la double dépouille. Les péripéties que les auteurs ont pu demander à la mésentente des amants, à leurs brouilles, à leurs malentendus, relèvent de la comédie : mais leur mésentente avec l'état social est une tragédie originelle et inhérente à l'amour lui-même.

C'est même en cela que l'amour est un des

sujets essentiels dans le domaine tragique, et même le plus grand et le plus inépuisé dans sa monotonie, et c'est en cela qu'il est un art. L'attrait magnétique, la concordance fluidique que nous avons appelés désir et qui abusent notre imagination sur les destins de notre chair, voilà les moyens de la nature — et la fécondité est son but. Mais la riche et complexe signification psychologique qui en résulte, cette sorte d'immense variation symphonique sur le très simple thème animal, c'est nous qui l'avons ajoutée jusqu'à ne pouvoir prendre plaisir au thème qu'à travers elle, et ceci est un art, et on peut ainsi dire que l'amour dépend du talent de ceux qui le donnent et le reçoivent. La caste des artistes est au monde la plus isolée avec celle des amants, et presque pour les mêmes raisons : désaveu universel, faculté de se priver du consentement universel, vaste aspiration vers la solitude, possession de secrets transfigurateurs. L'une et l'autre caste sont lentement et sournoisement éliminées par la société qui les déteste, les jalouse, s'irrite de les deviner rétives à toute assimilation et libérées de sa morale conventionnelle, et elle ne songe qu'à les reléguer comme « indésirables » hors de ses frontières.

Le fait, en soi, que deux êtres s'aiment, est un scandale, et un désaveu latent de la majorité. Les bornes que la pruderie religieuse ont tenté de mettre à la satisfaction avouée du désir physiologique ne sont rien auprès des obstacles que la fausse morale civique a accumulés sur le chemin de l'amour de chair, de cœur et d'esprit, et c'est là qu'elle semble s'être complue à étaler toutes ses hontes et à faire parade de sa méchanceté. Aimer est une offense implicite à tout le système d'intérêts qui fait la base de la morale sociale : aimer librement et l'avouer est un crime. On pardonnera plus volontiers à une femme beaucoup d'amours secrètes qu'un seul déclaré, on lui trouvera des excuses si elle se vend mais non si elle se donne, parce qu'au fond toute action dissimulée est encore un hommage indirect à la puissance de la société, au lieu que l'aveu de l'amour libre est une rupture ouverte avec une collectivité qui admet tout, sauf qu'on se passe d'elle.

L'amour est toujours un premier pas vers la solitude, un « embarquement » dont la Cythère est située au delà de tout milieu social. Il y a extrêmement peu d'êtres capables d'accomplir en eux cette totale fusion du physique et du

mental que j'appelle l'amour : et on peut les considérer comme une secte de mystiques aussi rares et aussi singuliers que les swedenborgiens, ou que les sionistes, observant certains rites, se reconnaissant silencieusement à certains signes, rêvant vaguement à une patrie élue dont le territoire n'est délimité sur aucune carte terrestre, solidarisés par un immense détachement et une crainte commune de la vie utilitaire. Tous les êtres qui aiment ont l'air d'avoir été les témoins d'un fait miraculeux qu'il leur est interdit et impossible de raconter. Ce sont des Avertis et des Seuls. Ils se sont en effet élevés à un plan supérieur, ils sont montés sur les hauts plateaux, là où l'air raréfié, glacial et pur, n'est accessible qu'à peu de créatures vivantes. A cette altitude ils doivent bien n'exister qu'entre eux et pour eux, car ils ne trouveraient personne à qui parler : et leur action est restreinte, car les germes sont rares sur les cimes, c'est dans les vallées qu'ils se développent, c'est au niveau des foules qu'on peut seulement agir. L'amour, sans agir, résorbe des milliers d'actions. Il semble ne s'occuper que de soi seul, mais ce faisant il accomplit une action suprême, qui est la défense contre la mort.

L'AMOUR ET LA MORT

De cette mort qui est notre commune certitude, notre exemple quotidien, notre plus incontestable banalité et pourtant notre stupeur renouvelée, de cette mort les images qui nous frappent le plus sont pourtant celles dont l'effet devrait nous laisser insensibles. Vain appareil de terreur et de répulsion que celui de la tombe gluante et glacée, de la pourriture entre les planches, du ricanement des crânes et de la misérable dislocation des os, vaine et macabre hantise de Danse des Morts, puisque de tout cela, dès que nous aurons expiré, nous ne sentirons et ne saurons rien. L'épouvante n'en affectera que l'imagination et la sensibilité de nos survivants,

et c'est un jeu de notre imagination qui nous effraie, lorsque, vivants, nous nous supposons au linceul, après le mélodrame des sanglots, des cierges, des draps noirs et de la boîte clouée. Ce que la chimie organique fera de notre agglomérat cellulaire ne nous sera point perceptible. L'agonie seule, et non la mort, est redoutable. Mais la vérité à laquelle, heureusement sans doute, l'homme ne songe presque jamais, c'est que la mort est quotidiennemont mêlée à la trame de notre vie, et que nous commençons de mourir dès que nous sommes nés.

Chaque minute de vie est inscrite sur l'addition de la mort. Notre existence imite en tout la mort : par le sommeil, qui nous en impose l'attitude et l'insensibilité et nous dérobe la moitié du laps qui nous échoit : par la putréfaction quotidienne, présage des dissolutions futures, et qui sait se rappeler à notre orgueil avec une telle ironie que, faute d'hygiène, à l'instant notre conscience et notre raison sont compromises : par le combat continuel des colonies microbiennes dont nous sommes le champ clos : par l'activité des échanges dans l'usine de notre corps. Cette chimie souter-

raine, nous la vivons par avance, elle s'accomplit et se démène en nous ; et si nous marchons vêtus d'étoffes et non des lattes du cercueil dont le tailleur de copeaux nous prendra un jour mesure, nous ne sommes pas moins des organismes n'ingérant la substance vivante que pour en rejeter le déchet et obtenir, dans l'intervalle de cette absorption et de ce rejet, cette réaction cellulaire qui permet la sensation et la pensée et s'appelle la vie.

L'état de cadavre est une vie où l'on ne s'alimente plus et où l'on devient son propre déchet.

Tout cela nous le savons : mais nous n'y songeons pas, et nous aimons à nous réunir pour nous nourrir, parce que c'est l'acte défensif, l'acte qui retarde la destruction, et par conséquent le symbole primordial du bonheur. Nous nous abordons en oubliant que chacun de nos corps revêtus des apparences de la civilité est un moule de chair dissimulant un organe taré où le motif de notre mort est inscrit d'avance. C'est tout cela qui est effrayant, et non la tragédie décorative du « ver conquérant » dont rien ne nous émouvra. C'est cette collaboration constante de la mort avec nos minutes. C'est l'idée que la mort n'est point au bout de la

vie, mais présente, et partout et toujours tapie pour surprendre, intervenir, arrêter, frapper, trouvant dans la santé même son compte et faisant sa soustraction implacable.

Nous ne songeons pas davantage que notre existence morale est pareillement mêlée de mort; car nous ne sommes qu'un vertigineux cinématographe d'images, d'oublis, de velléités, de passivités, et nous effaçons et zébrons de traits nouveaux, sans cesse, le portrait jamais achevé que nous cherchons à faire de nous-mêmes pour tenter d'arrêter, de saisir et de regarder ce que nous sommes dans la torrentielle déroute des impressions que nous suggère l'univers. Défaits, refaits, jamais faits, donnant à quelques principes auxquels nous nous cramponnons le nom pompeux de morale, arrachés de ces balises par le flot qui roule, dérivant dans un univers de sensations sans points cardinaux ni boussole, nous ne connaissons la perception d'une vie mentale que par l'effort réactif contre la mort, et notre conscience imite par ses palinodies les expériences que la chimie organique poursuit dans l'ambulante usine de chair et d'os où nous sommes enfermés. Même assimilation, mêmes déchets,

mêmes luttes fastidieuses contre la putridité renaissante, mêmes expédients prophylactiques, mêmes essais de remèdes topiques pour établir une fixité dans ce changement incessant : mêmes appels à une hygiène et à un ordre organique que nous nommons raison.

Elle ne s'applique qu'à des états supposés stables, c'est-à-dire factices. Elle arrête arbitrairement des phénomènes mouvants afin de pouvoir les sérier et les analyser, alors que les avertissements de l'intuition et du sentiment, seuls d'accord avec l'immense et indéfini nomadisme de la vie, pourraient nous suggérer une posture mentale et morale à peu près logique, conforme au protéisme qui fait de nous un champ de bataille des idées et des activités physiologiques. Nous ne savons rien de la survie de notre moi après son divorce d'avec le corps; et s'il n'est que le produit magnétique de l'agglomération cellulaire, on s'il prolonge une vie indépendante de la dissociation, on dispute là-dessus. Mais ce que nous savons, c'est que chacune de nos heures est un essai de ce divorce qui se consommera après la dernière querelle de rupture, appelée agonie. La lutte de notre désir de fixation du moi avec la loi du pro-

téisme universel est une agonie de tous les jours, et la vie n'est qu'une résistance du moi et de ses notions agglomérées à la dissociation ambiante. Ainsi la peur de la mort et la peur de vivre ne sont-elles qu'une seule et même chose.

Ce grand supplice d'une personnalité sans cesse défaite et refaite qui, parmi ces destructions et ces créations, se cherche éperdûment, cette ambition du point fixe, l'amour accomplit ce miracle de nous en offrir le remède et d'être, en la seconde de son paroxysme, le seul état vraiment conscient où nous soyons de nous-mêmes. Ce miracle, il ne l'accomplit point par des moyens exceptionnels, mais par le procédé du spasme, qui est une destruction et une création, qui fait un peu mourir par déperdition de cellules, et assure avec ces cellules projetées une survie du moi dans un autre être. Il accole deux créatures pour les faire évader ensemble de ce tourbillon où elles se cherchaient, et il se sert de l'apparence de la mort pour leur suggérer, en une seconde soit, mais en une seconde qui contient tout, l'image enfin fixée de leur moi distinct de la chair périssable. Cette suggestion, cette entrevision, la pensée

seule, la dilection idéale, ne saurait l'obtenir : il y faut le contact des machines pour créer l'étincelle, et c'est pourquoi le plus sublime amour de dévouement, de charité, d'effusion d'âme, n'est point achevé sans le délire du lit. Le spasme, dont l'usage provoqué en vue du seul plaisir des muqueuses n'est qu'un acte d'hygiène ou un gaspillage organique, devient par la magie de l'amour le suprême moyen de la connaissance sans désobéir au rythme universel et sans contrevenir à la loi du changement incessant, alors que l'analyse par la raison n'est que l'isolement factice du fait de vie dans le champ arbitrairement choisi et limité par le philosophe. Par le détournement des fins reproductrices, par leur adaptation à une entrevision rapide de l'infini, l'amour fait servir deux machines à procréer à une fin idéale — et de toutes les conquêtes que l'homme a pu réaliser sur la changeante nature, il n'en est pas de plus extraordinaire ! Le spasme, c'est le moi de l'homme se voyant par réfraction dans le moi féminin, et dans une révolte de toutes les énergies cellulaires contre toutes les dissociations imminentes. Pour qui fait le geste sexuel en en comprenant tout le sens pro-

fond — c'est-à-dire en aimant — cette intuition est l'irremplaçable récompense, et le plus efficace défi à la mort.

C'est là qu'est la vraie grandeur de l'amour, et sa surhumanité, dans cette évasion de la chair due à la fiévreuse conjonction des chairs, ô prophètes de l'amour platonique, religieux unissant la mortification à la purification! C'est de vous que Pascal a dit : « Qui veut faire l'ange fait la bête. » Et c'est de l'amour dont je parle que Baudelaire a pu dire : « Dans la brute assoupie un ange se réveille. » Eh! quoi, l'infini pressenti par ces corps en sueur, ivres de s'accoupler? Au delà de ce que vous nommez leur grossier plaisir, découvrons le tragique : ils imitent les sursauts et les crispations de l'agonie, ses râles, sa défaite. Comme on naît dans la douleur, comme on enfante dans la douleur, on aime à l'image de la douleur, et l'amour, pour vaincre la mort, prend la forme de la mort. Mais au secret des chairs s'accomplit fulgurante la révélation qui projette deux personnalités hors d'elles-mêmes vers l'absolu magnétique!

Les conditions physiques de l'amour en font donc à la fois une mort et une naissance dont

nous réglons les péripéties, et l'art de la volupté consiste à retarder ou hâter subtilement le moment de pressentir ce que sera un jour la perte de notre conscience dans le tourbillon universel. Nous nous penchons par lui sur cet enfer et nous en remontons pâles et las comme Orphée et Eurydice. L'attrait de l'amour est d'imiter la mort qu'il surmonte et d'en faire goûter la terrible beauté. Aimer, c'est s'unir contre l'idée de la destruction quotidienne, la peur, la maladie, le frôlement incessant des passants auxquels ne nous rattache qu'un altruisme théorique impuissant à vaincre les défiances de notre sensibilité et de notre esprit.

Étant antisocial, primitif, artiste et anarchiste, l'amour ne peut constituer sur notre terre qu'une religion secrète, pathétique, et la forme suave de la tristesse. Un tel amour, me dira-t-on, vous le réduisez à une initiation si essentielle, qu'elle serait le fait de très peu de créatures ? Assurément. Il en va de ce profond moyen de connaissance comme de l'art, de la science ou de la mystique. Ce sont choses dévolues à un très petit nombre, encore que beaucoup croient les entendre. Je n'ai pas

ici construit une théorie arbitraire de l'amour en me plaisant à le rendre hermétique : je me suis borné à l'envisager profondément, et à analyser tout ce que recèle le geste banal qui l'exprime. Je n'ai rien inventé qui ne fût en lui. Mais, cette analyse, personne ou presque ne la fait. Il n'est pas un phénomène ou un acte de la vie courante, le plus répandu, le plus commun, qui ne contienne une foule de significations et n'offre, à qui sait voir et scruter, la synthèse de toute la vie. L'amour est ainsi. On le mime sans y réfléchir, mais son mystère n'est élucidé que par une infinie minorité d'êtres ; et j'estime que c'est une très rare élite, parmi des millions d'hommes et de femmes, qui mesure toutes les conséquences de cette parfaite fusion du physique et du moral. Et pour cette élite l'amour est infiniment grave, extatique et d'essence secrète, menacé par toute l'incompréhensive hostilité sociale, isolé dans son amoralisme et contraint de se dissimuler dans le silence. Dans la foule innombrable des êtres à face humaine, il y a très peu d'hommes : et parmi cette sélection il en est très peu qui pénètrent le sens de l'amour et en raisonnent tout en lui obéissant.

L'amour est une religion, comme la musique, et ce seront peut-être les deux dernières religions que l'irréligion de l'avenir laissera subsister. C'est à peine si j'ai indiqué quelques-uns des rayonnements du jaillissement immense de pensées né du simple geste animal de la reproduction, tel que l'homme l'a connu dans sa primitivité pour en faire, par un jeu de son génie, l'affirmation de l'idéalisme absolu. L'amour tel que je l'ai conçu est le plus grand miracle de l'homme et son commentaire le plus merveilleux de la nature. Mais par là même il est aussi supérieur aux baisers et au sentimentalisme de tous que la conception de Dieu selon saint Augustin l'est à la prière du bedeau, celle de la poésie selon Dante ou Shakespeare, celle de l'art selon Phidias, Michel-Ange ou Rembrandt, celle de la musique selon Bach ou Beethoven, aux fables des enfants, aux dessins d'école ou aux valses de pensionnats. Il n'est donné qu'aux hommes habitués à la méditation d'entrevoir dans toute sa profonde beauté le sens moral du délire organique et magnétique de l'amour, d'en faire le fondement d'une philosophie de l'intuition, et d'oser découvrir aussitôt comment un tel amour est

nécessairement l'antinomie de tous les principes sociaux, une sainte révolte du couple contre la foule, et l'état anarchique de l'âme. La compréhension que la société peut avoir de l'amour et la tolérance qu'elle lui peut accorder s'arrêtent à la création de l'enfant. L'amour suprême, le stérile élan vers l'infini, c'est, après la simple recherche du plaisir et après le désir de la paternité, le dernier degré — le tréfonds du miracle, accessible seulement à quelques êtres exceptionnels.

Où s'en vont-ils, ceux de l'*Embarquement pour Cythère* ? Oh ! ce tableau, ce grand rêve d'un phtisique de génie, que je l'ai regardé ! Dès mon adolescence, et lorsque j'ai su la vie et ce que peut contenir de peine et de joie la tentative d'aimer, j'y suis revenu, à des dates significatives de ma vie. Ce n'était point seulement, quand je hantais le Louvre, pour étudier la pensée de Watteau ou les secrets de l'art de peindre, ce n'était pas seulement la leçon de beauté du mystérieux chef-d'œuvre qui m'attirait : c'était son second sens, le sens caché qui en fait une des créations insolites du génie

humain. Je savais bien la signification définie de ces figures représentant les divers états de l'amour sentimental, dans le goût du temps. Mais je savais aussi que mon étrange émotion me donnait le droit d'aller au fond du sujet conventionnel, et de voir en cette Cythère allégorique le monde idéal auquel aspire l'incurable insatisfaction terrestre de l'amour : et si Watteau en peignant n'a pas prétendu atteindre à cette interprétation métaphysique, son âme douloureuse et profonde en était pourtant imbue — et c'est en quoi, tant de fois et si habilement imité, il reste inimitable en son esprit. Son œuvre est éternelle et sans date autant que celle de Léonard, parce que tous les rêves des générations successives peuvent s'y ajouter, elle les contenait en puissance, elle en est le cadre présent et futur, elle apparaît de plus en plus richement chargée des significations que nous lui donnons — et c'est en cela que l'objet du grand art ressemble à l'objet du grand amour.

Je me demandais ce qu'il y avait au fond de ce pays bleu, d'un bleu si mélancolique qui est la couleur elle-même de ce bonheur mêlé de regret, de ce frôlement triste de l'infini :

l'amour ! Si chacun de ces frêles personnages errants dans un paysage d'or rose figurait un état du rêve, où allaient-ils tous, et qu'est-ce qui les incitait à tourner ainsi le dos, avec une obstination douce, à l'existence réelle d'où je les contemplais, pour s'aller perdre de mirage en mirage dans les zones successives de cette vaporeuse bleuité ?

Ils s'en allaient au delà de la volupté elle-même, vers cette conjonction et cette dissolution qui sont à l'image de la mort. Ils partaient, oublieux, vers cette lueur éthérée et azurée qu'entrevoit sous les paupières closes le regard dilaté par l'amour. Et cette lueur éclaire une région où il n'y a plus ni devoir, ni morale, ni chair, mais seulement le Rythme universel dont le rythme de l'étreinte corporelle n'est que le faible et tremblant présage. Et, pour y aller vivre, ils répudiaient notre vie.

1913-1918.

TABLE

SAINT-DENIS. — IMP. V^{o} BOUILLANT ET J. DARDAILLON.

14